
3 1761 08158831 1

2e Mille

Bibliothèque Politique et Économique

HENRY DUGARD

LE MAROC

de 1919

Comment faire fortune au Maroc. — Le Maroc après la guerre. — Transformations du Marocain. — Voyages. — Cartographie. — Les ports du Maroc. — Meknès. — Safi. — Oudjda. — Moulay-Idriss. — Bou-Denib. — Le Maroc oriental. — Musées. — Bibliothèques. — Le problème de l'importation et les marchés.



PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1919



LE MAROC DE 1919

DU MÊME AUTEUR :

Histoire de la Guerre contre les Turcs (1912-1913).

La Légion étrangère.

La Victoire de Verdun (21 février 1916- 3 novembre 1917) (avec deux croquis et deux cartes).

La Colonne du Sous (janvier-juin 1917). (Le mahdi El Hiba. — Le Maroc des grands Caïds. — Histoire du Sous. — Agadir. — Tiznit. — Taroudant. — Dans l'Anti-Atlas. — Le Tazeroualt. — Haïda ou Mouis...) avec une carte du Sous).

Le Maroc de 1917. (Dix ans d'occupation. — Les régions du Maroc. — L'organisation du Maroc du Sud. — Casablanca. — Villes nouvelles. — La valeur agricole du pays. — Fès hier et aujourd'hui. — L'avenir industriel du Maroc...)

Le Maroc de 1918 (Situation politique du Maroc en 1918. — Méthodes de conquête. — Le marché marocain. — Objets à importer. — Industries à créer. — L'urbanisme au Maroc. — Le nouveau Rabat. — Fès centre commercial. — Le marché de Marrakech. — Le Guéliz. — Le Sous. — Voies de communication.)

HENRY DUGARD

LE MAROC
de 1919



PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1919


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

Le volume que j'ai publié en septembre 1917 *sur* le Maroc de 1917 *est épuisé chez mon éditeur; celui que j'ai donné un an après sur* le Maros de 1918 *a trouvé un public aussi nombreux; je continue donc et je réunis dans un troisième volume des études sur des questions marocaines d'utilité immédiate* (1), *persuadé qu'en agissant ainsi je rends service aux travailleurs du Maroc et aux jeunes gens de France qui cherchent leur voie et se demandent s'ils vont tenter la fortune dans la métropole ou se lancer sur un théâtre plus libre, plus vaste, plus ouvert, dans l'une de nos colonies ou de nos protectorats.*

(1) Les Services du Protectorat, et entre autres le Service des Renseignements, m'ont fourni quantité de documents pour mes travaux : je tiens à reconnaître ma dette et remercie vivement toutes les personnes qui ont ainsi collaboré à ce volume.

Je continue à me placer à des points de vue pratiques, et je dis les choses avec simplicité, m'adressant à un public qui n'aime ni les discours ampoulés, ni un excès de littérature. D'autres, plus heureux, décriront le Maroc, ses villes mystérieuses ou charmantes, la rose Marrakech et ses innombrables palmiers, les rues blanches et calmes de Salé, les paysages immenses du bled, et l'Atlas tourmenté, avec ses forêts et ses sommets nus. Je m'interdis ici ces plaisirs et ce luxe : notre pays, nos frères de France ont plus besoin de pain et d'argent que de phrases et de chansons.

Les hommes qui meurent aux colonies, épuisés par un travail constant sous n'importe quel climat et parfois dans des conditions très dures, un Clozel, ou le colonel Berriau, ne pensaient pas vaguement. Durant des années et des années ils ont donné leur force, leur vie pour que le nom français, le pavillon, la raison française fussent les maîtres d'un pays nouveau. Ils ont travaillé pour le développement, le rayonnement de notre civilisation. Mais en même temps ils pensaient aux individus : l'œuvre des grands

colonisateurs n'est pas que politique; ce n'est pas seulement un service d'état; c'est aussi une collaboration avec les particuliers, avec les énergies individuelles.

En d'autres termes, ces bons Français, et le général Lyautey comme eux, n'ont pas fait des colonies ou des protectorats seulement pour le plaisir de voir une tache rose plus grande sur la carte; ils ont aussi travaillé pour l'enrichissement de la France. Et cet enrichissement de la mère-patrie ne doit pas être considéré que d'un point de vue général; il ne doit pas être uniquement compris comme une suite de chiffres et de statistiques à l'usage des historiens, des économistes et des conférenciers; il faut le suivre jusque dans la vie, dans la réalité, dans le mouvement des affaires, jusque dans ses plus lointaines répercussions sur l'existence et le travail des commerçants, des industriels, des ouvriers, des producteurs...

C'est parce que des soldats et des officiers ont marché à travers le bled, c'est parce qu'ils ont conquis des champs et des villes, c'est parce qu'ils ont peiné et souffert au soleil et loin des

leurs, c'est parce que les administrateurs ont su pacifier les cœurs, introduire l'ordre et faire régner l'amour du travail chez les indigènes, que l'on peut vendre ce morceau d'étoffe, cet écheveau de fil dont la fabrication, demain, occupera des ouvriers de Lille ou de Tourcoing sur leurs métiers rétablis, procurant ainsi du pain pendant un repas à l'enfant du citoyen français qui, dans quinze ans, à son tour, sera l'un des défenseurs de la France.

Je ne vois pas l'ensemble de la mère-patrie, de ses colonies et de ses protectorats comme une addition de mondes fermés les uns aux autres. Pour moi, de même que tous les Français sont frères, l'empire français est un. Et je travaille, avec mes moyens d'action, pour le service de « la plus grande France » et de tous les Français, qu'ils vivent à Saïgon, à Marrakech ou sur les bords de la Seine.

H. D.

LE MAROC APRÈS LA GUERRE

La victoire des Alliés vient d'assurer le Maroc à la France. Nous savions par avance que, vainqueurs, les Allemands eussent exigé notre renonciation au protectorat marocain. Ils auraient à nouveau débarqué là-bas, comme ils le firent en 1911 à Agadir.

Les Allemands établis au Maroc proclamaient hautement en 1912, 1913 et 1914, que les Français au Maroc travaillaient pour le roi de Prusse. Nous avons eu confiance, Français de France et Français du Maroc, en l'avenir de notre pays, et nous avons sauvé la France, ses colonies et le Maroc, en luttant en France et en ne reculant pas d'un pouce dans nos possessions nord-africaines.

En août 1914, l'ordre fut donné au général Lyautey d'avoir à se replier sur la côte et

d'abandonner l'intérieur du Maroc aux dissidents. Le général Lyautey obtint de ne pas exécuter cet ordre : il envoya en France la majeure partie de son corps expéditionnaire dès août 1914, reçut en échange un petit nombre de territoriaux dénués de toute valeur offensive, fournit au cours de la guerre d'autres troupes recrutées sur place ou empruntées aux derniers restes du corps expéditionnaire, et parvint, non seulement à maintenir ses positions, mais encore à agrandir considérablement les territoires soumis. Le Maroc français de 1918 est plus grand, plus prospère, mieux outillé, mieux organisé que le Maroc de 1914; et le Maroc, au cours de la guerre, a fourni plus d'hommes et de ravitaillement à la métropole qu'il ne lui en a coûté.

Je ne suis pas un admirateur décidé de tout ce qui s'est fait au Maroc depuis quatre ans : certains petits détails ne sont pas de mon goût. Mais devant la grandeur et la rapidité du travail accompli, on ne peut que reconnaître les admirables qualités de cet homme antibureaucratique et vraiment moderne qu'est le général Lyau-

tey. On a trop souvent prononcé son éloge pour que je le refasse : il a de l'imagination, de l'entrain; il commande; ce n'est ni un fonctionnaire ni un militaire, quoiqu'il exerce un commandement à la fois administratif et militaire; c'est un homme, un chef qui a du nerf, de la culture, de l'audace, du goût. Le Maroc de 1918 lui doit énormément. Il a bien servi la France et les Français.



Qu'est-ce que ce Maroc de 1918 vers lequel tant d'esprits, de désirs, d'activités se tournent en ce moment?

C'est un pays de protectorat, qui n'est pas soumis en entier à son souverain traditionnel et légitime, le Sultan du Maroc, et dans lequel nous sommes obligés de respecter les traditions, les usages, la religion, les mœurs et les droits des citoyens marocains. Ce pays de protectorat, par une coupable et arbitraire fantaisie des diplomates, a d'ailleurs été, contrairement à tout bon sens, à tout esprit politique et

à toute possibilité de pacification et de gouvernement, réparti en deux zones d'influence et de protectorat, l'une attribuée à la France, pays libéral et vigoureux qui a réussi dans toutes ses colonies, et l'autre à l'Espagne, pays anémié, sans ressort et sans ouverture intellectuelle, qui a échoué dans toutes ses entreprises de colonisation.

Il faut soigneusement distinguer les colonies et les pays de protectorat. Dans une colonie, l'Européen administre; il est le seul maître. Dans un protectorat, l'indigène s'administre lui-même, il reste citoyen de son pays; et si, en fait, nous gouvernons, c'est comme techniciens, comme conseillers ou comme tuteurs des pouvoirs locaux indigènes. Ainsi au Maroc, le général Lyautey, théoriquement, n'est que le conseiller du Sultan; c'est S. M. Moulay Youssef, chef traditionnel et religieux, descendant du Prophète et maître de tout le pays, qui signe les lois, les *dahirs*, les règlements d'administration publique que les fonctionnaires indigènes et européens présentent à sa signature; et ce sont les caïds locaux qui gouvernent et administrent

l'indigène, conseillés et surveillés par nos administrateurs et nos officiers.

L'avantage du protectorat, c'est de ne pas froisser l'indigène, de ne pas le brutaliser, de ne pas le troubler intellectuellement et moralement. Avec ce régime nous ne nous posons pas en adversaires de sa vie et de ses mœurs : nous sommes les défenseurs de ses coutumes, de ses usages; lorsque nous établissons l'ordre dans le pays, nous sommes les défenseurs, les représentants de l'autorité du Sultan; nous parlons en son nom; nous sommes, à l'avance, les amis de tous les pouvoirs établis et nous pouvons les conseiller, les réformer même sans jamais avoir l'air d'intrus et de révolutionnaires.

Le protectorat est un régime souple, qui se prête à toutes les adaptations nécessitées par les faits. La colonie tombe facilement dans la politique d'arrondissement et prête à toutes les critiques de l'indigène.

Le Maroc, cependant, n'est pas en ce moment un protectorat de tout repos, parce qu'il n'est pas entièrement pacifié et soumis à son Sultan, et parce que ce Sultan et nous-mêmes som-

mes terriblement gênés par la présence au nord et au sud du Maroc de zones espagnoles, qui sont des foyers d'insurrection et d'anarchie.

Les territoires pacifiés de la zone française du Maroc comprennent tout d'abord les territoires côtiers, c'est-à-dire les régions les plus fertiles du Maroc : le *Gharb* (on prononce Rarb) qui a pour port Kenitra; les Zaër, hinterland des ports de Rabat, Salé et Fedalah; la Chaouïa avec Casablanca comme port; les Doukhala et Mazagan; les Abda et Safi; les Haha avec Mogador.

Ce sont des régions où l'on vit librement et sûrement, et dans lesquelles la quasi-totalité de la terre est cultivée et rapporte beaucoup.

A l'ouest de Mogador, la grande plaine de Marrakech, le Haouz, est soumise au Sultan, mais nous ne l'administrons pas. De même pour le grand Atlas, au sud de Haouz, et pour la très riche et très fertile vallée du Sous, au sud du grand Atlas.

Au nord du Haouz, les territoires militaires comprennent la riche vallée de l'Oum-er-Rebbia, la plaine du Tadla, les forêts au sud de

Meknès, la région de Meknès, et une région plus étroite autour de Fès.

De Fès un couloir étroit nous relie par Taza au Maroc oriental, qui comprend la riche région d'Oudja, en bordure de l'Algérie. Enfin au sud du Maroc oriental nous tenons la région assez pauvre du Bou-Denib et du Tafilalet, qui est une marche frontière en face du Sud, c'est-à-dire du Sahara.

Les territoires insoumis sont deux îlots sans importance dans le grand Atlas, tout le moyen Atlas, et les cantons en bordure de la zone nord du Maroc espagnol.

La besogne militaire, en ce moment au Maroc, c'est de continuer la pacification de ces territoires insoumis. La méthode d'infiltration progressive pratiquée par le général Lyautey et ses sous-ordres a jusqu'ici parfaitement réussi, malgré des difficultés et des échecs de détail. Il ne semble pas qu'il y ait à chercher autre chose. On procède par bonds, par étapes. On agit par négociations et par la politique autant que par les armes. On détache une fraction, une tribu de la masse des rebelles. On traite avec ce grou-

pe. On s'installe chez les nouveaux soumis. On les organise, on les appuie. S'il reste des récalcitrants, on leur livre bataille et on les rosse. Alors ils se soumettent très franchement, car les sultans du Maroc n'ont jamais procédé autrement avec leurs pères et avec eux. Seulement les sultans étaient faibles, instables; leur gouvernement était sans méthode et pillard; tandis que nous, une fois installés dans le pays, nous n'en bougeons plus, nous l'améliorons, nous enrichissons les habitants, nous les protégeons et nous leur donnons des habitudes de paix.

Notre succès définitif est donc assuré. La mise en ordre du Maroc coûtera un peu d'argent. Cet argent nous rapportera beaucoup. Elle coûtera des munitions. Nous les avons. Elle coûtera quelques vies humaines. C'est pourquoi l'armée du Maroc doit être réorganisée et composée seulement de militaires de profession, de soldats de métier, de troupes noires et indigènes, de gens qui aiment la guerre, dont c'est la profession de la faire et qui ne se plaignent pas lorsqu'ils la font.

La pacification ne sera pas absolue ni définitive, si les Alliés tolèrent au Maroc la présence de ces zones espagnoles grâce auxquelles l'Allemagne a fomenté et fomentera peut-être encore durant longtemps des révoltes contre le Sultan et contre nous. Pendant la guerre, c'est du Maroc espagnol que sont partis les appuis contre la France, les armes, l'argent, les encouragements et les munitions. L'Espagne n'a pas su faire l'ordre dans sa zone. Le désordre continuant dans la zone espagnole, c'est toute la civilisation occidentale privée d'un débouché utile et de matières premières en quantité. Les diplomates décideront. Nous, Français du Maroc, n'hésitons pas : le maintien de l'Espagne au Maroc, c'est un cancer au flanc de ce pays.

Pourquoi réussissons-nous au Maroc? Pourquoi les Espagnols ne réussissent-ils pas?

Parce que notre bonhomie, notre libéralisme naturels et notre intelligence nous font comprendre la nécessité d'une politique indigène bienfaisante et ouverte. Parce que les Espagnols ont toujours eu et conservent l'horreur et l'ignorance de toute politique indigène.

Sans amitié pour l'indigène, sans respect de son être moral et de ses libertés, on ne peut constituer des colonies ni des protectorats. Ce sera l'honneur de la France d'avoir compris cette vérité et d'avoir su l'appliquer avec suite au Maroc.

LES TRANSFORMATIONS DU MAROCAIN

Le Maroc était immuable depuis des siècles lorsque nous y avons pris pied. On le disait mort. Il vivait seulement une existence différente de la nôtre. Voici qu'il se transforme sous nos yeux : le Marocain, remarquable par ses facultés d'assimilation, sa vivacité intellectuelle, son ouverture d'esprit, est en train de nous surprendre par la rapidité avec laquelle il s'accommode aux nouveautés de la civilisation industrielle européenne. Pour ne pas continuer à le juger avec d'anciens préjugés qui pourraient nous entraîner dans de dangereuses erreurs, il convient dès à présent de noter les symptômes divers d'une évolution si rapide.

Le Maroc, depuis 1907 et surtout depuis 1912, découvre mille choses dont jusque-là il n'avait

aucune idée. Nous avons ouvert les portes qu'il avait fermées sur lui-même et nous avons eu ce spectacle d'un peuple solide qui n'a consenti à se laisser surprendre par aucune des nouveautés que nous lui apportions, et qui les adoptait sur-le-champ sans gêne, sans fatigue, avec une parfaite intelligence, une entente immédiate de la situation et des possibilités que nous lui offrions.

Le Maroc était semblable au grain de blé qui se conserve durant des siècles au sec, immuable, pareil à lui-même, solide, sans transformations, sans modifications de nature ni de forces, mais vivant cependant, capable toujours de germer, de fleurir, de croître et de produire, dès qu'on lui donne la lumière et l'eau. Nous avons été cette cause, cette lumière. Partout où nous passons, nous sommes le sel de la terre. Il a suffi que nous donnions l'élan, et voici qu'aujourd'hui le Maroc fécondé pousse et se développe avec une incroyable rapidité.

Vous présentez au Marocain une montre, un aéroplane, une mitrailleuse, un instrument aratoire. *Makina francis,* dit-il calmement. « Une

machine française ». Et il ne s'épate pas plus que cela. Il est prêt à s'en servir, à en apprendre le fonctionnement. Le Marocain, comme soldat, fait un excellent mitrailleur ou fusilier-mitrailleur. Il devient chauffeur, conducteur d'autos, de machines agricoles, de scies, de raboteuses mécaniques, de moteurs pour moulins à farine ou à huile; j'en sais de cuisiniers, qui préparent un rôti, vont au marché et font danser l'anse du panier comme un véritable cordon-bleu de France. Garçon de café, valet de chambre, cireur de bottes, le Marocain apprend tous les métiers; d'ici dix ans nous le verrons partout, et il sera plus intelligent, plus roué que l'Algérien, qui actuellement le dédaigne.

Le Marocain a même le goût de la mécanique; aux expositions, la machine à fabriquer les cigarettes, les distributeurs automatiques, les moteurs le passionnent. Dans les villes, les jeunes Marocains sont fous de bicyclettes, et il est facile de voir, partout où il y a des routes, quel est l'engouement de l'indigène pour les « tomobiles » et combien il hésite peu à effectuer soit de courts trajets (du bac de Salé à la

porte de Salé), soit des voyages assez longs (Casablanca-Rabat, Kénitra-Rabat, Casablanca-Marrakech). Quant au chemin de fer, les Marocains constituent déjà pour lui une excellente clientèle.

Peu à peu le moteur à essence prend la place du vieux cheval aveugle pour tourner les meules des moulins. Le phonographe remplace, dans les maisons des riches, le chant du canari.

Bien mieux, le Marocain a très nettement saisi l'usage et les commodités du téléphone : les gros commerçants font mettre le téléphone dans leurs entrepôts et dans leurs maisons; et leurs femmes n'hésitent pas (littérateurs, voilez-vous la face!) à se servir de cet appareil qui fait leur joie.

Le cinéma, les montagnes russes, les chevaux de bois et les carrousels à vapeur sont une distraction normale pour le Marocain des villes. Le campagnard fait des voyages pour venir voir le cinéma.

Le parapluie-parasol devient d'un usage courant pour le Marocain, et il n'est pas rare de voir, en été, un conducteur de chameaux, la

djellaba haut troussée sur ses longues jambes sèches, qui tient un en-tout-cas pour se garder du soleil, tout en trottinant derrière ses bêtes paisiblement stupides.

Bien entendu, le Marocain ne se rend pas toujours très exactement compte de la valeur relative des divers objets qu'il nous emprunte. Il est possédé par un grand engouement pour tout ce qui est « à l'instar » de l'Européen. Il va de l'avant avec une rapidité presque dangereuse, en tout cas assez déconcertante. Il meuble facilement sa maison d'une kamelote étrange, lits de fer et cuivre, glaces affreuses, pendules étonnamment boches, billards de salons, etc., etc. Il n'hésite pas à faire bâtir des maisons à l'européenne, à Rabat, par exemple (il est vrai qu'il les loue ensuite assez facilement à des Européens, mais ceci montre sa finesse et son astuce commerciale). On trouve des salons Louis XVI chez des caïds ou de gros commerçants.

Enfin, les quelques Marocains qui sont allés en France ont un vif désir d'y retourner après la guerre. Ils savent qu'il y a là beaucoup de

choses à voir, des plaisirs innombrables, paradisiaques... Et leur imagination s'excite, travaille : il n'est rien de notre civilisation que ces Marocains ne désirent connaître.

Nous serions bien fous, maintenant que nous savons tout ceci, de traiter les Marocains autrement qu'en frères cadets, capables de se débrouiller bien vite, de travailler, de collaborer avec nous.

Tout nous montre qu'ils ont une forte personnalité, qu'ils existent. Une véritable politique indigène doit tenir compte de cette intelligence, de cette vitalité. C'est précisément cette politique d'association et de protectorat qu'à toujours pratiquée le chef actuel de notre Maroc français.

VOYAGES AU MAROC
HIER ET AUJOURD'HUI

En 1918, dix ans à peine après le débarquement à Casablanca, et cinq ans en réalité depuis qu'une action suivie a commencé de s'exercer dans l'empire du Moghreb el Akça, on voyage en chemin de fer, en auto, à travers des territoires immenses; le commerçant, le militaire des avant-postes font des kilomètres et des kilomètres avant d'arriver à la limite des territoires en paix, avant de toucher au pays où vivent misérablement les derniers dissidents, soutenus, galvanisés par l'or et les conseils de l'Allemagne. Et plus personne ne songe à ce qu'était hier le Maroc, à la terre de meurtres, d'anarchie, de pillages, de désordre, de misère également

qu'était cet immense empire aux richesses innombrables, paralysé, terrorisé qu'il était par l'irresponsabilité, le crime, les luttes incessantes de ses terribles habitants; personne, en ce temps de guerre où l'on ne voyage guère au Maroc que pour affaires, comme demain où l'on parcourra ce beau pays par agrément, personne ne cherche à se rappeler qu'il y a quelques années à peine le voyage était un risque constant, pour l'indigène autant que pour l'Européen; personne ne fait la comparaison entre les difficultés, l'incertitude de la veille, et la paix tranquille d'aujourd'hui.

Au contraire quelques nigauds s'étonnent que le protectorat n'autorise que progressivement la circulation dans certaines régions soumises à peine à notre puissance militaire et à la domination politique du Sultan. Il suffirait cependant de réfléchir aux habitudes de ces insoumis d'hier, de ces anarchistes de toujours, et de voir sur place l'audace du rebelle qui cherche toujours à filtrer à travers la barrière de nos postes et qui n'est contenu en maints endroits que par la force, pour comprendre que le pro-

tectorat désire marcher avec sagesse, étudier ses gens, leur donner le temps de s'amender, de s'habituer à notre ordre, à notre règle, à la loi. Le protectorat connaît l'histoire du Maroc, il ne veut pas risquer l'assassinat de l'Européen non armé; il lui ouvre les territoires du Maroc lorsqu'il juge la chose possible, lorsque l'organisation politique est achevée, que les esprits et les cœurs sont entièrement pacifiés, lorsque les mœurs commencent à être tempérées, réformées même. Car il y a beaucoup de changements à faire, lorsque notre protectorat s'établit sur un territoire hier rebelle, avant d'arriver à un état de sécurité et de calme convenables pour l'Européen.

Prenons, par exemple, le cas du voyage, et essayons de voir ce qu'il était hier dans le Maroc anarchique et troublé, où nous avons essayé d'introduire l'ordre, la sécurité, le travail et la paix. Les faits parleront d'eux-mêmes, et le touriste qui sera allé de Rabat à Fès ou à Marrakech confortablement assis dans le fond d'une limousine de 30 chevaux, comprendra à nous lire l'opposition profonde qu'il y a entre le

Maroc anarchique d'hier et le Maroc pacifié d'aujourd'hui.

*
* *

On peut le dire : en principe, le voyage de l'isolé au Maroc, avant notre arrivée, était une entreprise infiniment chanceuse, où celui-ci risquait à tout instant sa vie.

« A Mthioua, et dans tout le Rif du reste, dit l'informateur de M. Mouliéras (1), quand un chef de famille veut entreprendre un voyage, il se garde bien de l'annoncer. Il part furtivement pendant la nuit, en se faufilant le long des murailles. Dès qu'il est hors du village, il se lance à toute vitesse dans la campagne, sous bois, si c'est possible. » Ceci pour parer aux dangers de la lutte entre *âzoua,* ou petits clans, constitués dans chaque village par deux ou trois maisons confédérées, car on a l'esprit assez particulariste, dans le monde berbère. « Il trouvera, continue Mouliéras, ou plutôt son informateur, en atteignant le territoire de la fraction voisine

(1) Mouliéras, *Le Maroc inconnu,* Tome I, *Le Rif,* pages 66-67.

une sécurité relative; mais quelle sécurité! La forêt de Bondy était, par rapport à notre Rif, le séjour de la paix, de la sûreté et du bonheur. C'est pour cela que les voyageurs sont rares au Maroc. Il faut être poussé par une impérieuse nécessité pour quitter son hameau, sa ville, ou son douar. »

Toutes les régions du Maroc, au moment où nous y sommes entrés, se valaient à peu près, pour le voyageur; et les témoins sont d'accord pour nous décrire les difficultés de l'entreprise hasardeuse qu'était alors un déplacement à travers le bled.

Au départ de Tisint, dans le Sahel marocain, voici comment, par exemple, de Foucauld est obligé de procéder pour essayer de se tirer d'affaire : « Je quittai, dit-il, Tisint, le 9 janvier 1884, à dix heures et demie du soir, et pris la direction de Tatta, escorté par le Hadj et son compagnon. Nous voyageâmes toute la nuit. Nous avions attendu pour sortir que le qçar fût endormi : personne n'avait été instruit de notre voyage; en s'en allant, le Hadj n'avait pas dit adieu à ses femmes et à ses enfants. Si le bruit

de notre départ avait transpiré, il eût été à craindre que des étrangers, Berâber, Oulad Iahia ou autres, toujours en foule à Agadir (1), n'aient couru s'embusquer sur le chemin pour nous attaquer et nous piller. De là notre départ furtif et notre marche nocturne. Le rabbin Mardochée avait ordre de n'ouvrir la porte à personne le lendemain, et, après deux jours, de déclarer que nous étions partis pour Tazenakht. Pareilles mesures se prennent toujours lorsqu'on doit traverser un long désert, un passage dangereux, que, comme nous, on est en petit nombre, et qu'on a des objets pouvant exciter la convoitise. Ici, il avait fallu redoubler de précautions; avec ma réputation de chrétien et d'homme chargé d'or, plus d'une bande se serait mise en campagne si mon départ avait été connu. Mes mules seules eussent suffi pour faire prendre les armes à bien des gens : en cette contrée pauvre, elles constituent un capital (2). »

Rappelons que ces risques ne sont pas un

(1) Il ne s'agit pas du port d'Agadir n'Irir, au Nord-Ouest du Sous.

(2) *Reconnaissance au Maroc*, pages 170-171.

vain mot : « De Tarla à Tizgi, personne n'a paru sur le chemin, écrit de Foucauld, quatre jours plus tard. Le seul vestige humain que j'ai vu a été, entre Tatta et Imiteq, une dizaine de tombes, échelonnées par groupes de deux ou trois au bord du sentier. Ces tombes, qui rappelaient chacune un pillage, et marquaient l'endroit où avaient péri des voyageurs moins heureux que moi, avaient, au clair de lune, au milieu de cette solitude, un aspect lugubre (1). »

Il n'est pas de voyageur, ayant circulé sur les pistes du Maroc, qui n'ait rencontré de ces tas de cailloux, loin de toute habitation humaine, dans une gorge sèche, aride, parmi des paysages désolés, — des tas de cailloux oblongs, seuls parfois, et parfois groupés par cinq ou six à la fois, dont chacun recouvre une tombe et marque l'endroit où un homme a été assassiné. C'est seulement après avoir médité ces spectacles que l'on se rend compte de la valeur du mot *sécurité*, de la différence qu'il y a, au Maroc, entre hier et aujourd'hui, et de tout ce

(1) Même voyage, page 173.

qu'apportent à un peuple l'ordre, l'organisation, le commandement.

Ne croyez pas, d'ailleurs, que ce fussent simplement les coupeurs de route, comme en Chine, les bandits de grand chemin, dont il fallût se défier dans ce pays berbère où tous les appétits étaient alors déchaînés : les habitants des villages, les paysans, étaient aussi voleurs, aussi portés à l'assassinat et au pillage que le vagabond ou le malandrin de profession en d'autres pays : « Hier, écrit de Foucauld, dans l'Atlas, le 28 mars 1884, nous sommes, depuis le col d'Azrar, restés dans le désert : nous eussions pu, en continuant à descendre l'oued Sidi Mohammed ou Jacob, marcher en terre habitée. C'est à dessein que nous avons fait le contraire. Quand on est peu nombreux, qu'on n'a pas de *zetat* du pays et de zetat puissant, il est de règle d'éviter les centres; la vue de voyageurs en petite troupe et mal escortés, inspire, à ceux devant qui ils passent, la pensée de courir à leur poursuite et de les piller : c'est un danger de tous les instants en contrée peuplée. On s'y soustrait en échappant aux regards et en

prenant les chemins déserts. C'est pour ce motif que, dans la vallée du Sous, au lieu d'aller de village en village le long des rives du fleuve, nous avons passé au nord, traversant tantôt des forêts, tantôt des prairies, nous tenant sans cesse à l'écart des centres. Du col d'Azrar à Ilir, c'est pour éviter les campements des Aït Jellal, situés le long de l'oued Sidi Mohammed ou Jacob, que nous avons pris par le désert d'Imin Tels. Les musulmans de ces contrées, quand ils voyagent sans *anaïa* et sans escorte, ont deux principes : marcher de nuit dans les endroits très dangereux; choisir toujours les chemins les moins fréquentés et les plus déserts (1). »

Quand la disette régnait, c'était pis encore. En 1884, la récolte ayant été mauvaise l'automne précédent dans le Dra, 700 tentes avaient émigré vers une autre région, entre Tissint et Mrimima : « La présence de ces étrangers, dit de Foucauld, rend la Feïja moins sûre encore qu'à l'ordinaire; ils y font des courses continuelles: c'est chaque jour un nouveau pillage.

(1) *Reconnaissance au Maroc*, page 199.

Nous reprenons notre ancienne méthode, celle des marches de nuit (1). »

Est-il aujourd'hui quelque commerçant, quelque placier en marchandises, quelque belle élégante assoiffée de pittoresque, d'art indigène et de sensations fortes, qui consentirait à courir ces risques pour traiter des affaires, gagner de l'argent ou visiter le Maroc?

Ce que nous voulons, c'est peu à peu dans ce pays le développement de la sécurité française. L'anarchie était jadis partout; on ne pouvait voyager sans courir à chaque pas la chance de se faire occire. Voici qu'au contraire aujourd'hui des provinces entières du Maroc sont aussi sûres que le Bois de Boulogne; d'autres régions s'ouvrent peu à peu à nous: le Protectorat y envoie d'abord ses militaires, puis les spécialistes de la politique indigène; demain il y laissera pénétrer agriculteurs et commer-

(1) *Reconnaissance au Maroc*, page 201. « Pour atteindre directement le Tinzoulin ou le Ternata, dit Foucauld à un autre moment, il faut traverser le territoire des Oulad Iahia, et ceux-ci sont en guerre avec les Ida ou Blal et avec Agadir; de plus, une famine terrible, auprès de laquelle celle d'ici n'est rien, règne chez eux : dans cette détresse, tous sont brigands; ils attaquent, pillent tout le monde; point d'*anaïa* qu'ils respectent. » (Même ouvrage, p. 159.)

çants; les territoires insoumis diminuent chaque saison. C'est une progression à la fois rapide et mesurée, méthodique, calculée: elle dépasse tout ce qu'on a vu jusqu'ici en fait de réussite coloniale. Ne soyons pas plus royalistes que le roi, et ne confondons pas la ceinture de nos postes du bled avec le chemin de fer de ceinture: pour voyager dans certaines régions du Maroc, attendons que l'on sache qui les habite, que l'on prévienne les habitants de la venue d'Européens, qu'on les habitue à cette idée, à ce voisinage, que l'on kilomètre les pistes, et ne retombons pas dans l'insécurité ancienne pour être allés trop vite et avoir demandé des miracles là où il est déjà beau de déployer de l'habileté.

LA CARTOGRAPHIE DU MAROC [1]

Le Maroc est longtemps resté l'une des contrées les plus inconnues du monde, au point de vue géographique et cartographique. Voici ce qu'écrivait, en 1884, Ch. de Foucauld, sur la difficulté de faire des voyages d'études au Maroc (*Reconnaissance au Maroc,* Avant-Propos, p. xv-xvi) :

« Il y a une portion du Maroc où l'on peut voyager sans déguisement, mais elle est petite. Le pays se divise en deux parties: l'une soumise au Sultan d'une manière effective (*Bled el makhzen*), où les Européens circulent ouvertement et en toute sécurité; l'autre, quatre à cinq fois plus vaste, peuplée de tribus insou-

(1) Commandant Perret, chef du Service topographique du Maroc. *Notice sur les origines et le développement du Service topographique au Maroc* dans le *Bulletin Officiel du Protectorat* du 7 mai 1917.

Commandant Perret, *La Topographie au Maroc,* et capitaine Orcel, chef du Service de Topophotographie du Maroc, *La Phototopographie au Maroc* (Conférences faites au Centre de Perfectionnement de Meknès). Une brochure in-8° datée de mai 1918.

mises ou indépendantes (*Bled es siba*), où personne ne voyage en sécurité et où les Européens ne sauraient pénétrer que travestis. Les cinq sixièmes du Maroc sont donc entièrement fermés aux chrétiens, ils peuvent y pénétrer par ruse et au péril de leur vie. Cette intolérance extrême n'est pas causée par le fanatisme religieux; elle a sa source dans un autre sentiment commun à tous les indigènes: pour eux, un Européen voyageant dans leur pays ne peut être qu'un émissaire envoyé pour le reconnaître; il vient étudier le pays en vue d'une invasion; c'est un espion. On le tue comme tel, non comme infidèle. Sans doute la vieille antipathie de race, la superstition y trouvent aussi leur compte, mais ces sentiments ne viennent qu'en seconde ligne. On craint le conquérant beaucoup plus qu'on ne hait le chrétien. »

Cependant, depuis les temps les plus reculés, nombre de voyageurs avaient parcouru le Maroc. Mais bien peu d'entre eux, en dehors du *Bled el makhzen,* avaient dressé une carte de leurs itinéraires; ce sont René Caillié (vers 1830), Rohlfs (1861), Tissot (1876), Oscar Lenz

(1881), de Foucauld (1883-1884), le marquis de Ségonzac (1899-1905). C'est à ces deux derniers, de beaucoup plus précis que leurs devanciers, que nous devons la plus grande partie de ce que nous savons sur le *Bled es siba.*

En *Bled el maghzen,* M. Brives (1901-1907), M. Gentil, le géologue du Maroc (1905-1909), le docteur Weisgerber, dont la notice très détaillée sur le pays de la Chaouïa, accompagnée d'une carte, fut d'une grande utilité aux troupes débarquées à Casablanca en 1907, M. Flotte de Roquevaire, le capitaine d'artillerie Larras (1900-1903) recueillirent des renseignements nombreux et inédits (1).

Mais le Maroc, pour être mieux connu après ces explorations qu'il ne l'était au XVIe ou au XVIIe siècles, ne possédait comme carte générale que la première édition de la carte de Flotte de Roquevaire, dont la valeur était très variable suivant les régions (2). On était souvent ré-

(1) Il faut aussi mentionner la mission hydrographique Hériot, dont faisaient partie les lieutenants de vaisseau Dyé et Larras et M. Pobéguin, qui effectua de 1903 à 1907 des levés importants sur la côte atlantique du Maroc.

(2) La première édition de la carte de Flotte de Roquevaire est de 1897, par conséquent antérieure à l'époque de

duit en 1907, au moment de notre débarquement, à des levés d'itinéraire pris à la dérobée par les explorateurs, et qui se recoupaient plus ou moins, — et à des renseignements parfois fort imprécis.

Peu après notre arrivée, un bureau topographique était constitué à Casablanca, en janvier 1908.

Dès novembre 1908, on distribuait au corps de débarquement les premières feuilles d'une

---

l'exploration méthodique du Maroc. Elle constituait néanmoins — avec la carte au 2.000.000ᵉ (feuilles Fès-Laghouat et Bir el Abbas de la carte générale d'Afrique) publiée par le Service Géographique de l'Armée en 1890 — la meilleure synthèse cartographique du Maroc publiée jusqu'alors. En dehors des itinéraires fondamentaux (René Caillé, Rohlfs, Tissot, Duveyrier, de Foucault, etc.) qui en constituaient l'ossature, l'auteur avait utilisé pour la construction de sa carte tous les documents publiés, en y ajoutant un certain nombre de travaux inédits.

La seconde édition (1904) est toute différente, les documents nouveaux s'étant accumulés depuis la première. Cette carte de Flotte de Roquevaire n'est plus spécialement une carte d'itinéraires : l'auteur s'est efforcé de substituer aux routes parcourues par les explorateurs les grandes voies de communication et les pistes habituellement suivies.

On consulterait utilement à cet égard, comme pour ce qui est de la bibliographie cartographique à cette époque, la notice qui accompagne cette seconde édition.

J'ajoute qu'il n'existe pas d'autre carte d'ensemble du Maroc publiée dans le courant du XIXᵉ siècle. Et il est à souhaiter qu'une nouvelle édition de cette carte soit prochainement entreprise.

carte d'ensemble au 100.000e et d'une carte des environs de Casablanca au 50.000e. Ces cartes étaient constituées avec les levés d'itinéraires des colonnes, des levés de reconnaissance, des levés autour des postes et des camps et une première triangulation allant de Settat à Bou-Znika.

Avec une inconscience profonde, au printemps de 1909, le ministère prenait, à Paris, la décision de réduire le Service Topographique à un unique officier pour tout personnel. (C'était le moment où l'on parlait d'abandonner la Chaouïa.) Cet officier continua tant bien que mal sa tâche en recrutant et s'adjoignant du personnel sur place.Six mois plus tard, le ministère dut commencer à revenir sur sa décision. Le Service topographique ainsi réduit réussit à établir un relevé de toute la Chaouïa, puis à déborder le long de la côte jusqu'à Salé, et même à aller jusque chez les Zaër, les Beni Meskine, les Ourdirha et au Tadla (avec la colonne lancée contre Ma el Aïnine). On fit une carte d'ensemble des Chaouïa au 500.000e et une carte des Etapes.

En 1911, la colonne Moinier va à Fez. Les to-

pographes, comme toujours, marchaient avec la colonne. La situation allait brusquement changer au Maroc.

En même temps que l'effectif des troupes, le nombre des topographes fut alors rapidement renforcé suivant les exigences de l'heure, et ce ne fut plus un éphémère sillage, mais des sillons durables que tracèrent les colonnes et que fixèrent les topographes.

Ces opérateurs prirent part à toutes les opérations militaires, leurs travaux furent conduits méthodiquement partout où passaient les colonnes, partout où s'installaient des Postes. Peu à peu les itinéraires firent place aux levés en surface; ceux-ci furent soudés entre eux et, à la fin de 1911, tout le Maroc occupé à ce moment était levé et édité en cinq feuilles au 200 000e, dans lesquelles, il est vrai, bien des lacunes étaient encore à combler, mais dont l'ensemble présentait un tout homogène assemblé sur un canevas géodésique solide.

A partir de ce moment les progrès de la cartographie au Maroc allaient marcher de pair avec les progrès de notre occupation.

Par suite de l'expansion militaire, il ne tarda pas à se former, en arrière de la zone d'opérations, une zone où la sécurité fut suffisante pour permettre l'exécution de levés méthodiques s'étendant de façon continue. D'où l'organisation de travaux topographiques en deux échelons : celui de l'avant constitué par des topographes mis à la disposition de chaque colonne et dont les travaux devaient se plier aux exigences tactiques; celui de l'arrière, où les topographes avaient à leur disposition des moyens moins limités, répondant aux nécessités techniques en vue de levés plus précis.

Quand la guerre éclata, les travaux géographiques furent considérablement ralentis, comme toutes choses au Maroc, par suite de la réduction du personnel.

La mobilisation, en effet, vint brusquement disloquer les brigades du Service Géographique de l'Armée et priver le Bureau Topographique de presque tout le personnel dirigeant, d'une partie de ses employés et de la totalité de ses officiers géodésiens et topographes.

Néanmoins, le Bureau Topographique ne

cessa pas de fonctionner dans les limites que lui laissèrent ses moyens d'action extrêmement réduits.

Dès 1915, il reprit un peu d'activité, il put même participer à l'Exposition franco-marocaine de Casablanca, où figurèrent des spécimens de toutes les cartes éditées par lui et un grand nombre de plans, photographies et dessins divers.

En 1916, le personnel fut reconstitué avec quelques officiers topographes revenus blessés de France, des opérateurs recrutés et dressés sur place, et un certain nombre de spécialistes, géomètres, dessinateurs, zincographes, prélevés sur les troupes d'occupation du Maroc.

De plus, au cours de cette même année, on organisa à Oudjda une annexe du Bureau Topographique du Maroc, fonctionnant sur les bases de celui-ci tant au point de vue administratif que technique et soumis à la direction du même chef de service à Casablanca.

Le Bureau Topographique du Maroc, ayant ainsi récupéré une grande partie de ses moyens, reprit toute son activité, qui se manifesta, sur

le terrain, par une légère expansion de la géodésie, par des levés d'itinéraires ou de reconnaissance exécutés avec les colonnes d'opérations ou en missions spéciales, par des révisions de feuilles anciennes et par des levés ou mises à jour de plans de villes.

Dans les ateliers, il y eut un rendement considérable, tant au point de vue des nouvelles cartes éditées à diverses échelles qu'au point de vue des reproductions et tirages.

Le nombre de ceux-ci dépassa de beaucoup celui des années précédentes, depuis l'origine du Bureau Topographique, et s'éleva par exemple, pendant l'année 1916, à 115.480 exemplaires de cartes en une, deux, trois et jusqu'à sept couleurs (1), sans compter la publication de brochures, (Carnet des itinéraires principaux du Maroc — Règles de transcription des noms indigènes et vocabulaires géographiques arabe et berbère — Notice géologique...) qui venaient compléter les cartes.

Enfin, en 1917, fut créé le Service de Photo-to-

(1) En 1917, le chiffre de ces tirages s'élève à environ 85.000.

pographie aérienne du Maroc, dont nous allons comprendre l'utilité en étudiant les résultats actuels du travail fourni par le Service Topographique du Maroc.

*
* *

Pour comprendre l'importance du travail effectué par le Service Topographique du Maroc, il faut prendre les cartes et les plans établis par ses soins, et les étudier quelque peu.

Ce sont, tout d'abord à l'échelle (1) du 1.500.000e, une carte générale du Maroc en couleurs (on la trouvera à la suite de l'*Annuaire du Maroc pour* 1917 et des *Conférences de la Foire de Rabat*) qui est l'unique bonne carte pratique du Maroc, la seule qu'il faille conseiller aux personnes voulant étudier le pays, et qui contient quantité de renseignements économiques, historiques et statistiques, disposés avec beaucoup d'habileté, — une carte administrative et mili-

(1) Je rappelle que l'échelle 1/1.500.000 veut dire que 1 mètre sur la carte équivaut à 1.500.000 mètres ou 1.500 kilomètres sur le terrain, de même que l'échelle du 200.000e veut dire que 1 mètre sur la carte équivaut à 200.000 mètres ou 200 kilomètres sur le terrain.

taire, — une carte des étapes, fort utile au voyageur, — une carte des routes au 1er janvier 1918, qui devrait se confondre avec la précédente, avec adjonction des chemins de fer, — et une carte des étapes de l'occupation française, en rouge et noir, qui marque les progrès successifs de notre conquête jusqu'au 31 décembre 1917. Toutes ces cartes sont tirées en une seule feuille.

A l'échelle du 1.000.000e nous trouvons une carte hypsométrique du Maroc en quatre feuilles.

A l'échelle du 500.000e nous trouvons une carte générale du Maroc en 11 feuilles (établie par le Service Géographique de l'Armée), qui date déjà et que je ne saurais recommander à personne, — une carte des étapes en 8 feuilles, dont je ne saisis pas très bien l'utilité si l'on tient au courant la carte des étapes au 1.500.000e, — une carte des tribus en 9 feuilles, qui est de la plus grande utilité, mais malheureusement trop sommaire, car elle devrait comprendre les chiffres de population, les limites de commandement des caïds et quantité de renseignements politiques, ethnographiques, sociologiques, que l'on

cherche vainement sur l'édition actuelle, — enfin deux débuts de carte, qu'il est impérieusement nécessaire de terminer : une carte géologique en 17 couleurs qui n'existe que pour le Maroc central, et une carte des *souk* (marchés indigènes) qui n'existe que pour la Chouïa.

La véritable carte du Maroc est une carte au 200.000e établie à l'aide de levés (les uns au 100.000e régulier, les autres au 200.000e de reconnaissance) et par renseignements. Cette carte en deux couleurs comprendra 87 feuilles, sur lesquelles 59 sont établies et 28 restent à établir (1).

Cette carte est excellente et suffit amplement à nos besoins actuels. Elle n'a pas la précision de notre carte de France au 80.000e; elle est moins riche en détails. Mais toute carte à une grande échelle, y compris celle au 80.000e, n'est qu'une traduction plus ou moins imagée, et nous avons vu les difficultés insolubles que faisait naître la

(1) J'indique tout de suite que, à mon sens, cette carte ne descend pas assez vers le Sud-Ouest où elle aurait besoin d'être complétée par des feuilles qui nous donneraient tout le cours de l'oued Noun et de l'oued Draa. Car le Maroc, en ces régions, s'étend très bas, et le Sahara ne commence qu'après ces deux fleuves.

carte au 80.000e pendant la guerre de tranchées en France, lorsqu'il s'agissait d'être précis à 30 ou 100 mètres près. Au Maroc, il faut nous rendre compte d'une part du petit nombre de maisons et de la monotonie des terrains, d'autre part de nos besoins réels, et l'on conclura que l'échelle choisie est excellente dans le moment présent et jusque dans un avenir assez éloigné.

Malheureusement, parmi les 59 feuilles déjà tirées, nombre de fragments de feuilles et des feuilles entières sont établis seulement par renseignements. Ces 59 feuilles comprennent, en effet, d'une part des cantons dont nous n'avons pas établi le levé topographique, faute de personnel, d'autre part certaines régions gouvernées seulement par les grands caïds, nos feudataires, dans lesquelles, par excès de prudence, nous n'avons pas encore lancé de missions topographiques, et enfin les régions insoumises où, bien entendu, nul opérateur ne peut pénétrer qu'avec les colonnes d'opération et au fur et à mesure que nous les soumettrons.

Pour ce qui est du petit nombre de territoires soumis que seul le manque de personnel a em-

pêché de lever, il faut espérer que l'on saura donner prochainement au Service Topographique le nombre d'opérateurs nécessaires pour mener à bien sa tâche, qui est une des plus importantes pour la conquête complète et la connaissance du pays.

Pour ce qui est des territoires du sud où il semble toujours que le temps ne compte pas et où l'on retarde les choses les plus indispensables avec des sornettes, il est profondément absurde que l'on n'ait pas osé jusqu'ici tabler davantage sur le loyalisme des caïds, qui est réel, et qu'on ne leur ait pas fait comprendre l'utilité pour eux et pour nous de l'établissement d'une carte complète du pays. Leurs populations sont paisibles; elles voient sans déplaisir des militaires français circuler chez elles avec l'assentiment de leur caïd et en compagnie de ses agents locaux. Le levé de tous les grands itinéraires d'abord, puis l'établissement de la carte définitive, sont des opérations indispensables au point de vue politique et militaire, des opérations faciles, urgentes en tout temps et que rien ne doit retarder.

Restent les territoires insoumis. La guerre, qui a privé le Maroc de tant de choses, nous a fourni ici la solution du problème par la photographie aérienne. Nos escadrilles du Maroc sont, depuis l'automne 1917, occupées surtout à photographier les régions où vivent nos adversaires. Les clichés pris et étudiés avec une rigoureuse méthode servent à établir des cartes qui faciliteront grandement le travail de nos colonnes. Le capitaine Orcel, en fondant le service de topophotographie aérienne au Maroc, a rendu un réel service au commandement et à la science cartographique. Déjà de notables résultats ont été atteints dans les régions où, faute de carte précise, nous avions éprouvé, en 1917, des déconvenues. Et nos officiers savent où ils vont, lorsqu'on les lance en territoire insoumis. C'est pour eux un appoint très puissant et un grand élément de sécurité morale.

***

Le but actuel de la cartographie au Maroc, « c'est, comme l'a dit très justement le comman-

dant Perret, de fournir au commandement, le plus rapidement et avec le plus de garanties possible, les renseignements qui lui sont nécessaires pour l'occupation militaire et l'administration des régions incomplètement connues; c'est aussi de rassembler des matériaux d'étude destinés à trouver leur emploi dans le développement économique et scientifique du pays. Il s'agit donc de recueillir, en vue de l'extension et de l'affermissement de notre occupation, des données qui tireront leur plus grand intérêt de la rapidité avec laquelle elles seront obtenues, bien plus que d'une exactitude rigoureuse qu'il sera temps plus tard de vérifier et d'augmenter. »

Les résultats obtenus en peu d'années par le Service Topographique du Maroc comptent parmi les bienfaits de notre occupation du Maroc (1).

(1) Les Espagnols ont publié des cartes de ce Maroc sur lequel ils ont tant de prétentions. La cartographie espagnole est en général assez médiocre, et nous ne pouvons que faire des réserves sur la valeur des cartes espagnoles du Maroc.

Pour ne signaler que les plus importantes, la carte *Region S. O. al Sud del Rio-Tensift* (4 feuilles au 500.000e,

En fournissant des documents utiles au commandement, le Service Topographique du Maroc a servi la science et bien mérité de tous, militaires et chercheurs, géographes, hommes de science ou colons.

1912), dressée par Eduardo Alvarez Ardanny, vaut surtout par les plans à grande échelle qui l'accompagnent.

Celle du *Sahara Español y Regiones immediatas* (4 feuilles au 1.000.000ᵉ, 1914), dressée par Enrique d'Almonte, éditée par la Société de Géographie de Madrid, est le document le plus complet qui ait jusqu'à ce jour été publié sur la région au sud de l'oued Draa. Faute de références — qui ont pu d'ailleurs être publiées par le Bulletin de la Société de Madrid — il est difficile d'apprécier la valeur exacte de cette carte.

Le Dépôt espagnol de la Guerre a publié, entre 1906 et 1912, sous le titre *Croquis de l'Imperio de Marruecos par la Comision del Cuerpo de E. M. del Ejercito,* trois feuilles au 100.000ᵉ :

a) Mehedia;

b) Larache y Alcazar;

c) Tetouan-Tanger-Ceuta-Arzila.

Ces cartes peuvent être considérées comme bonnes jusqu'à plus ample informé. La nomenclature en est extrêmement abondante, mais n'échappe pas au défaut général des cartes espagnoles du Maroc en ne se souciant d'aucune règle et méthode de transcription précise. Il y a également lieu de faire des réserves sur la valeur de la figuration du terrain, la plus grande partie des régions représentées en courbes régulières n'étant connue que par renseignements.

Enfin la *Mapa del Territorio de Melilla* (une feuille au 200.000ᵉ, 1916) n'offre qu'un intérêt relatif, sauf pour les abords immédiats de Mélilla.

L'ESSOR COMMERCIAL DU MAROC

C'est par des chiffres que l'on peut mesurer le prodigieux essor commercial du Maroc depuis notre arrivée.

En 1899, les cinq ports de notre zone française (Casablanca, Rabat, Mazagan, Saffi, Mogador) accusent un commerce total d'importations et exportations par la mer de 46 millions de francs. En 1917, ce commerce s'est élevé à 280 millions de francs, et nous avons créé deux ports nouveaux (Kénitra et Fédalah) qui ajoutent 26 millions de francs à ce total.

C'est nettement notre venue au Maroc qui a transformé la vie commerciale de ce pays, puisque la moyenne des huit dernières années avant notre arrivée, 1899 à 1906, pour le port principal, Casablanca, est de 17 millions. Et si l'on élimine 1907, année des troubles, qui nécessitè-

rent notre débarquement, la moyenne pour les huit premières années de l'occupation française, 1908 à 1915, est de 48 millions

Fait plus significatif, car il montre le ressort l'activité, la confiance de l'administration du Protectorat et des Français du Maroc, la guerre n'a pas amené une diminution constante du commerce général. Il y a eu une secousse en 1914, immédiatement après la déclaration de guerre : de 79 millions en 1913 à Casablanca on tombe à 55. Mais dès l'année suivante, une nouvelle progression commence : on monte à 82 millions en 1915, puis à 107 millions en 1916 pour aboutir aux 142 millions de 1917. A Mazagan, même rythme : 25 millions en 1913, 16 en 1914, 25 en 1915, 38 en 1916 et 45 en 1917. Et de même à Rabat, à Saffi et, avec moins d'énergie, à Mogador. La guerre, au point de vue économique, n'a pas paralysé le Maroc.

*
* *

Nous avons un autre moyen de contrôle de cette activité commerciale : ce sont les statisti-

ques postales, ce que j'ai appelé le « thermomètre commercial » d'un pays neuf.

Augmentation progressive du nombre des communications téléphoniques (404 mille en 1915; — 761 mille en 1916, — 1 million 372 mille en 1917; — 2 millions 041 mille en 1918), des transmissions télégraphiques et radiotélégraphiques (984 mille en 1915, — 1 million 218 mille en 1916. — 1 million 467 mille en 1917; — 1 million 693 mille en 1918), du produit des timbres-poste vendus (616 mille francs passés en 1915, — 629 mille en 1916, — et 799 mille francs en 1917). Ce sont là des chiffres significatifs.

Cependant dans les deux statistiques de l'émission des mandats en monnaie française et en monnaie hassani, nous trouvons des fléchissements en 1917 et 1918. Je les attribue à l'unification de la monnaie hassani et de la monnaie française qui a supprimé, parmi les opérations de change effectuées par certains aigrefins, celle qui consistait à émettre des mandats les jours de baisse pour se les faire rembourser en d'autres lieux à des tarifs plus forts. Il y avait là un élé-

ment non commercial qui modifiait les conditions normales des transactions postales. Et c'est aujourd'hui un avantage commercial que le marché marocain soit assaini par l'unification des deux monnaies. De plus, grâce aux Bons de la Défense Nationale, le public avait trouvé un nouveau moyen de remise sur Paris, moins onéreux que le mandat-poste et même fructueux, puisque le Bon portait intérêt.

Enfin, ce qui montre mieux la saine prospérité du pays, les opérations des Caisses d'Epargne, qui avaient subi une crise en 1915 et 1916, à la suite des mesures prises par le Gouvernement et par suite de la création des Bons de la Défense et des Emprunts nationaux, ont une tendance nette à devenir plus normales, plus saines : on a constaté durant ces derniers mois une augmentation progressive des versements; parfois ils ont surpassé les remboursements.

On travaille au Maroc, et l'on s'y enrichit.

PEUT-ON FAIRE FORTUNE AU MAROC ?

Lorsque l'on écrit des articles, des livres sur le Maroc, et surtout sur le Maroc agricole, industriel, commercial, sur le Maroc qui produit et qui travaille, sur le Maroc en voie de formation et de développement, on reçoit des lettres de gens sympathiques et intéressants qui vous posent quantité de questions, souvent très précises et qui, parfois, vous embarrassent beaucoup, car elles portent sur des matières et des problèmes qui n'avaient point encore sollicité votre curiosité. Mais toutes ces questions peuvent se résumer en une seule : « Puis-je espérer faire fortune au Maroc, si je vais m'y établir? »

Rien ne peut plus me satisfaire que cet état d'esprit, car il montre que la race est toujours jeune, avide d'efforts et de récompenses, capa-

ble de donner beaucoup pour recueillir davantage. Et cette curiosité, cet espoir, lorsqu'ils se portent vers le Maroc, témoignent que l'on a confiance dans l'avenir de notre protectorat, et que l'on veut, en travaillant, contribuer à développer le patrimoine commun des Français. Je commence donc par répondre ici d'une façon générale aux hommes jeunes et énergiques qui cherchent leur voie, ne veulent pas se contenter avec les routines traditionnelles du bon vieux pays, se sentent animés par l'esprit moderne de l'effort et du travail loin des entraves administratives et des chemins trop étroits, et je leur dis : « Oui, allez au Maroc. Dans un pays neuf, un homme, un homme véritable, actif, têtu, travailleur, débrouillard, ni timide, ni imprévoyant, peut toujours faire fortune; et il réussira certainement s'il arrive bien armé et préparé à la tâche qu'il entreprend. »

Le temps est passé, disons-le tout de suite, des aventuriers et des joueurs qui débarquaient à Casablanca, entre 1907 et 1914, les uns sans le sou, les autres avec quelques milliers de francs, et se lançaient dans des spéculations de terrains,

des commerces extravagants, vendaient n'importe quoi à n'importe qui et, avec beaucoup d'audace et de toupet, gagnaient de l'argent comme intermédiaires, marchands de bibelots, patrons de cafés, tenanciers d'hôtels ou de tripots, etc., etc.

La guerre a fait de Casablanca une ville toujours aussi active, mais plus sérieuse, plus assise, plus calme, où l'on recherche les affaires bien établies et non les coups de hasard. A l'avant même, dans les territoires à peine conquis, les mercantis qui suivent nos colonnes dans leurs déplacements et stationnent près des postes sont des gens réguliers, munis d'autorisations et de papiers, dont le passé a été vérifié et qui possèdent un capital.

La période des aventures est terminée; celle de l'exploitation régulière est déjà commencée.

Etudions donc cette exploitation régulière :

Premier conseil à donner à un jeune homme : allez au Maroc pour gagner votre vie, si cela vous sourit; mais n'espérez pas monter une affaire quelconque, agricole, in-

dustrielle ou commerciale sans capitaux; vous perdriez votre temps, vos illusions, votre énergie même à vouloir tenter la fortune sans une mise de fonds proportionnelle à l'importance de l'affaire que vous voulez lancer. L'argent est la base indispensable, ici comme sur le continent.

Le nouveau venu intéressant, pour le Maroc, est l'homme jeune, dégourdi et possédant des capitaux qu'il désire utiliser en les faisant travailler lui-même. Cet homme n'est pas rare, mais ce qui est plus rare, c'est qu'il connaisse un métier, une profession, une spécialité, une branche de l'industrie ou du commerce.

Or, pour si bien doué que soit un jeune homme, il sera absurde qu'on le mette ou qu'il se mette à la tête de n'importe quelle affaire, s'il ignore ou connaît mal le genre de travail que l'on y pratique, les matières traitées, les procédés de fabrication et de vente... Pour réussir dans le monde moderne, que ce soit au Maroc ou en France, il faut se spécialiser et bien connaître sa partie.

Par conséquent, si nous recherchons quels

sont en ce moment les plus sûrs moyens de faire fortune au Maroc, il faut poser le problème de la façon suivante : les affaires intéressantes sont très nombreuses, mais quelles sont celles qui nous paraissent devoir être les plus intéressantes *pour ceux qui y apporteront les connaissances spéciales nécessaires*?

Ce sont d'abord les grandes entreprises agricoles qui mettront en valeur, selon les méthodes modernes, des étendues incultes et pratiqueront, à côté des cultures traditionnelles, orge, blé, maïs, *des cultures industrielles*, telles que le lin et le chanvre. Ces produits seront très recherchés après la guerre, car les pays qui les possédaient, la Russie par exemple, seront hors d'état de faire face aux besoins immenses que l'on en aura. Le Maroc contient d'excellentes terres pour ces productions. Il faut donc y pratiquer ces cultures sur une grande échelle. Beaucoup d'industriels du Nord se préoccupent déjà de cette question, et plusieurs envoyés des maisons du Nord les plus sérieuses sont allés pour cela au Maroc.

Viennent ensuite les industries utilisant les

produits agricoles : brasserie, malterie, tanneries, corderies, et même sucreries, si la betterave pousse au Maroc, comme on est en droit de l'espérer. Les distilleries de grains sont à l'ordre du jour : le protectorat du Maroc a même là-dessus un projet à l'étude. On a eu, pendant la guerre, des besoins énormes d'alcool pour la production des poudres. On aura toujours et de plus en plus besoin d'alcools industriels. De plus, la consommation de pétrole augmente chaque jour sans que la production puisse suivre cette progression formidable. Les distilleries trouveront des grains en quantité au Maroc, lorsque, après la guerre, la crise alimentaire étant terminée, le Maroc n'aura plus à exporter ses céréales en France.

L'industrie du meuble pourra travailler les cèdres du Moyen-Atlas et fournir les Européens habitant le Maroc. L'industrie du liège trouvera ici une abondante matière première.

On peut créer des fabriques de tapis de haute lice marocains, qui seraient fort appréciés sur le marché européen, s'ils étaient mieux connus.

En un mot, les possibilités sont nombreuses, et je suis loin de les vouloir examiner toutes dans ces quelques lignes. Il suffit que des hommes jeunes comprennent qu'il y a mieux à faire pour eux dans un pays neuf que dans des régions trop encombrées, qu'ils étudient eux-mêmes le pays et se rendent compte de ce qu'il offre à leur spécialité, et qu'ayant réuni des capitaux, ils aillent résolument de l'avant : le succès les récompensera.

LE PROBLÈME DE L'IMPORTATION AU MAROC

Pourquoi un Etat européen dépense-t-il des hommes, de l'argent, l'activité intellectuelle et physique de milliers de ses nationaux durant plusieurs années, lorsqu'il prend sous son protectorat ou conquiert un Etat asiatique ou africain? En d'autres termes, pourquoi colonisons-nous?

C'est pour nous enrichir.

Pour nous enrichir en installant des colons de notre nationalité sur les terres libres, en tirant nous-mêmes parti de l'agriculture, des produits naturels du pays, en vendant les productions de la métropole dans ce pays, en empêchant le plus possible les citoyens des autres nations de s'implanter dans le pays colonisé par nous, et enfin en faisant de plus en plus de l'indigène un collaborateur de notre activité

nationale et des entreprises de nos nationaux.

Lorsqu'il s'agit du Maroc, les divers points de ce programme sont bien ceux que nous avons essayé de réaliser. Mais ils ne sont encore qu'incomplètement réalisés : la colonisation française au Maroc n'est qu'à ses débuts; la politique indigène au Maroc n'a encore porté que quelques-uns de ses fruits; les Français n'y sont pas encore venus en assez grand nombre pour concurrencer victorieusement les étrangers qui s'y installent et profitent sans bourse délier des efforts de nos troupes et de notre administration; enfin, quoique nous vendions déjà beaucoup au Maroc et quoique nous soyons les principaux fournisseurs de l'empire chérifien. nous ne vendons pas encore assez au Maroc, nos importations n'y sont pas assez considérables, elles pourraient et devraient être beaucoup plus importantes.

Si l'on étudie en effet le marché de chacune des villes du Maroc, ou si l'on essaie de se rendre compte de la capacité d'absorption de l'indigène marocain, on voit nettement que le chiffre des importations au Maroc ne cesse de

s'élever, que les indigènes à nous fréquenter acquièrent chaque jour de nouveaux besoins, que le nombre des Européens augmente sans cesse et par conséquent la quantité d'objets qui leur sont indispensables, et que, pendant la guerre, à raison de la rareté du fret et de la diminution des produits, on a vendu au Maroc beaucoup moins que l'on aurait pu vendre, si l'on avait eu la marchandise et les moyens de transport.

Dans l'état actuel des choses, à moins de perturbations graves que rien ne fait prévoir, le marché marocain constituera un débouché de plus en plus important pour l'Europe. Par tous les moyens nous devons faire que ce marché si important soit de plus en plus un marché presque exclusivement français.

Pour cela, nous, publicistes, nous devons étudier les problèmes commerciaux au Maroc dans leurs réalités les plus simples et les plus directes, de façon à montrer à tous les difficultés à surmonter et les directions à suivre.

Ce qui importe, c'est l'enrichissement des Français et l'augmentation des débouchés pour

nos industries nationales. Si notre industrie vend beaucoup, nos patrons, ingénieurs et ouvriers gagneront plus, et la paix sociale régnera en France.

Le développement des exportations françaises est une nécessité pour le pays tout entier.

Pour vendre beaucoup au Maroc il faut beaucoup travailler. Les Allemands s'étaient taillés une place sur le marché marocain en se donnant énormément de mal et en agissant patiemment et méthodiquement auprès des indigènes. Leurs vendeurs circulaient partout, parlaient longuement en arabe aux commerçants marocains, s'étaient habitués aux procédés commerciaux des indigènes et revenaient souvent les voir. Dans un pays musulman, où l'on a forcément l'habitude de parler beaucoup avant d'agir, il faut aux vendeurs une patience calme, une ténacité que rien ne lasse et une habitude réelle des mœurs et des traditions du pays. Je mets d'ailleurs en fait qu'un garçon intelligent peut apprendre tout cela avec rapidité : ce n'est qu'une question de bonne volonté.

Cette bonne volonté doit se manifester encore par une politesse raffinée : les Marocains sont très courtois; leur code d'usages, de savoir-vivre, ce qu'ils appellent la *caïda,* est connu et respecté par les gens de toute catégorie et de toute classe. Il convient que tout Français qui vient traiter des affaires au Maroc se fasse mettre au courant de ces usages et s'y conforme scrupuleusement. S'il agit autrement, il passera pour un malappris, il ne réussira auprès d'aucun client et il entamera la considération que l'on voue aux Français dans le monde indigène (1).

Pour vendre dans toutes les régions du Maroc, il faut avoir un représentant, un correspondant local dans chaque grande ville, sur chaque marché commercial. Il ne suffit même pas de se contenter des ports : Kénitra, Rabat, Casablanca, Mazagan, Safi, Mogador et Tanger; il faut encore avoir des courtiers, entrepositaires ou correspondants directs à l'intérieur : Meknès, Fès, Oudjda et Marrakech en particu-

(1) Voir là-dessus plusieurs chapitres de l'Appendice dans le *Voyage au Goundafa et au Sous* de Louis Thomas (Paris, Payot, 1919).

lier sont de grands marchés centraux où s'approvisionnent les caravaniers, les commerçants des petites villes et des *souks*. Il convient donc d'organiser sa vente au Maroc en partant de ce principe que chacune des onze places commerciales que je viens de citer mérite l'attention, que l'on ne peut négliger l'une pour l'autre et que l'on sacrifierait des débouchés très importants si l'on se contentait d'avoir un correspondant à Casablanca, par exemple, car ce correspondant ne pourrait desservir que quelques places et ne les desservirait jamais aussi bien que vous ne le ferez vous-même en agissant directement sur chaque marché.

Pour vendre sur chacun de ces marchés, pour les étudier longuement, il est nécessaire d'engager une première mise de fonds. Un voyage au Maroc, si l'on veut visiter chacune des onze places dont je parle, est long et forcément assez dispendieux, qu'il soit fait par un patron ou par un représentant. Il est possible, à un premier voyage que l'on ne réussisse pas à en tirer un gros profit immédiat. Je suis persuadé que si l'on apporte une marchandise sérieuse et

à des prix convenables on vendra toujours un peu, mais pour vendre beaucoup, pour vendre réellement et pour créer un courant d'affaires régulier il sera peut-être nécessaire d'insister, de revenir, de travailler à nouveau le marché.

Dans ces conditions, il semble que seules les grosses firmes pourraient s'engager dans des dépenses aussi considérables avec des chances de tirer partie de leurs débours. Ce serait regrettable, car nombre de maisons d'importance moyenne peuvent tirer un réel parti du marché marocain, sur lequel elles présenteront des objets spéciaux, qui y sont encore ignorés ou mal connus. Je conseille donc aux maisons d'importance moyenne de s'associer pour faire les frais de un ou plusieurs voyages au Maroc qu'elles feront faire par un homme de confiance qui s'occupera également de chacune d'elles.

On me demandera maintenant ce que l'on peut vendre au Maroc. Je répondrai : TOUT. Le Maroc est en effet une terre où de nombreux Européens et Européennes sont venus s'installer, dont beaucoup sont en train de faire fortune. On peut offrir à ces Européens tout ce

dont un Européen fait usage, non seulement en Europe, mais aux colonies; et ces objets se vendront avec plus ou moins de facilité, mais finiront par se vendre tout de même. De plus, une énorme clientèle indigène qui a des besoins constants d'étoffes, draps, sucre, thé, bougies, allumettes, savons... Cette clientèle est la grosse clientèle, la clientèle courante. Il existe de plus une clientèle indigène riche qui a des besoins de plus en plus nombreux, parce qu'elle apprend chaque jour l'usage de nouveaux objets européens, argenterie, parfums, papeterie, bonneterie, autos... C'est la clientèle indigène de luxe, les citadins, les caïds. Nous avons grand intérêt à la satisfaire, car par elle de nouveaux goûts sont transmis à la masse qui peu à peu s'initie à une vie nouvelle, moins fruste, abondante en besoins, et devient ainsi chaque jour un peu plus la cliente de la civilisation européenne et l'acheteuse des produits de notre industrie.

*
**

Je donnerai ici quelques indications d'objets à lancer et à vendre en ce moment au Maroc.

On verra par ces quelques exemples jusqu'où s'étend ce marché nouveau, sur quels objets inattendus il peut porter et porte déjà. Bien entendu, ce ne sont ici que des exemples, pour attirer l'attention. Il serait facile de les multiplier :

ACCESSOIRES DU BATIMENT. — Le brusque afflux d'Européens au Maroc, le développement prodigieux de certaines villes comme Casablanca passée de 30 à 90.000 habitants en onze ans, la création de villes nouvelles à Rabat, Casablanca, Kénitra, Marrakech, Meknès et Fez, la construction de quantité d'édifices publics, hôtels, postes, gares, maisons forestières ou cantonnières, locaux administratifs, douanes, ont développé de façon prodigieuse l'industrie du bâtiment au Maroc. Partout on bâtit; des rues entières jaillissent de terre en un trimestre; et l'on ne trouve pas à se loger.

Il résulte de cet essor du Maroc, de la différence qui existe encore là-bas entre l'offre et la demande en fait de logements, et d'autre part des appels énormes de matériaux et d'ouvriers du bâtiment qui vont être faits par les

pays dévastés de Belgique et de France, que durant de longues années encore l'industrie du bâtiment restera florissante au Maroc. Ce pays est loin d'être complètement mis en valeur. Les fermes européennes, par exemple, commencent seulement à être construites.

Or, le maçon indigène bâtit vite et bien, la main-d'œuvre ne manque pas, ni les entrepreneurs de construction, mais ce que l'on doit faire venir d'Europe, ce sont les accessoires du bâtiment, fers à T, ferrures, pentures, loquets, serrures, en un mot toute la quincaillerie du bâtiment, les tôles, les girouettes, la tuyauterie, les robinets, et aussi les carrelages de marbre blancs et noirs, les carreaux de céramique, les accessoires pour salles de bain, les toilettes fixes et W.-C., la peinture, le matériel d'éclairage, les cheminées de marbre...

Il y a là un débouché énorme pour quantité de nos industries Ce qui importe, c'est d'offrir des objets élégants et simples, qui s'accordent avec l'architecture du pays.

MEUBLES. — Les meubles vendus jusqu'ici au Maroc sont, pour la plupart, des meubles de se-

cond ordre, et ils se vendent là-bas très cher.

On n'a pas encore compris, au Maroc, l'intérêt qu'il y aurait à posséder un mobilier de bon goût, solide, approprié au climat et à la vie coloniale et comportant des accessoires, tapis, coussins, objets d'art décoratif, empruntés à l'art indigène marocain.

Je signale à un fabricant français, qui connaîtra la vie dans les cottages anglais et les bungalows des colonies, l'intérêt qu'il y aurait à s'entendre avec un marchand de Casablanca pour mettre en dépôt chez lui des meubles qui ne seraient pas l'horrible Henri II du faubourg Saint-Antoine, le Louis XVI abâtardi de province ou le Louis-Philippe rondouillard et coco. Rien n'est plus ridicule que ces copies affreuses de meubles anciens dans un pays où les choses sont, ou bien entièrement modernes, ou bien musulmanes.

Il faut à un pays un mobilier en accord avec lui-même. Le Maroc français n'a pas encore trouvé le mobilier qui lui conviendrait. Et cela par la faute de nos exportateurs de meubles, qui ont agi à la légère et qui n'ont pas compris qu'ils

auraient vendu beaucoup plus s'ils avaient présenté aux Européens du Maroc des meubles correspondants à leurs travaux, à leurs goûts et à leur genre de vie.

Quincaillerie. — L'indigène de toutes les classes comme le petit colon, le mercanti du bled, l'Européen qui vit en plein air, le militaire, le contremaître de chantiers ont plus besoin de quincaillerie que l'homme des villes. Au travail de plein air on a un couteau de poche attaché à une chaîne avec son porte-monnaie; on mange dans des assiettes en aluminium ou en tôle, et non dans de la porcelaine; on se sert de cadenas, de charnières, de serrures pour transporter et garder dans des coffres ses vêtements et ses papiers; on s'encombre de petits objets plus ou moins pratiques, pas encombrants et pas chers; on travaille de ses mains avec des marteaux, ciseaux, tenailles, des clous, etc... L'indigène apprécie également beaucoup nos petits objets de métal. De là l'importance du marché de la quincaillerie au Maroc.

Nous avions été sérieusement concurrencés sur ce point par les Allemands. A nous de con-

server la place que la guerre leur a fait forcément lâcher.

Autos. — La transformation de nos usines automobiles en usines de guerre a permis aux Américains de développer la vente de leurs voitures. Les Overland, les Ford, Cadillac, Dodge, National et Saxon ont trouvé en 1916 et 1917 la place libre et s'y sont installés. Puis l'Amérique entrant en guerre et le Maroc d'autre part n'ayant plus d'essence, cette vente de machines américaines s'est arrêtée. Aujourd'hui le marché est libre. Il y a au Maroc des besoins considérables d'autos, camions, tracteurs agricoles, remorques...

L'avenir est à deux types de machines : le camion de 5 tonnes adjoint à une grande entreprise de transports s'étendant sur tout le Maroc et venant compléter les chemins de fer déjà établis, et la voiture de tourisme, légère, haute sur roues, de 6.000 francs environ, que l'on trouvera en stock chez les marchands, que l'on emmènera sur l'heure et qui aura des dépôts de pièces détachées dans toutes les villes du Maroc.

Il ne suffit pas ici de vendre des autos, il faut en même temps organiser les réparations. On circule beaucoup au Maroc. Il faut prévoir l'accident, la rupture d'une pièce, la panne. Le plus gros vendeur sera celui qui aura su monter une entreprise unitaire, trouver des représentants, des dépôts partout et expliquer aux gens les avantages d'une affaire s'étendant sur tout le pays.

MOTOCYCLETTES. — On vendra quelques motocyclettes; je me demande si l'on en vendra beaucoup. La petite auto à deux places qui coûtera 2.000 francs étranglera la motocyclette. Il serait cependant absurde de ne pas tenter de multiplier les motocyclettes au Maroc. J'en ai déjà vu circuler quelques-unes. Il est certain que leur nombre augmentera.

TRIS-PORTEURS. — Les villes européennes nouvelles sont très étendues puisque on veut les faire du type cité-jardin, et les déplacements y sont assez longs : j'ai donc la plus grande confiance dans le développement du tri-porteur à Casablanca, Rabat, Fès et peut-

être même à Meknès. Les petits Berbères que l'on trouve comme grooms dans chaque maison de commerce importante feront d'excellents livreurs, une fois dressés, et l'on s'habituera à faire ses commandes par téléphone, ce qui sera fort commode les jours de pluie et surtout lorsqu'il fait chaud.

Je conseille donc à nos vendeurs de s'occuper activement du tri-porteur : la voirie et les routes s'améliorent chaque mois au Maroc, la clientèle des maisons de commerce augmente, et le téléphone prend un développement remarquable dans les villes du Maroc. Ce n'est qu'un coup de collier à donner, et la mode du tri-porteur sera vite lancée.

Distributeurs automatiques. — A mon grand étonnement, je n'ai pas encore vu de distributeurs automatiques installés dans les gares, les bureaux de poste, les cafés, les bars des villes européennes du Maroc. Il y a là une bonne affaire à placer, à Casablanca d'abord, puis à Rabat, au Guéliz, à Fès, à Mogador. Les Européens, les petits Marocains, les Marocaines seront des clients assurés pour une machine qui

leur distribuera des bonbons, du chocolat, de petits savons ou de minuscules échantillons de parfum...

Il ne faut pas croire que l'indigène marocain mette longtemps à s'intéresser à nos inventions nouvelles. C'est un curieux, un enfant en même temps qu'une cervelle très ouverte à tout ce qui est agencement mécanique et jouet ou outil européen. C'est ainsi que, lorsque le cinématographe fut introduit au Maroc, il fallut interdire les représentations en plein air au moment des moissons parce que les indigènes de la campagne perdaient trop de temps à venir en ville admirer ces fantasmagories merveilleuses.

L'homme, qui introduira les distributeurs automatiques au Maroc et leurs pendants qui sont les bascules automatiques à dix centimes la pesée, est capable de faire une petite fortune, s'il sait varier les plaisirs et distribuer des objets en accord à la fois avec les goûts des indigènes et avec ceux des petits Européens du Maroc.

Instruments aratoires. — Le Maroc contient quantité de terres fertiles; les unes sont

défrichées, les autres en friche; mais les terres cultivées rapporteraient beaucoup plus si elles étaient bien travaillées, avec des outils moins primitifs que ceux du paysan marocain.

C'est suivre une politique indigène sage, que faire comprendre à l'indigène l'utilité d'autres outils. De petites charrues légères, des pioches, des bêches, des faucilles, des faux, des sarcloirs et, pour le défrichement, des pics et des pelles solides, voilà ce qui manque à l'indigène pour augmenter l'étendue des terres cultivées et pour faire fournir à sa terre un rendement moins piètre. Dès que vous aurez parcouru le pays vous comprendrez pourquoi les champs sont semés de buissons épineux, d'arbustes inutiles : le paysan, le fellah du Maroc, réduit aux instruments légers que fabrique le forgeron indigène, ne peut défoncer le sol profondément ni venir à bout des racines d'un sumac, d'un lentisque ou d'un jujubier. Il le sait, se résigne et fait tourner paisiblement sa charrue primitive autour de ces buissons qui lui mangent le cinquième de son champ et parfois le quart.

C'est le devoir des contrôleurs civils, des offi-

ciers de renseignement et des colons associés à des indigènes, de leur apprendre à mieux cultiver leurs champs et de les inviter au besoin, par l'intermédiaire des caïds, à acheter des instruments aratoires plus solides et plus puissants.

Le marchand d'instruments aratoires devra, de son côté, visiter l'intérieur du pays, se mettre en rapport avec des caravaniers, avec des caïds, avec des marchands ambulants et lancer sa marchandise dans le pays à force d'audace, de débrouillage et de ténacité. En répandant des instruments aratoires on augmente la récolte, on contribue à l'enrichissement de l'indigène et on augmente son pouvoir d'achat.

MOULINS ET PRESSOIRS POUR L'HUILE D'OLIVE. — Le Maroc du sud comme le Maroc du nord possèdent des quantités d'oliviers. L'huile préparée par les indigènes marocains est caractérisée par une odeur et un goût formidables, car les olives sont conservées longtemps avant d'être traitées, ce qui permet aux acides végétaux de se développer dans des proportions que nous ignorons en Provence, en Italie et même

en Espagne. Cette huile *hassani* ne peut être consommée que par les indigènes, qui l'apprécient fort.

Mais l'on peut prévoir que les oliviers, mieux soignés, se développeront et produiront plus au fur et à mesure que notre influence s'étendra sur le pays et que les indigènes comprendront nos méthodes de culture. Il est donc normal de supposer que non seulement le Maroc fournira assez d'huile pour la consommation des Européens qui y vivent, mais qu'il deviendra un pays exportateur d'huile d'olive.

Pour cela il faut que du matériel moderne, semblable à celui dont on se sert en Provence pour fabriquer les excellentes huiles d'olive de cette province, soit importé au Maroc, soit par des Français qui monteront des huileries dans les régions propices, soit pour le compte d'indigènes possesseurs de grandes oliveraies. Dans les deux cas la formation du personnel nécessaire sera facile, sous la direction de quelques contremaîtres du midi de la France.

Ne croyez pas, d'ailleurs, que les riches Marocains feront grande difficulté pour se lancer

dans cette voie : j'ai déjà vu, chez le chérif de Tameslouht, chef d'une zaouya célèbre située au sud de Marrakech, des moteurs à gaz pauvre et des presses à huile destinées à traiter les produits des immenses oliveraies du chérif. Ce descendant du Prophète est un véritable Marocain : il aime les machines qui rapportent de l'argent.

MEULES ET PRESSES POUR L'HUILE D'ARGAN. — Il existe au Maroc un arbre inconnu en tout autre pays, qui est l'arganier. Cet arbre, un des plus résistants que l'on connaisse aux hautes températures, pousse naturellement dans la région de Mogador, sur les pentes du Grand-Atlas, dans le Sous et l'Anti-Atlas. Il forme à certains endroits des forêts magnifiques et produit un fruit dont on extrait une huile excellente et des tourteaux qui constituent une nourriture pour les chameaux, lesquels broutent aussi les branches épineuses de l'arganier.

Cet arbre a été jusqu'ici assez incomplètement étudié. Surtout un préjugé règne parmi beaucoup de Français qui n'ont pas vécu longtemps dans le Sous, et c'est que l'huile d'argan

est lourde, indigeste, nauséabonde... J'ai mangé de la cuisine à l'huile d'argan, je l'ai fort bien supportée, ainsi d'ailleurs que les deux officiers qui voyageaient à ce moment-là avec moi. Je tiens à indiquer aux commerçants en produits oléagineux qu'il y a là une ressource nouvelle, et je me dis que le fruit de l'arganier, traité au Maroc ou en France suivant des procédés modernes, donnerait une huile au minimum aussi bonne que les huiles de noix, d'œillette ou de colza qui, dans nombre de provinces de la France, remplacent l'huile d'olive, si coûteuse en ce moment.

Je conseille donc aux négociants français d'entreprendre une étude sérieuse et complète de ce produit. Agadir et Mogador seront les deux centres de cette industrie nouvelle, qui prendra un développement sérieux lorsque l'on aura importé au Maroc les machines appropriées à la fabrication de cette huile, que les indigènes estiment assez pour la payer à un prix égal ou supérieur à celui de l'huile d'olive.

Presses a fourrage et a paille. — Ce qui fait que le bétail du Maroc est de très piètre

qualité, c'est l'abâtardissement, l'exténuation lente de la race faute de fourrages (sauf toutefois dans le Ras el Oued, qui est le district ouest de la vallée du Sous). Durant l'été, l'automne et une grande partie de l'hiver, les bœufs et vaches marocains ne mangent que les herbes sèches du *bled* et de la paille hachée par le battage.

Nos colons vont modifier cette situation : il existe quantité de terrains arrosés au Maroc où l'on peut organiser la récolte du foin naturel et la culture de la luzerne. La paille battue à la machine constitue également une excellente nourriture. Le tout, une fois mis en ballots pressés, sera transportable dans les régions plus sèches et sera d'un considérable rapport. Pour cela il faudra des presses. D'où un débouché pour les fabricants d'appareils.

MEUNERIES. — Il existe déjà au Maroc, qui est un gros producteur de céréales, des meuneries modernes. Leur nombre est infime à côté des besoins du pays. Pour vendre des appareils de meunerie, il faut visiter l'intérieur du pays et rechercher les endroits où l'eau courante

peut fournir la force motrice nécessaire aux moulins.

PRESSOIRS A VIN. — La vigne n'est pas rare au Maroc : les musulmans mangent le raisin, et les israélites en tirent du vin. Nos colons auront intérêt à développer la culture de la vigne pour que le Maroc cesse de faire venir des vins d'Algérie et surtout d'Espagne.

Les fabricants de pressoirs à vin et de tous appareils nécessaires à la culture de la vigne doivent donc avoir des appareils en dépôt à Casablanca, à Oudjda et à Kénitra et faire rechercher dans le pays quels sont les colons européens ou les israélites qui veulent se lancer dans la culture en grand de la vigne et la fabrication des vins du Maroc.

MATÉRIEL DE FORAGE ET POMPES. — Dans quantité de cantons du Maroc l'eau manque durant l'été et l'automne : la vie pratique et l'agriculture s'en ressentent fortement. L'eau est au contraire la cause de la prospérité et du bonheur dans un pays où le soleil ne manque jamais pour faire pousser les plantes.

Or, dans quantité d'endroits également, l'eau

existe en nappe souterraine à plus ou moins de profondeur.

Ce sera donc une industrie productrice (elle mérite même toute la sollicitude et l'appui du Protectorat) que celle du forage des puits et de l'établissement des pompes à vent, qui distribueront à la surface du sol l'eau cachée sous la terre.

Les indigènes, déjà, ont des puits, mais primitifs et dont on tire l'eau par très petites quantités, au moyen d'une outre. Ils seront ravis de voir faire mieux et d'avoir de l'eau en beaucoup plus grande quantité.

MATÉRIEL DE TISSAGE. — On trouve, dans chaque ville du Maroc, des tisserands indigènes qui, dans des cours, sous des appentis, près de vieux arbres chenus, fabriquent lentement des étoffes de laine plus ou moins épaisses. Des essais ont été faits à Fès, devant les tisserands, avec un métier métallique de démonstration apporté par un industriel mobilisé. Les artisans indigènes ont suivi avec beaucoup d'attention les diverses opérations du montage du métier, de l'ourdissage de la chaîne, du passage du fil

dans les lices et du rentrage dans le peigne. Ce qui les a particulièrement frappés, c'est le facile fonctionnement des deux marches à l'aide des pieds faisant automatiquement courir la navette entre les deux nappes de chaîne et de battant, et serrer la duite en même temps qu'une des deux ensouples se déroule et l'autre s'enroule. La seule objection formulée par eux semble pouvoir être facilement résolue en leur fournissant des métiers d'une largeur de 1 m. 30, qui est la largeur habituelle des étoffes dans le pays, au lieu de métiers de 1 m. 10 de large, qui était la dimension du métier qui leur avait été présenté.

Cette diffusion de notre matériel de tissage au Maroc demande de la ténacité, de la suite dans les idées : elle est faisable en organisant des ateliers dans les mellahs israélites, où toute une famille pourra desservir un métier, en faisant apprendre l'emploi des métiers à des indigènes dans des écoles techniques ou chez les vendeurs... Le jour où les indigènes sauront se servir de métiers modernes, ils ne voudront plus que ceux-là, une quantité énorme de main-

d'œuvre masculine sera progressivement libérée pour le plus grand bien des autres entreprises du pays, et les femmes indigènes du peuple trouveront un moyen de gagner leur vie, si l'on installe des métiers dans l'intérieur des maisons, ce que ne manqueront pas de faire les Marocains, lorsqu'ils comprendront l'intérêt pratique de la chose.

Draps. — Pour l'instant, le Maroc a des besoins énormes en draps de toute nature. Je conseille vivement aux négociants en draps, qui avaient fait fabriquer quantité de draps militaires et qui ne savent comment les placer, de s'enquérir avec rapidité des nuances recherchées au Maroc, de faire reteindre leurs étoffes et de les expédier là-bas.

Cotonnades. — Jusqu'ici le grand vendeur de cotonnades, au Maroc, c'est l'Angleterre. Nous avons là une lutte courtoise à entreprendre et à pousser vigoureusement.

Mousselines. — Soieries. — Les demandes sont plus fortes que les arrivages, depuis quatre ans. Copier les types anciens, en introduire de nouveaux, lancer au Maroc de beaux brocarts,

d'épais velours de soie, des soieries à raies et à ramages, le tout franc de ton, sobre et riche à la fois, inspiré des modèles du XVII[e] et du XVIII[e] siècles, tel est le programme des commerçants en soierie pour le Maroc.

Les mousselines à fleurs brodées de fils de soie ont aussi une clientèle. Il suffit de présenter de beaux modèles : ils se vendront.

LINGERIE. — La clientèle féminine européenne tout d'abord. Je sais bien qu'il y a au Maroc la concurrence du Ténériffe, pour le linge de table. Mais on ne peut pas s'entourer que de Ténériffe. Plus, au contraire, on importera au Maroc de *très beau* linge, et plus on en vendra. Les femmes ne savent jamais que céder à leurs désirs, et les hommes gagnent de l'argent, en grande partie, pour que les femmes le dépense. Au Maroc plus qu'ailleurs.

Clientèle indigène : il faut que le commerçant, l'industriel français recherchent les modèles indigènes traditionnels et qu'ils les copient résolument. Il existe des types de broderie que nous pouvons refaire très facilement

et à bas prix à la machine. Ces types de broderie et de lingerie seront à la fois de vente en Europe et au Maroc. Nous ne devons pas nous laisser distancer par personne dans cette voie.

VÊTEMENTS INDIGÈNES TOUT FAITS. — Les Marocains portent des culottes, des caftans, des burnous, des manteaux à capuchon et à manches courtes nommés *djellabas;* les Marocaines s'habillent de culottes de drap et de caftans en mousseline, en coton, en soie et en drap. Ces vêtements sont cousus, montés et soutachés, suivant des dessins et procédés traditionnels, dans des échoppes que connaissent bien toutes les personnes qui ont visité le Maroc. Dans ces boutiques de quelques pieds carrés on voit plusieurs tailleurs et pour chacun d'eux un petit bonhomme de quatre à dix ans qui lui sert de machine à entrelacer les fils pour monter ses soutaches. Le travail va assez vite, mais beaucoup plus lentement, naturellement, que du travail à la machine.

Or, rien ne serait plus facile, pour nos maisons de confection française, que de se lancer

dans la fabrication du vêtement marocain cousu à la machine et brodé de même.

Les vêtements marocains sont toujours amples; il n'est pas nécessaire de multiplier les tailles pour satisfaire une clientèle nombreuse; il est plutôt nécessaire de varier les couleurs et de ne pas se tromper sur les goûts et les habitudes de la clientèle. Il suffirait pour cela de fréquenter le pays, de constituer quelques séries d'échantillons, et l'on pourrait marcher hardiment, pourvu que l'on copiât scrupuleusement la coupe et les types des coutures des broderies de ces vêtements.

Il y a d'autant plus d'intérêt à agir vite de ce côté que, si nous ne le faisons pas, d'autres le feront, et nous serons distancés.

Parfums. — On vend des parfums au Maroc, mais par une sotte incurie nos commerçants et vendeurs n'ont pas encore trouvé le moyen de placer aux indigènes des flacons de parfums français avec étiquettes en arabe, ce qui serait pourtant utile, non seulement pour le Maroc, mais pour tous les pays musulmans.

Or, nous sommes les plus grands fabricants

et vendeurs de parfums du monde. Nous avons tout intérêt à faire connaître nos produits à la clientèle indigène qui aime et apprécie beaucoup les parfums et qui apprendrait rapidement à connaître les nôtres.

***

Ces notes ne peuvent pas constituer un bréviaire complet de l'exportateur français au Maroc. Ce ne sont que des indications.

En règle générale tous les produits français sont de vente au Maroc. Il suffit de trouver le moyen de les présenter et de les vendre. Il suffit de vouloir réellement vendre.

Le marché marocain, que nous ont ouvert nos soldats et nos administrateurs, doit devenir un marché presque entièrement français. Voilà la vérité que je ne cesserai de répéter et que tous les Français doivent s'ancrer dans la tête.

Nous sommes vainqueurs : nous devons profiter de notre victoire.

QUELQUES INDUSTRIES A DÉVELOPPER AU MAROC

Nous avons déjà un embryon d'industrie au Maroc. Nous devons envisager le développement de cette industrie, et bien connaître ce que l'on est en train de faire là-bas, pour voir ce qui reste à créer. Je passerai donc ici en revue quelques industries en voie de développement ou dont il est possible de prévoir l'établissement au Maroc. Les gens entreprenants trouveront là peut-être des indications utiles.

PHOSPHATES. — Il existe des gisements de phosphates au Maroc. Pourquoi ne sont-ils pas exploités?

La pénurie d'engrais dont souffre l'agriculture française devrait cependant nous pousser à une exploitation intensive et rapide de ces précieux gisements.

BRIQUETERIES. — La quantité de constructions dans nos villes nouvelles du Maroc fera

augmenter le nombre et le rendement des briqueteries actuellement existantes. Cette industrie trouvera pendant de longues années un débouché constant. Les jeunes gens qui voudraient se lancer dans cette partie feront bien d'étudier le marché de chaque ville pour ne pas s'établir dans une région où la capacité de production serait déjà équivalente aux besoins et aux commandes.

CARRIÈRES. — La pierre n'est pas rare au Maroc, chacun sait ça. La pierre taillable, l'ardoise, le marbre sont moins fréquents. Mais ils existent. Et les débouchés ne manquent pas pour ces matériaux de luxe. Donc, il serait possible de tirer un parti méthodique de ces ressources, d'installer des carrières et des tailleries de pierre à bâtir.

INDUSTRIE DU SEL. — Il existe au Maroc des gisements de sel gemme, et l'on importe du sel fin. Il y a donc lieu de prévoir des raffineries de sel qui pourvoiraient aux besoins du pays.

SCIERIES. — Une Société est en voie de constitution pour monter une scierie moderne à Meknès. Rien de plus utile pour le Maroc, puis-

que nous avons des besoins en bois de menuiserie et de charpente bien supérieurs à la production actuelle et que les bûcherons et scieurs de long indigène gaspillent une partie du bois en l'équarrissant.

Industrie du liège. — Puisque nous avons au Maroc une immense forêt de chênes-liège, la Mamora, pourquoi ne s'installe-t-il pas à Rabat une maison pour travailler le liège, au lieu de l'exporter brut vers la Métropole?

Industrie du meuble. — Nous avons au Maroc de très beaux bois d'ébénisterie : le chêne, le cèdre, l'arganier, le thuya (que les indigènes appellent *Arar*). Les artisans indigènes de Mogador, de Salé et de Fez, savent établir des meubles fort curieux incrustés ou sculptés. D'autre part, le mobilier importé de France coûte très cher.

Un ébéniste avisé s'ingéniera à mettre en vente, à côté de meubles très simples européens, de larges fauteuils anglais, des tables, des lits fabriqués chez lui avec du bois du Maroc par des ouvriers européens, et d'autres meubles montés, plaqués, incrustés par les

meilleurs artistes indigènes. Ce jeune ébéniste trouvera un débouché immédiat chez les Européens et les indigènes; il pourra concurrencer sans peine le mobilier importé d'Europe qui restera écrasé par la douane et le fret : il fera de sérieux bénéfices.

FABRIQUES DE PORCELAINES. — On a découvert des affleurements de kaolin extrêmement pur dans la région de Ben Ahmed.

Il est de première importance d'utiliser sur place ce kaolin : la porcelaine est en effet un des signes de la richesse chez les Marocains; ils se sont toujours montrés très désireux d'en acheter; il y a donc de ce côté une grande ressource.

D'autre part, étant donné le grand développement auquel est appelée l'industrie électrique au Maroc, on fera une consommation énorme d'appareils en porcelaine pour cette industrie : isolateurs, taquets, serre-fils, etc., toutes marchandises assez pauvres en soi, mais pesant extrêmement lourd. Or, comme le fret demeurera très cher fort longtemps après la guerre, il n'y a pas à craindre de concurrence

sérieuse de l'Europe pour ces marchandises si l'on en fabrique au Maroc. On peut donc marcher hardiment de ce côté.

Meuneries. — Les indigènes se servent de moulins à main ou actionnés par des chevaux, pour traiter le grain. La production de ces moulins est si faible, qu'il s'est produit à certains moments, au mellah de Meknès par exemple, des bousculades terribles, pour avoir de la farine. Les indigènes de certaines villes comprennent déjà l'intérêt qu'il y a à pouvoir constituer des stocks de farine, et sont les clients des meuneries installées à Casablanca. De plus, nous avons besoin de farines traitées à l'européenne par les Européens. Il y a encore de la place dans nombre de villes et de centres agricoles du Maroc pour des meuneries modernes. Le chérif de Tameslout lui-même, dans sa zaouïa, près de Marrakech, a fait installer une petite meunerie à côté de son huilerie, avec des moteurs à gaz pauvre et des appareils du modèle le plus récent.

Pates alimentaires. — Il existe des fabriques de pâtes alimentaires à Casablanca, qui

rapportent beaucoup. Européens et indigènes mangent des pâtes : les Européens, pour résister aux affections intestinales, ont besoin de manger des farineux et des pâtes; les indigènes savaient fabriquer à la main, avant notre arrivée, d'excellents vermicelles, et sont des acheteurs tout trouvés pour une denrée qu'ils connaissent bien. Or, dans les villes où il n'existe pas encore de fabriques de pâtes (à Meknès, par exemple), un jeune homme pourra s'installer, après enquête et en proportionnant l'importance de son affaire aux besoins actuels et futurs de la région.

BISCUITERIES. — Les œufs et les céréales ne manquent pas au Maroc : on les exporte en France, et l'on fait venir de France des biscuits fabriqués. Il est évident qu'une fabrique de biscuits installée au Maroc ferait baisser les prix des biscuits, et arriverait à fournir Européens et indigènes, lesquels sont gourmands, aiment la pâtisserie et deviendraient, dans les villes tout au moins, des acheteurs réguliers de biscuits européens.

Fabriques de crin végétal. — Le palmier nain est si abondant au Maroc, dans les terrains incultes, que l'on s'en sert comme combustible dans certaines usines depuis que le charbon de terre est devenu rare et qu'il est difficile de s'en procurer. Il serait plus lucratif de traiter le palmier nain et de produire du crin végétal. La main-d'œuvre indigène ne manquera pas pour ce travail, ni la matière première.

Huileries. — Il existe beaucoup d'oliviers et l'on fabrique des quantités d'huile au Maroc. Mais les Marocains recueillent les olives une fois tombées de l'arbre, avec des meurtrissures et des atteintes. D'autre part, il les conservent longtemps en tas ou salées dans des jarres avant de les travailler. Il se produit alors une fermentation. Or, pendant la fermentation, le sucre du produit frais se transforme en acide, et l'on voit se développer dans l'olive conservée les acides végétaux. De là le goût fruité et l'odeur si forte et si caractéristique de l'huile fabriquée par les Marocains, de l'huile *hassani*.

Nous pouvons très facilement réformer tout

cela en créant des huileries où l'olive du Maroc sera traitée selon notre goût. Il suffit d'établir quelques presses modernes, qui sont extrêmement simples d'ailleurs, d'employer pour faire l'huile des procédés usités en Provence et en Languedoc et de faire surveiller la fabrication par des contremaîtres venus de ces régions. Il est absolument certain que l'on peut obtenir de l'huile d'olive excellente avec les olives que l'on récolte au Maroc.

De plus, nous avons les arganiers, si nombreux dans le Sous et la région de Mogador, et dont l'huile est extraite suivant des procédés fort sales et barbares.

Savons. — Nous ne pouvons songer actuellement à fabriquer du savon avec de la potasse, au Maroc, puisque l'on n'a pas encore trouvé de gisements de potasse dans ce pays.

Mais on pourra fabriquer au Maroc du savon avec de la soude. Nous avons, en effet, la mer et nombre de lacs ou sources salées, d'où l'on peut extraire le chlorure de sodium. De ce chlorure de sodium on tire la soude, en le traitant par l'acide sulfurique (dont nous pouvons espé-

rer la fabrication au Maroc, si les gisements de cuivre qui nous sont signalés sont exploitables).

Le savon à la soude est légèrement inférieur au savon à la potasse. Les Phéniciens pratiquaient déjà la supercherie qui consiste à vendre du savon à la soude pour du savon à la potasse. Mais le savon à la soude est quand même excellent; il est d'une vente certaine... Ce serait diminuer la sortie de l'or du Maroc que d'y fabriquer du savon dès qu'on pourra le faire.

Je ne cite ces quatorze sortes différentes d'entreprises qu'à titre d'exemple. Il est encore au Maroc nombre d'affaires à développer, à créer de toutes pièces ou à étendre, dans lesquelles l'activité d'un jeune homme pourvu de capitaux peut se donner libre carrière et espérer une réussite rapide, s'il est vraiment actif, compétent, tenace et débrouillard.

UNE PORTE DU MAROC

Dès que, passé le rocher abrupt de Gibraltar, le navire arrive près de la côte grise d'Afrique, le touriste accoudé au bastingage regarde au loin si Tanger apparaît, blanc semis de maisons sur la côte en pente jetées. Tanger, le croisement des grandes routes marines qui vont de l'ouest à l'orient, de la Méditerranée à l'Amérique, et la seule ville du monde qui échappe à tout gouvernement.

Le site est charmant. Une molle atmosphère, en toutes saisons, enchante, apaise le voyageur. Station d'hiver, lieu de repos, à la fois le soleil d'Afrique et la fraîcheur d'un climat maritime, environs pittoresques, mélange de races, d'indigènes venus de toutes les régions du Maroc, d'Espagnols pauvres et gagne-petits, de Juifs patients, vite affinés, prompts au négoce et à l'échange, hier d'Anglais riches et de cosmopo-

lites qui y dépensaient une part de leur revenu, les vieilles maisons maures ou juives à côté des plus affreux spécimens du mauvais goût espagnol et de villas agréables, voilà Tanger d'aujourd'hui, qui distrait le promeneur, mais intéresse surtout l'observateur et la politique.

*
* *

Que l'on imagine en effet une ville de plus de 54.000 habitants avec tant de races mêlées, et pas de gouvernement, pas de lois, pas d'administration, pas de police... C'est le pays de la liberté absolue. C'est aussi celui de la stagnation et du croupissement.

Tanger vit sous un régime international issu de la Conférence d'Algérisas. En foi de quoi aucun travail de grande envergure ne peut y être entamé. Tanger n'a pas d'hinterland et mourrait de faim s'il n'était ravitaillé par nos soins. Tanger ne se développe pas : son commerce est en régression, tandis que celui de tous les autres ports de la zone française du Maroc progresse à pas de géant.

Or, Tanger, quoique international en droit, est une ville où toute la culture est française, où toutes les grandes entreprises sont françaises, où toutes les tentatives réelles de réveil de la ville ont été faites par des Français.

De plus Tanger est, avec Casablanca et Oran, l'un des trois ports d'accès du Maroc. Tanger est le point de départ de l'une des deux grandes lignes de chemin de fer du Maroc : Tanger-Fès et Oran-Oudjda-Taza-Fès-Meknès-Casablanca-Marrakech.

*
* *

Certains Anglais ont déjà compris que la seule solution qui s'imposait était la remise pure et simple à la France de Tanger. Plusieurs de leurs publicistes l'affirment.

Pour ce qui est des Espagnols, la majeure partie de la population espagnole de Tanger demande surtout que Tanger soit gouverné par une puissance capable de développer Tanger industriellement et commercialement; des Espagnols importants, comme le général Primo di

Riveirà, admettent que la question de Tanger doit faire partie d'un grand règlement international où seraient à la fois résolues les questions de Gibraltar, Ceuta, Tanger et des zones espagnoles du Maroc.

Car il est évident que nous devons nous entendre avec l'Espagne, notre voisine, qui a besoin de nous, de même que nous avons intérêt à acheter chez elle certains produits qu'elle n'emploie pas dans son industrie. La Méditerranée occidentale est un lac latin : nous nous sommes accordés avec l'Italie en traitant les choses avec une certaine ampleur. Pourquoi ne pas faire de même avec l'Espagne et liquider toutes les questions pendantes dans une combinaison d'ordre général où la question de Tanger ne serait plus qu'une partie d'un vaste accord destiné à satisfaire tous les contractants?

LES PORTS FRANÇAIS DU MAROC

Le Maroc offre à la navigation onze ports (1) : un port international, Tanger, deux ports en zone espagnole, Tétouan et Larache, et huit ports dans la zone française, Casablanca, Mazagan, Rabat, Kénitra, Safi, Mogador, Fédalah et Agadir, ce dernier n'étant pas encore ouvert au commerce.

Nous nous occuperons ici seulement des ports de la zone française.

(1) Sur les ports du Maroc, consulter :

France-Maroc du 15 février 1917 (articles de Delure sur *les ports du Maroc français*, de R. Lemaire et E. de Felcourt sur *les Corporations de barcassiers à Rabat*, de René Leclerc sur *un Port marocain il y a douze ans* et notes techniques fournies par les ingénieurs en chef des ports sur les ports de Casablanca, Fedhala, Rabat-Salé, Kénitra, Mazagan, Safi et Mogador).

Édouard Joyant, *Les Travaux du Maroc pendant la guerre*, conférence faite en 1918 au Centre d'Instruction militaire de Meknès. (J'ai fait les plus larges emprunts à ce travail pour tout ce qui concerne les travaux des ports.)

CASABLANCA

Le programme de grands travaux établi en 1913 par le Protectorat comportait la construction d'un seul grand port capable de recevoir les plus grands navires, et devant être la capitale maritime de tout le Maroc; il prévoyait en outre des aménagements plus réduits dans les ports secondaires destinés à desservir le commerce local.

Pourquoi ce grand port fut-il construit à Casablanca et non ailleurs?

Des controverses se sont élevées à ce sujet; certains déclaraient que les travaux d'un port étaient impossibles à Casablanca, alors qu'ils eussent été faciles sur tel autre point de la côte.

En réalité, le problème technique se présente presque exactement avec les mêmes difficultés, quels que soient les points choisis. La côte du Maroc est toute droite; il n'existe pas de rade naturellement abritée par des îles ou des promontoires. Si on veut créer un abri accessible aux bateaux de six mètres, huit mètres, 10 mètres de tirant d'eau, le problème est toujours de construire des jetées s'avançant jusqu'aux fonds

de six mètres, huit mètres ou 10 mètres, et protégeant une surface d'eau calme; ces jetées, exposées directement à la grande houle de l'Atlantique, doivent être établies d'une façon très robuste et, pour un tirant d'eau donné, la dépense ne variera que dans de faibles limites, quel que soit l'emplacement choisi. Les conditions techniques ne suffisaient donc pas à déterminer le choix du port. Il fallait tenir compte surtout des conditions économiques et politiques.

Or, depuis 1904, Casablanca s'était mis à la tête des ports du Maroc par son activité commerciale et par la prépondérance des intérêts français.

Dès 1907, et avant notre arrivée au Maroc, les premiers travaux d'aménagement d'un port étaient commencés par une entreprise française. C'est même l'exécution de ces travaux, le passage des voies des chantiers au travers d'anciens cimetières qui fut le prétexte du soulèvement de 1907, dont la conséquence fut le débarquement des troupes françaises et l'occupation de la Chaouïa.

Depuis cette date, l'importance des intérêts français à Casablanca s'est rapidement développée. Au début de 1912, au moment où des décisions définitives devaient être prises pour le choix du grand port du protectorat, Casablanca comptait déjà plus de 15.000 habitants européens, dont plus de la moitié français; et cette population ne cessa de s'augmenter de plusieurs milliers chaque année; l'activité commerciale y était intense et n'attendait qu'un outillage suffisant pour se développer encore. Casablanca, entourée de la riche région agricole de la Chaouïa, en relations faciles avec le Tadla et Marrakech, était géographiquement bien située pour être un grand centre commercial; c'était donc bien à Casablanca qu'il fallait construire le grand port.

L'ouvrage principal de ce port est la grande digue qui s'oppose directement à l'effort de la mer; elle aura une longueur de 1.900 mètres, et sera établie à son extrémité par des fonds de 15 mètres; elle aura alors 26 mètres de hauteur au-dessus du fond de la mer et plus de 70 mètres de largeur à sa base. Une jetée transversale

achève de clore, avec la grande digue, le port proprement dit dans lequel seront plus tard établis des quais accostables aux grands bateaux. Un petit port a été construit à la base de la grande jetée pour abriter le plus tôt possible le matériel de servitude, remorqueurs et barcasses, ainsi que les voiliers et petits vapeurs. Actuellement ce petit port est terminé, la grande jetée s'avance à 830 mètres en mer, c'est-à-dire est presque à moitié faite. Les travaux doivent coûter 50 millions, non compris les quais; la plus grosse partie de la dépense, près d'une quarantaine de millions, s'applique à la grande digue dont le prix moyen atteindra 20.000 francs par mètre de longueur.

Lorsque l'on visite ces travaux, on est frappé par l'importance considérable que présentent les installations des chantiers nécessaires pour exécuter ces grands travaux à la mer. La jetée est composée de gros blocs en béton de ciment pesant jusqu'à 100.000 kilos. Pour fabriquer ces énormes masses, les transporter et les mettre en place, il a fallu aménager un terre-plein de plus de 7 hectares, — construire 40 kilomètres de

voies ferrées, avec 12 locomotives et 300 wagons, — aménager des carrières de sable et de pierres, avec perforatrices et concasseurs, — construire des bétonnières avec silos à ciment, à pierre et à sable. Les chantiers sont desservis par dix grues électriques ou à vapeur et deux ponts roulants; trois titans prennent les blocs sur les wagons et les posent à leur place définitive dans la mer; une usine centrale distribue l'électricité à tous ces engins. Toutes ces installations valent près de 6 millions.

Elles étaient presque achevées avant la guerre, et permettaient de pousser l'avancement de la grande jetée à raison d'un mètre par jour; ce plein rendement n'a malheureusement pas pu être soutenu régulièrement, en raison des difficultés des réapprovisionnements en ciment.

Quoi qu'il en soit, le petit port facilite dès maintenant les opérations de débarquement qui étaient si difficiles en 1912, et la grande jetée constitue déjà un abri appréciable pour certaines opérations en rade.

Malgré les difficultés actuelles d'embarquement et de débarquement à Casablanca (on ne

décharge et l'on ne charge les grands bateaux que par l'intermédiaire de barcasses; ce trafic est impossible les jours de tempête; (il est d'autre part lent et coûteux), le mouvement du port s'est accru dans des proportions énormes : oscillant entre 14 et 19 millions de francs durant les huit années qui ont précédé notre débarquement, il passe à 25 millions en 1909, 41 millions en 1911, 79 en 1913, 82 en 1915, 107 en 1916 et 142 en 1917. Casablanca est devenu le grand centre commercial, la ville d'échanges du Maroc (1).

MAZAGAN

Dans les discussions nées de la création d'un grand port à Casablanca, les plus vifs adversaires de cette ville étaient les habitants de Mazagan. Ceux-ci prétendaient que leur hinterland était aussi riche et aussi vaste que celui de Casablanca. La province des Doukhala est en effet une autre Chaouïa, et Marrakech est plus rapproché de Mazagan que de Casablanca.

---

(1) Voir dans mon volume sur *le Maroc* de 1917 (Payot et Cie, Paris) l'étude sur *Casablanca ville d'échanges*.

Les partisans de Mazagan affirmaient et continuent à affirmer qu'un grand port est inutile sur la côte occidentale du Maroc et que des ports d'importance moyenne étaient beaucoup plus nécessaires pour servir de débouché à chaque région.

La question est aujourd'hui tranchée par l'importance des travaux déjà effectués à Casablanca, et l'on ne peut revenir en arrière. Il est d'ailleurs très heureux que l'on ait vu grand du premier coup, que l'on ait prévu toutes les possibilités d'avenir du Maroc et que l'on ait voulu créer au moins un port permettant aux navires d'un grand tirant d'eau d'accoster à quai.

Le grand port de Casablanca, c'est non seulement la Chaouïa et le Tadla admirablement desservis, mais c'est aussi l'avenir commercial du Maroc assuré au milieu de ce grand essor maritime que l'on peut prévoir pour après la guerre. En même temps, le programme des travaux publics au Maroc prévoyait, dans chaque port, des améliorations correspondant aux besoins de la région et permettant, par exemple, le débarquement en rade au moyen de barcasses,

protégées par de petits ports semblables au petit port de Casablanca.

C'est ainsi qu'à Mazagan nous construisons un petit port n'ayant qu'un à deux mètres de tirant d'eau, et destiné seulement à abriter les remorqueurs et les barcasses qui vont décharger des navires en rade ainsi que les bateaux de pêche.

Les jetées du port sont à peu près terminées, il reste à aménager les terre-pleins et à approfondir par des dragages et décrochements une partie de l'avant-port.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que le commerce maritime de Mazagan ait souffert du développement prodigieux de Casablanca : tandis qu'avant notre venue il oscillait entre 9 et 15 millions de francs, il passe à 18 millions en 1911, 25 en 1912, 1913 et 1915, 38 en 1916 et 45 en 1917. Mazagan est une ville d'avenir, de par le très riche hinterland qu'elle dessert; et c'est le développement agricole des Doukhala et des terres entourant la route Mazagan-Marrakech qui fera la fortune du port de Mazagan.

RABAT ET KÉNITRA

Au nord de Casablanca et de Fédalah se trouvent les ports de Rabat-Salé et de Mehedya-Kénitra (1), le premier sur l'estuaire du Bou-Regreg, le deuxième à l'embouchure du Sebou. Les travaux exécutés se sont jusqu'ici limités à des constructions de quais en rivière et de magasins pour les marchandises. Les barres qui ferment l'entrée de ces ports ne donnent le passage qu'aux bateaux de 3 mètres 50 de tirant d'eau environ. (Pour les ouvrir aux cargos d'importance moyenne, de six ou sept mètres de tirant d'eau, il faudrait protéger les embouchures par des jetées s'avançant jusqu'aux fonds correspondants; c'est toujours le même problème technique que sur les autres points de la côte.)

Le Protectorat vient de concéder à une compagnie privée ces travaux d'amélioration qui seront très prochainement entrepris. Mais l'organisation et l'outillage des chantiers présentent,

(1) Voir dans *France-Maroc* du 15 janvier 1918 : Abd es Salam, *Rabat et Kénitra.*

dans les circonstances actuelles, de grosses difficultés.

Il est certain que, dans cette région Nord du Protectorat, un port assez important devra se développer pour desservir la riche plaine du Rharb ainsi que les régions de Meknès et Fès. Géographiquement, Kénitra-Mehedya semble désigné pour devenir le port de la vallée du Sebou. Kénitra qui, en 1912, n'était qu'une kasba perdue au milieu des sables, a montré brusquement son importance, le jour où le petit chemin de fer militaire a été construit vers Meknès et Fès. Kénitra a recueilli tout le trafic qui, traditionnellement, s'en allait par caravanes sur Larache ou même Tanger. Il semble que la construction des chemins de fer futurs ne fera que développer l'importance de Kénitra.

Toutefois, il est possible que Rabat soutienne la concurrence, bien qu'étant un peu excentrique par rapport à la plaine du Sebou et coupé de l'intérieur par une région très accidentée; Rabat avec Salé constitue déjà une agglomération de près de 60.000 habitants, dont 10.000 Européens, et un centre commercial très actif.

La concession qui a été accordée réserve au Gouvernement la faculté de diriger son effort financier sur celui des deux ports que l'avenir désignera comme le plus actif.

Le développement de l'activité commerciale du port de Rabat est proportionnellement aussi rapide que le développement de Casablanca : de 4 millions 250.000 francs en moyenne durant les huit années qui précèdent notre arrivée, ce mouvement s'élève à 14 millions en 1912, 27 en 1915, 35 en 1916 et 41 en 1917. Que sera-ce lorsque les cargos pourront aborder à quai?

Kenitra n'a été ouvert qu'en 1913. En 1917 on y manipulait 25 millions de francs de marchandises.

SAFI

Au Sud de Mazagan se trouve Safi (1), rade ouverte où les travaux de construction d'un port se présentent dans des conditions particulièrement difficiles, car les fonds augmentent rapi-

(1) Voir dans *France-Maroc* du 15 décembre 1917 :
Georges Aimel, *Un grand port marocain il y a trois cents ans : Safi.*
Charles-René Leclerc : *Le Salut à la frégate.*

dement près de la côte, et sont constitués par une épaisse couche de sable en mouvement qui engloutira bien des blocs avant qu'une jetée puisse être assise.

On avait essayé en 1910 de faciliter les débarquements en construisant un wharf ou appontement métallique; mais ce wharf a été presque aussitôt décapité par les tempêtes.

Safi. qui est le débouché de la riche plaine des Abda, est le siège d'un très important commerce de céréales, et mérite d'avoir un outillage correspondant à son activité.

A la veille de la guerre, la construction d'un petit port avait été décidée en principe, mais les circonstances n'ont encore permis d'exécuter que les travaux préparatoires qui permettront d'organiser les chantiers après la guerre.

Le prodigieux essor commercial dont notre venue a été le signal a également servi à Safi: son commerce s'élevait péniblement de 4 à 7 millions entre 1899 et 1906; en 1908 il passe à 11 millions, puis 22 millions en 1911, 24 en 1916 et 31 en 1917. Et Safi est cependant le port le plus mal commode du Maroc!

MOGADOR

A Mogador, un petit port destiné à abriter les barcasses, analogue au port de Mazagan, a été entrepris en même temps que ce dernier, et est également en voie d'achèvement.

Le mouvement commercial s'est élevé de 14 millions en moyenne, durant les huit ans avant notre arrivée au Maroc, à 17 millions en 1909, 19 en 1912, 24 en 1916 et 26 en 1917. Progression honorable, mais qui pourrait être plus rapide si le développement agricole du sud du Maroc était comparable à celui des territoires côtiers.

FÉDALAH

En suivant la côte de Casablanca vers le Nord, nous rencontrons à 30 kilomètres le petit port de Fedalah aménagé par une compagnie privée, complètement à ses frais. C'est un port de pêche et le centre d'industries diverses. Il peut abriter des bateaux de pêche, de petits cargos ou chalutiers d'environ trois mètres de tirant d'eau.

Le trafic du port de Fédalah s'est élevé à près de un million de francs en 1917.

AGADIR

La rade d'Agadir est très belle et bien protégée des vents. Le port, qui est appelé à un grand avenir lorsque nous aurons organisé la vie agricole du Sous, n'est pas, pour le moment, ouvert au commerce. Seuls les bateaux affrétés pour le service de l'Etat y débarquent les matériaux et approvisionnements nécessaires au corps d'occupation. Au printemps de 1917, le trafic y fut intense, Agadir étant devenu base de ravitaillement pour la colonne de Sous (1).

Cependant le génie militaire a entrepris la construction d'un petit port pour abriter les barcasses et les canots des bâtiments de l'Etat. Les travaux sont en cours.

*
* *

Ces grands travaux ne sont pas seulement les signes extérieurs de la richesse et du goût de la construction chez une grande nation comme la

(1) Sur Agadir, consulter :
Henry Dugard, *La Colonne du Sous*, Paris, Perrin, 1917.
Louis Thomas, *Voyage au Goundafa et au Sous*, Paris, Payot, 1919.

France; ce sont surtout les moyens par lesquels le commerce et l'industrie d'un pays neuf peuvent prendre leur essor. Nous construisons des ports pour que le Maroc soit un pays riche, pour que rien ne vienne entraver son développement, pour que les efforts de tous trouvent partout des appuis et que les Français énergiques venus ici faire fortune et ainsi augmenter le patrimoine de la mère-patrie, soit aidés, encouragés, servis, et puissent rapidement cueillir les fruits de leur travail.

LE MARCHÉ DE MEKNÈS

Bien desservie par un réseau routier qui la relie à Fès (60 kilomètres), à Rabat (133 kilomètres), à Kénitra (130 kilomètres), Meknès, située sur la grande voie Casablanca-Rabat-Fès-Taza-Tlemcen-Oran, est le centre d'une région active et peuplée, qui a besoin des objets fabriqués en Europe et qui deviendra de plus en plus un débouché pour nous.

* * *

EXPORTATION. — Eloignée de 130 kilomètres de ses ports naturels, Kénitra et Rabat, comprenant une population déjà dense (plus de 32.000 habitants) dont l'importance numérique comme aussi les capacités d'achat ne peuvent que croître, Meknès et sa région absorberont pendant quelque temps encore leur production. Et l'exportation, pour l'instant, se trouve réduite aux bois de cèdre des forêts du Moyen-Atlas, aux ta-

pis de laine de fabrication indigène, de dessins et de coloris si pittoresques et si variés, à quelques objets d'art appliqués, aux laines et aux peaux.



Importation. — Meknès, jusqu'à ces dernières années, était non pas un centre commercial autonome, mais la tributaire de Fès, la grande capitale voisine.

Les commerçants traitaient avec les courtiers de Fès et avec les correspondants à Fès des grosses maisons allemandes et anglaises qui se montraient très actifs, parfaitement au courant des besoins et des facultés d'achat de la clientèle indigène, et qui se chargeaient de toutes les formalités de fret, de dédouanement et de transport, devant lesquelles reculaient les Meknassi.

Aujourd'hui la situation est entièrement changée : le courant commercial qui passait autrefois par les ports du nord marocain emprunte plus volontiers ceux de Rabat et de Kénitra, dont Meknès est plus rapproché que Fès.

Mis ainsi tout naturellement en relations directes avec les nations européennes d'exportation, et séduit par les avantages qu'il trouve à la suppression des intermédiaires, le commerce de Meknès ne demande qu'à s'engager plus encore dans cette voie nouvelle.

Il est également tout prêt à donner sans réserve à la production française la place importante usurpée par la camelote allemande, à la faveur d'une grande opiniâtreté, d'un appui officiel solidement étayé par un régime de protection, de manœuvres de toutes sortes, mais aussi, il faut le dire, à la faveur d'un sens commercial particulièrement pratique et éclairé.

Il conviendrait que, d'une manière générale, le commerçant marocain ne fût pas trop désorienté, que sa sympathie pour nous, sa gratitude, sa conviction déjà raisonnée de la supériorité de qualité et de goût du produit français ne soient pas contrebalancées par la répugnance qu'il éprouverait à l'abandon des méthodes commerciales auxquelles il est inféodé ou au heurt trop brutal de ses préférences.

Il importe au plus haut point que le produc-

teur français se plie au goût de son client marocain, et ne cherche pas à lui imposer le sien.

Actuellement. Manchester est un très gros centre d'exportation pour le Maroc en cotonnades, en draps, en tapis, en objets de métal argenté (plateaux, samovars, théières, sucriers, verres et brûle-parfums, etc.), en tasses et verres peints et dorés, en bougies, en bougeoirs, etc. La principale cause du succès de Manchester vient de ce que trois ou quatre commerçants marocains, qui s'y sont installés, ont su expliquer aux maisons anglaises les habitudes et les préférences de leurs coreligionnaires, auxquels ils servent depuis lors d'intermédiaires.

Le premier souci de toute maison française devra donc être d'examiner avec soin les échantillons qui ont été rassemblés par le Protectorat du Maroc, et de les copier aussi fidèlement que possible et par les moyens les plus économiques.

Cette imitation servile ne devrait pas se limiter à la seule production des objets exportés jusqu'ici, mais s'étendre à tous les objets dont la confection peut être mécaniquement envisagée (habillements marocains, menu mobilier, maté-

riel d'usage courant, tapis divers). C'est ainsi, par exemple, qu'une maison de confection qui reproduirait industriellement un caftan, en respectant non seulement la forme, mais les ornements, le nombre de coutures... s'assurerait un débouché considérable et rémunérateur de cet article, puisqu'elle pourrait réaliser à meilleur compte ce que les artisans marocains font à la main, avec des moyens primitifs.

Au Maroc, comme ailleurs, tout commerçant désirant réussir devra, par une publicité judicieuse, attirer l'attention du client sur ses produits. Mais il devra tenir compte du public spécial auquel il s'adresse. Il lui faudra proscrire l'emploi de la presse, qui ne touche que la clientèle européenne, ne recourir que médiocrement aux catalogues et dans ce cas les spécialiser par articles, les illustrer, les rédiger en arabe et fixer sans équivoque les conditions de vente et de paiement. Il conviendra qu'il use de préférence des échantillons gratuits, soigneusement étiquetés et référenciés.

S'il fait visiter la région par un voyageur, il devra faire choix d'un individu connaissant la

langue et les mœurs indigènes et représentant si possible un grand nombre de compartiments divers. Il serait tout à fait intéressant que plusieurs maisons françaises s'adonnant à des branches différentes s'entendissent pour employer un voyageur unique. Qu'on parcoure un des souks de Meknès, on constatera que le commerce est loin d'y être spécialisé : le même négociant vend de tout, aussi bien des étoffes que du métal argenté, l'article d'alimentation que la bimbeloterie; et quand il s'adresse à Manchester, par exemple, il a l'avantage d'y pouvoir tout demander.

Il est également d'importance capitale pour l'importateur français d'avoir le plus grand souci du conditionnement traditionnel de la marchandise, d'empaqueter, d'encaisser, d'empiécer, etc... *à la marocaine*.

Cet importateur aura le plus grand profit à flatter sa clientèle, en suivant les errements des Allemands, qui inscrivaient à profusion le nom et le domicile de leurs clients indigènes sur leurs étiquettes, sur les cadrans des pendules et des montres, sur les lames des cou-

teaux, sur les savons, la parfumerie, ou les brodaient sur les lisières des pièces d'étoffes.

Un autre point de vue tout aussi indispensable au succès de l'importation au Maroc est celui des crédits.

Les Allemands, admirablement renseignés par leurs courtiers sur la solvabilité de leurs clients, dont ces courtiers étaient le plus souvent garants, consentaient aux négociants marocains de très longs crédits Les traites, généralement à trois ou quatre mois, étaient presque indéfiniment renouvelées. Les maisons allemandes n'y perdaient rien, puisque ces traites portaient intérêt à cinq et six pour cent; et les commerçants indigènes en tiraient un gros avantage, puisque l'intérêt de l'argent, au Maroc, est beaucoup plus élevé.

Or, rien n'enchaîne mieux un client à une maison que les comptes courants. Aussi les Allemands, par principe, s'arrangeaient-ils toujours pour que leurs clients soient constamment leurs débiteurs.

Les négociants français, à de rares exceptions, ont toujours été plus timorés sur ce terrain que

leurs concurrents. Peut-être étaient-ils moins bien renseignés.

Les autorités françaises ont compris qu'elles devaient seconder les efforts de leurs compatriotes, et elles se mettent à leur disposition pour leur donner toutes les indications susceptibles de les intéresser. En particulier, les Services municipaux de Meknès et le Bureau économique régional seront toujours prêts à fournir aux maisons françaises, qui leur en feront la demande, des renseignements précis sur la solvabilité des négociants, ainsi que sur les prix pratiqués par le commerce local, les chances de réussite d'un nouvel article, etc. (1).

(1) C'est dans cet ordre d'idées qu'ont été recherchés et consignés la liste des principaux articles de vente à l'indigène que l'on trouvera à l'Appendice de ce volume sous le titre : *Ce que l'on vend à Meknès*. Le caractère forcément incomplet de cette énumération peut être corrigé par la documentation plus détaillée que nos exportateurs pourront demander au Bureau Economique de Meknès.

LE NOUVEAU MEKNÈS

Notre activité au Maroc transforme bien des paysages, et les voyageurs de 1907, de 1912, reconnaissent à peine certains des lieux où ils avaient passé, autrefois déserts et nus, aujourd'hui habités, vivants, productifs. Ainsi les jardins de Rabat, devenus une cité-jardin de plus en plus peuplée et agréable à habiter; ainsi le bled vide qui entourait en 1907 les remparts de la petite cité arabe de Casablanca et qui, aujourd'hui, est rempli et caché par une vaste ville à l'aspect commercial et quasi américain; ainsi les solitudes pierreuses du Guéliz, devant Marrakech, que peuplent aujourd'hui un camp et l'embryon d'une ville; ainsi les vergers d'oliviers du plateau à l'est de Meknès où naît en ce moment une ville, surnommée déjà par certains *Meknès Ez Zitoun* (Meknès les olives) et

appelée à devenir l'une des plus charmantes parmi les cités nouvelles créées par le Protectorat.

L'altitude de 500 à 550 mètres de Meknès, sa situation sur un éperon au pied duquel coule le Bou Fekrane, la proximité du massif montagneux du Zerhoun lui donnent un climat doux et sec qui convient parfaitement aux Européens. La chaleur y est tempérée par la végétation abondante et toujours verte que l'Oued Bou Fekrane, l'Oued Ouislam et leurs affluents entretiennent fraîche et touffue. Le terrain étant très riche, figuiers, orangers, citronniers, peupliers, oliviers, grenadiers, poiriers, pêchers, pruniers, vignes poussent à plaisir dans les jardins de la cité. Les environs de Meknès sont très fertiles, et nombre de colons français pourraient venir s'y installer. Les vignes des coteaux du Zerhoun sont célèbres, et leur vin blanc, rouge ou rose est connu pour « réjouir à juste titre le cœur de l'homme ». Certains colons qui y ont planté des vignes il y a deux ans feront fortune. Blé, orge, maïs et tout ce qui fait la richesse d'un centre agricole rapportent immédia-

tement sur des terrains largement arrosés par les pluies des quelques mois d'hiver. Les olives de la région fournissent une huile fine qui n'a rien à envier aux meilleures huiles de table du Midi de la France. Des industriels français commencent à la fabriquer selon nos méthodes et avec tous les soins désirables. Le mouton est abondant. le commerce de la laine très développé; et toutes les industries lainières peuvent s'installer à Meknès, assurées de trouver sur place la matière première avec une abondance croissante. La région fournit en outre du lait et du beurre en quantité.

Meknès a d'autres richesses : c'est le centre d'approvisionnement en bois de cèdres provenant des riches forêts du Moyen-Atlas, forêts dont on ne connaît pas encore les limites, dont nous n'avons encore exploité que les arbres morts ou tombés, et qui produiront régulièrement des planches et des madriers superbes, lorsque notre Service Forestier aura fini de les aménager. Dès maintenant les centres forestiers d'Azrou et d'Aïn-Leuh envoient à Meknès leurs madriers par Ito.

On trouve dans la région de Meknès du pétrole, de la lignite, des minerais de plomb argentifère, du fer. Les roches d'origine volcanique fournissent des pouzzolanes qui permettent de pallier à la pénurie momentanée de ciment. On exploite près d'Agouraï des gisements d'ardoise, et il est plus que probable que l'on y trouvera du charbon. La présence assurée de lignite et de gisements pétrolifères permet d'entrevoir dès maintenant un développement industriel considérable de la région de Meknès dans un temps qui ne sera pas très lointain.

Remarquons d'autre part que Meknès est, de par sa situation et suivant l'expression du général Lyautey, « le nœud du Maroc », tant au point de vue routier que pour les chemins de fer, ce qui facilitera extrêmement les affaires pour les Européens qui s'y établiront. C'est là que se croisent les grandes voies de communication du Maroc Nord, et l'on n'y manquera pas de débouchés et de moyens de transport. Le ravitaillement en marchandises et l'évacuation des produits locaux se feront d'une façon rapide et commode par la voie ferrée allant vers Petit-

Jean et de là vers Kénitra à l'ouest et Tanger au nord, par la route intérieure reliant Meknès à Casablanca, et par la ligne Fès-Taza-Oudjda et l'Algérie.

L'existence seule d'un Maroc espagnol limite l'expansion de Meknès vers le nord, mais les choses les plus absurdes ne sont pas éternelles.

Enfin Meknès deviendra un centre de tourisme : des excursions faciles à cheval, en voiture, en auto seront organisées dans le Moyen-Atlas, aux ruines romaines de Volubilis et à Moulay-Idriss. Et dans Meknès, que les descriptions si incomplètes de Loti ont rendue célèbre, et qui retiendra toujours le curieux et l'artiste, des hôtels seront créés, qui seront très fréquentés à l'automne et au printemps.

Au total, Meknès est donc appelé à un grand avenir, et les Français désireux de réussir une affaire au Maroc devront, entre toutes, étudier la région de Meknès pour voir si leurs projets et leurs plans ne s'accordent pas avec cette contrée, dont on a peu parlé jusqu'ici en Europe et en France.

On a donc eu grandement raison de construire

à Meknès une ville française, qui se développera au fur et à mesure que les affaires européennes prendront de l'importance dans la région.

***

Suivant les principes appliqués au Maroc pour la construction des villes nouvelles, le nouveau Meknès a été placé entièrement au dehors de la ville musulmane. Le vieux Meknès, si pittoresque dans sa ceinture de remparts, ne se prêtait nullement aux besoins de notre vie moderne. C'eût été folie et crime de toucher seulement à la capitale de Moulay-Ismaël. On a voulu la respecter, et l'on a tiré parti de la coupure étroite dans laquelle coule l'oued Bou-Fekrane.

Ce grand fossé, qui servait de fosse à ordures aux Meknassi, a été planté d'arbres; on en a fait une sorte de grand et double jardin public; et l'on a placé la ville nouvelle sur le plateau garni d'oliveraies situé à l'ouest et où se trouvaient déjà la gare du chemin de fer militaire et le camp. Ce plateau domine presque tout le

vieux Meknès, que l'on aperçoit ainsi de la ville nouvelle.

On a de cette façon les agréments de la présence d'une grande ville indigène, où l'on peut aller se promener et commercer sans fatigue, tandis que les habitants musulmans ou juifs de la ville de Moulay-Ismaël pourront continuer à vivre leur existence traditionnelle, séparés des Européens, sans les gêner et sans être troublés par eux.

Il faut même souhaiter que, dès la nouvelle ville construite, les commerçants européens établis depuis 1912 dans une rue de la vieille ville, qu'ils ont gâchée et enlaidie à plaisir, soient obligés de céder à des indigènes ou au *maghzen* leurs emplacements actuels, qu'ils émigrent vers les quartiers neufs, et que l'on sache tirer un parti heureux des terrains et des maisons qu'ils abandonneront, et dans lesquels pourraient s'installer des marchands de tapis, d'objets d'art indigène et, dans la verdure, des cafés maures que fréquenteraient Musulmans et Français.

Située ainsi face à la vieille capitale berbère, dont elle n'est séparée que par quelques cents

mètres, la ville nouvelle s'étend sur un vaste plateau couvert d'oliviers séculaires. Ces arbres ont été conservés partout, de sorte que les avenues de la ville sont déjà ombragées et que les acquéreurs de lots auront, dans leurs jardins, des arbres tout poussés.

Les lotissements ont déjà commencé, et une centaine de parcelles, convenant, les unes à la grande industrie, d'autres au commerce, d'autres enfin aux maisons d'habitation, ont été offertes au début de 1917. Beaucoup de lots ont déjà trouvés preneurs et l'on a commencé de construire nombre de nouveaux immeubles. Dès à présent la ville nouvelle est lancée.

C'est que, outre leurs avantages naturels, les nouveaux quartiers ont une situation exceptionnelle au point de vue économique. L'importante gare du Tanger-Fès sera établie en plein centre de l'un de ces quartiers. Dès aujourd'hui le chemin de fer à voie étroite, dont la station est accolée à la future gare, relie Meknès aux ports du Maroc et à Fès et permet aux constructeurs de recevoir à pied d'œuvre les matériaux importès de la côte et aux négociants de faire ve-

nir, dans les meilleures conditions de prix, leurs stocks de marchandises.

L'excellente route de Meknès à Fès coupe la ville nouvelle près de la gare et la relie ainsi à la ville ancienne.

Le Camp Militaire, qui s'étend tout à proximité, assure une clientèle *immédiate* au commerce de détail. Les officiers qui y ont leur service, sont des locataires assurés pour les propriétaires qui bâtissent des maisons de rapport, petites villas ou immeubles à appartements.

Enfin, les terrains destinés à la nouvelle ville ont une étendue considérable et permettront toutes les extensions dont le besoin pourra se faire sentir.

En particulier, il a été réservé, pour les villas de plaisance, un quartier de luxe, séparé du centre de la cité par un parc aux majestueuses allées d'oliviers. De la croupe où s'élèveront ces villas se déroule, d'un côté, le panorama de la ville indigène, dont les terrasses s'accrochent aux pieds de la vallée du Bou-Fekrane et dont les sveltes minarets se détachent sur le ciel. De l'autre côté, c'est la ligne onduleuse du Zerhoun

avec ses contreforts qui, au coucher du soleil, forment de grandes ombres bleues sur la masse desquelles viennent se fondre toutes les douces lumières du soir. Il est impossible de rester insensible aux charmes de ce paysage aéré et limpide.



Prenons d'abord une première vue de la Ville nouvelle sur le papier, en étudiant le plan qui en a été établi.

L'auteur du plan, l'urbaniste Prost, a nettement séparé les quartiers de plaisance (villas et maisons particulières) des quartiers industriels. Ceux-ci seront établis autour de la grande gare du Tanger-Fès, par delà la voie de chemin de fer et l'actuelle gare militaire. Entre ces quartiers industriels et le quartier des villas, se trouve le centre administratif qui les relie, et où sont réunis les organismes dont tout le monde a besoin, commerçants aussi bien que particuliers. A côté du quartier de plaisance un parc, avec le Cercle Militaire et l'Hôtel de la Subdivision.

Les terrains actuellement occupés par le Camp sont réservés et pourront être transformés en un parc ou en un nouveau quartier de villas entourées de vastes jardins.

Une large voie, ombragée d'oliviers séculaires, et qui n'est autre que la route Fès-Meknès, est l'artère principale de la nouvelle ville, et fait communiquer entre eux le centre administratif et le quartier industriel, c'est-à-dire en fin de compte le quartier des villas avec celui des établissements industriels et commerciaux, Cette voie, en arrivant à la crête qui surplombe la vallée de l'oued Bou-Fekrane, se raccorde à une ligne de boulevards de ceinture qui iront du terrain de manœuvres à l'extrémité nord du quartier de plaisance, c'est-à-dire de la route de El Hajeb à la route de Petit-Jean.

Toutes les commodités d'une ville européenne se trouvent réunies dans le nouveau Meknès :

Un réseau complet d'égouts a été immédiatement prévu pour desservir quartiers de plaisance et ville industrielle.

L'excellente source d'Aïn-Tagma a été captée à quelques kilomètres de Meknès et son eau

amenée, par une canalisation en fonte, au cœur de la nouvelle cité, ce qui assurera, d'une façon très large, tous ses besoins en eau.

Il est intéressant de noter que tous ces travaux sont exécutés aux frais du Protectorat, et que les habitants du nouveau Meknès en auront la jouissance sans participer aux dépenses d'aucune manière, contrairement aux usages suivis pour les allotissements.

Tous les Services Publics auxquels les Européens peuvent avoir recours sont prévus ou en voie d'exécution sur les terrains de la ville nouvelle : Services Municipaux, Commissariat de Police, Groupes scolaires, Eglise, Bureau de Poste, Hôpital Militaire et Civil, Marché, Centre Forestier.

C'est à la ville nouvelle que le Protectorat édifiera le Tribunal de la Justice de Paix. Enfin, il a été prévu que la Recette des Finances, le Service des Travaux Publics, des Domaines, seraient transférés sur le plateau de Ras Aghil, et qu'on y édifierait un établissement de bains modèle. Des entreprises hôtelières ont déjà demandé la concession des terrains.

Les propriétaires du nouveau Meknès auront donc toutes les commodités des vieilles cités avec, en plus, de l'espace et la perspective de fortes hausses sur leurs terrains.

Des avantages de tous ordres sont réservés aux acquéreurs de lots : capitalistes voulant réaliser des placements sûrs à fort intérêt ou simples habitants de Meknès désireux de s'assurer un logement de leur goût et à de bonnes conditions dans la ville européenne.

En particulier, le prix du mètre carré a été calculé aussi bas que possible, de façon à ce que les preneurs de lots soient certains de bénéficier d'une importante plus-value du terrain.

L'obligation de construire, imposée dans tous les allotissements de ce genre, a été également tempérée par des délais suffisamment longs pour que les acquéreurs aient toutes facilités.

Les industriels qui ont besoin de leurs capitaux pour développer leur installation pourront, à leur gré, ou acheter le terrain, ou le louer à un taux infime pour de longs baux, avec la faculté, à quelque moment que ce soit, de se rendre acquéreurs. En ce cas, et en vertu d'une

clause particulièrement avantageuse pour eux, le montant des loyers payés est défalqué du prix d'achat.

Si nous nous promenons en ce moment sur les terrains du Nouveau Meknès nous trouvons déjà, achevés ou en cours de construction, l'hôpital au style furieusement persan intronisé par M. et Mme Dieulafoy qui, il faut l'espérer, ne recommenceront plus ces facéties au Maroc, l'Hôtel de la Subdivision, le Cercle des Officiers, le Camp Militaire (destiné à être progressivement bâti en pierre et reporté un peu plus au sud, vers le terrain de manœuvres), — les Bureaux du Tanger-Fès et la maison de l'ingénieur, — la Maison du Monopole des Tabacs, — le Centre de fabrication des Baraquements Adrian, — des villas édifiées avec les fonds des habous et destinées à être louées aux fonctionnaires, — des villas et maisons privées, — des magasins et débits européens... Tout cela au milieu des oliviers, offrant l'aspect d'un grand jardin, d'une ville au milieu d'un parc... On achève rues, égouts et canalisation d'eau. La cité nouvelle prend figure; on la voit surgir de terre; on

la comprend de mieux en mieux sur place et avec plus de précision et de vigueur que sur le plan.

*
* *

Le plan du nouveau Meknès, ainsi que celui de toutes les villes nouvelles du Maroc, est dû, nous l'avons dit, à M. Prost, l'excellent artiste, aux vues larges et vivantes, auteur du plan d'agrandissement d'Anvers, et qui, depuis quatre ans, a accompli un excellent travail au Maroc. C'est lui-même d'ailleurs qui dirige actuellement l'application de ses idées et l'exécution de son plan.

Le problème à résoudre à Meknès était tout différent de celui en face duquel on s'était trouvé à Casablanca et à Rabat. A Casablanca, il s'agissait de mettre de l'ordre dans un désordre fou, et de même qu'à Rabat, d'obtenir péniblement des particuliers le passage de quelques voies essentielles à travers des terrains sur lesquels la spéculation s'était jetée. A Meknès, on travaillait sur de vastes terrains *maghzen*, très accidentés, couverts d'oliviers superbes :

on avait les coudées franches et l'on pouvait établir la vraie cité-jardin modèle. D'autant qu'en vendant à très bas prix le terrain aux particuliers on pouvait, à titre de revanche, leur imposer des servitudes précises, qui concourront à faire la cité plus belle, et à la rendre particulièrement aérée et saine. Les terrains *maghzen* étant immenses, il était inutile de tasser les maisons les unes contre les autres; on pouvait répartir commodément les espaces nécessaires aux parcs publics et aux jardins privés. Les maisons étaient forcément ceinturées d'arbres, enchâssées, encloses dans la verdure, et l'on se rapprochait plus du type de cités coloniales de Ceylan et de Java que des villes mal fichues d'Algérie, où l'on cuit et où l'on est plus serré que dans les vieux quartiers de Paris.

A Meknès, l'architecte a pu réaliser le lotissement type pour les villes européennes du Maroc; il a imaginé des blocs d'immeubles ou de villas desservis par trois rues : l'une, au centre des rangées de maisons, pour le piéton seul, qui est une voie ombragée et à l'abri de toute poussière; les autres, à l'extérieur des rangées de

maisons, qui sont des rues de grande circulation et de service, où les autos pourront circuler sans risquer d'incommoder le piéton qui les évitera en se réfugiant dans les voies à lui réservées.

Dans la ville commerçante la voie principale, qui a 7 mètres de large, est bordée de deux rangs d'immeubles avec boutiques, les boutiques étant desservies en arrière par deux rues de service où pourront stationner chariots et camions et où se fera la manutention des marchandises. Les acheteurs pourront stationner et flâner à loisir devant les devantures des boutiques qui seront ombragées par des feuillages et des arbustes en treille. On composera ainsi des ensembles charmants tout en se défendant contre les ardeurs du climat.

Dans le quartier de plaisance, l'avenue principale est une belle promenade de 20 mètres de large, plantée de palmiers, sur laquelle donnent deux rangées de villas en retrait, avec devant elles dix mètres de servitudes de jardins. Du côté opposé à la promenade, les villas ont leurs communs desservis par des rues de 8 mètres destinées aux voitures.

Partout, en circulant à travers la ville créée par le génie animateur et fécondant de la France, nous découvrons des vues merveilleuses soit sur la ville ancienne, bijou toscan aux tons gris chauds très fins d'où fusent des minarets verts, soit sur le Zerhoun solide et découpé.

Le vieux Meknès, quoique séparé de la ville nouvelle, contribue à son édification en fournissant des manouvriers aux entrepreneurs et des collaborateurs aux architectes. Les artistes indigènes nous offrent, en effet, une aide précieuse. Stimulés par M. et Mme Réveillaud, qui sont d'une activité, d'une piété, d'un zèle étonnants dans leur travail de reconstitution des traditions indigènes, ces braves artisans fabriquent pour nous d'admirables objets destinés à enrichir les maisons de la ville nouvelle. Les Réveillaud sont déjà presque parvenus à refaire les vieux carreaux peints du temps de Moulay Ismaël, si curieux avec leurs tons bleus et verts très persans. Ils ont déniché un vieux *maalem*, qui était employé à faire de vils travaux de badigeonnage au camp, et qui maintenant fait de superbes travaux, plafonds ouvragés et peints, portes, fau-

teuils, bibelots... Il existe de plus à Meknès d'excellents spécialistes pour le tissage, les broderies, les bijoux. les fers forgés. La région produit des tapis superbes. Tous ces éléments de décoration, maniés avec tact, peuvent entrer dans l'ornementation de la ville nouvelle.

C'est par une collaboration intelligente de l'architecte européen aux plans larges, aux vastes pensées, et de la tradition et de l'art indigène, que doit se réaliser la modernisation du Maroc, ou plutôt son appropriation à nos besoins et à nos goûts en même temps que l'accord des deux civilisations.

LE MARCHÉ DE SAFI

Enveloppée dans sa ceinture de grandes murailles toutes grisonnantes sous la patine des siècles, avec ses maisons blanches et son jardin public verdoyant, vue de la mer, Safi ressemble plutôt à une aimable ville de repos pour rentiers et retraités qu'à un centre commercial; le contraire est cependant la vérité.

Sa population d'environ 22.500 habitants se décompose comme suit : indigènes musulmans, 18.000; israélites, 3.800; européens 700, dont 100 français.

Contrairement à la plupart des villes marocaines où un quartier est exclusivement réservé aux israélites, à Safi il n'y a pas de Mellah et il n'est pas rare de rencontrer deux boutiques jumelles occupées par des artisans de religion différente.

Le marché de Safi, quoique important déjà, est appelé à prendre une beaucoup plus grande extension dès qu'aura pris fin la situation créée par la guerre. Son port fut toujours un débouché naturel de Marrakech auquel la capitale du Sud-Marocain est reliée par une route empierrée de 140 kilomètres. Etant donné d'autre part sa situation géographique, Safi est le déversoir de la riche plaine des Abda (1), d'une partie des Doukala et des Chiadma.

Avec les agences de quelques firmes françaises et anglaises, un assez grand nombre de commerçants safiots, musulmans et israélites, se partagent le commerce tant à l'exportation qu'à l'importation. Ces derniers ne manquent point

(1) Voir à l'Appendice une étude de M. Mareschal sur *les Abda*.

de souplesse commerciale et sont des acheteurs accomplis. Ils n'ignorent rien des opérations bancaires et sont de précieux clients pour les cinq grands établissements de crédit de la Place. Leurs entrepôts et magasins sont situés dans le quartier du R'Bat. C'est là que céréales, laînes, peaux et autres produits du pays sont portés le plus souvent à dos de chameau (pendant la bonne saison on en a compté jusqu'à 1.500 par jour) dans la cour qui précède les magasins du *Tager* (marchand) : Celui-ci n'omet point de refaire la charge des bêtes avec des cotonnades, sucre, thé, savon, bougies, etc. Quoique très actives pendant les mois d'été, ces allées et venues du Bled à la ville ne connaissent pas d'interruption l'année durant, car le paysan marocain, en dépit de son âpreté au gain, a pour habitude de mettre en réserve dans ses silos une une certaine quantité de sa récolte, dont il ne se dessaisit qu'à bon escient.

Les commerçants détaillants sont établis dans les deux principales artères de la ville : rue des Souks et rue du R'Bat. Leurs boutiques ne se différencient par aucune particularité de celles

des autres villes marocaines, c'est toujours la petite pièce carrée avec une seule ouverture servant à la fois de porte et de croisée. La composition des étalages consiste en produits d'alimentation, sucre. café, savon, bougies, en tissus, où les cotonnades et soieries tiennent la plus grande place; enfin, la quincaillerie, la bimbeloterie et de la verrerie entrent également pour une assez large part dans les produits importés.

Les industriels et commerçants français qui visitent les commissionnaires de Safi sont en très petit nombre; il y aurait cependant pour eux des affaires sérieuses à traiter, notamment en articles d'usage courant chez l'indigène, tels que tissus, quincaillerie, faïence, porcelaine, verrerie, horlogerie, que le commerce allemand ne dédaignait point jadis. Les chaussures, bonneterie, modes et vêtements à l'usage des Européens doivent également entrer en ligne, car, indépendamment de la clientèle européenne, le nombre des israélites vêtus à l'européenne va croissant. La vente d'instruments aratoires, phosphates, accessoires pour automobiles, bicy-

clettes, machines à coudre, tricoteuses, peut d'ores et déjà être envisagée pour l'après-guerre.

Hormis les produits agricoles qui, jusqu'à ce jour, constituent l'élément d'exportation, les *belras* (babouches), les bijoux indigènes et surtout les curieuses poteries vernissées de Safi (très admirées en 1917 lors de la foire de Rabat, ou quelques spécimens avaient été exposés) n'ont fait l'objet d'aucune tentative sérieuse en vue d'être exportés. Les amateurs d'objets d'art exotique sont pourtant nombreux en France, et le commerçant avisé qui traiterait ces articles ne manquerait pas de réaliser d'appréciables bénéfices.

Avec la route de Safi-Mazagan-Mogador qui traverse de part en part la région agricole des Abda et dessert dix marchés où se traitent annuellement plus de quatre millions d'affaires et l'aménagement du port pour lequel un crédit important a été accordé, le marché de Safi acquerrait un énorme développement s'il était plus tard relié par une voie ferrée avec sa grande voisine Marrakech.

STATISTIQUES DU PORT DE SAFI[1]

I. — MARCHANDISES EXPORTÉES

	ANNÉE 1912		ANNÉE 1917	
	Kilogr.	Fr.	Kilogr.	Fr.
Boyaux	6.588	23 058	4.179	13.773
Cire	23 047	74 870	15.747	53 718
Crins	2.540	4 064	1.133	2.190
Laines	13.425	28.704	503.157	1.107.953
Peaux	302.598	455.013	347.633	612 524
Poils	39.692	39.692	22.846	42 058
Blé	8 830.700	1.942.754	6 890.[illegible]00	1.965.225
Orge	44.729.200	7.603.964	45.298.400	6.751.564
Maïs	2.495.900	374.385	8.5[illegible]4.500	1 926 598
Fèves	10.633 900	1.914.102	14.562.000	3.902.726
Poischiches	1.153.700	346 110	736 500	403.226
Alpistes	211.300	52.825	1.932.400	794 357
Lentilles	5.636	1.409	9.600	4.576
Amandes	351.392	702.784	19.181	66.340
Gommes	53 297	55.557	4.580	9.502
G. de lin	75.361	27.884	139.000	119.314
Cumin	967 782	425 824	939.254	1.454.314
Fenugrec	1.133 522	202.034	54.894	34 756
Divers	421 009	450.370	4.157.804	218.256
Totaux	71.450.579	14.726.403	80.153 000	19.482.780

(1) Ces statistiques sont prises sur deux années moyennes de l'époque de paix et de la période de guerre.

II. — MARCHANDISES IMPORTÉES

	ANNÉE 1912		ANNÉE 1917	
	Kilogr.	Fr.	Kilogr.	Fr.
Conserves	44 920	67.170	3.000	13 811
Sucre	9 686.837	5.203 837	6.165.700	7.868.280
Café	25 846	42 724	139 300	235 747
Thé	432 667	714.700	389 800	1.646 002
Épices	59 333	66.746	96.036	279 533
Huiles	34.540	28 508	11.300	30.945
Bois	1.484.876	176 669	832 700	291 837
Vins (litres)	342.953	152 886	148.700	93.853
Bières (id)	97.340	53 206	26 817	38 312
Alcool pur	124.464	60.682	«	«
Ciment	518 016	29.810	588.300	91.283
Fer	268.195	46.750	56 600	43 171
Argt (en barre)	562	57.070	29	4.785
Produits chim	102.739	32.430	73.000	81 745
Savons	26.323	10.003	54.500	58.332
Bougies	94 832	595.900	412 300	929 868
Tissus	1.127.049	4.451.751	345 600	2.153.487
Quincaillerie	607.560	571 937	45.200	118 908
Divers	3.411.615	1 496.485	1 476 119	3 397 386
Totaux	19.392.637	13.859.416	11.875.000	17.176.305

LE MAROC ORIENTAL

L'occupation d'Oudja fut décidée comme moyen de pression sur le maghzen en raison de l'agitation antifrançaise entretenue dans le peuple marocain et à la suite de l'assassinat du docteur Mauchamp, survenu à Marrakech le 19 mars 1907.

La colonne française avec laquelle marchait le général Lyautey, commandant de la division d'Oran, arriva en vue de la ville le 29 mars vers 10 heures.

L'Amel prévenu de cette arrivée rassembla les notables et se porta au-devant du général, au delà des jardins, déclarant se résigner à l'inévitable.

La partie laborieuse de la population accueillait les Français sans trop de déplaisir, mais les exaltés espéraient qu'Abd-El-Aziz ne

tarderait pas à nous chasser du pays avec l'aide de l'Allemagne.

L'inaction des troupes françaises astreintes à ne pas dépasser les environs de la ville, les agissements des agents du Maghzen. gênés par le contrôle que nous apportions à leurs actes donnèrent lieu à des intrigues qui finirent par produire quelque effervescence dans les Beni Snassen. Cette effervescence n'ayant fait que s'accroître nous amena à occuper à la fin de 1907 tout le massif des Beni Snassen et à étendre par la suite notre entreprise sur tout l'Amalat d'Oudja.

Ce fut la fin de l'anarchie qui, depuis des temps immémoriaux, déchirait cette malheureuse province de l'empire chérifien. Aujourd'hui, les populations peuvent se livrer en toute quiétude à leurs travaux sous la tutelle bienfaisante de la France.

Ce n'est qu'en 1912 que nous fûmes autorisés à étendre notre domination au delà de la Moulouya.

En 1913, nous poussons jusqu'à la Casbah de M'çoun et occupons le pays des Haouara; enfin,

en 1914, c'est, avec l'occupation de Taza, la jonction des troupes du Maroc Oriental avec celles du Maroc Occidental, l'ouverture de la voie terrestre de pénétration du Maroc.

Les opérations de 1917 qui ont abouti à la fondation du poste d'Outat el Hadj chez les Oulad el Hadj ont permis la jonction à Misour des troupes à la région Nord et de celles de la région Sud du Maroc oriental (Territoire de Bou-Denib.)

Le territoire de Bou-Denib s'est également étendu vers le Nord et, ayant atteint la Haute-Moulouya, les troupes du groupe mobile ont fait à deux reprises leur jonction avec celles venues de Meknès.

***

Dans le Maroc Oriental la seule cité marocaine digne de ce nom est la ville d'Oudjda.

El Aioun Sidi Mellouk n'était autrefois qu'une casbah qui servait de garnison à des soldats du Magzen gardant le « trik Soltan ». Quant à Debdou, c'est un gros Ksar habité presque exclusivement par des juifs.

Les centres de Berkane et Martimprey sont des centres de colonisation; ceux de Taourirt, Berguent,El-Aioun et, dans le sud, ceux de Bou-Denib et Bou-Anane se sont formés à la suite de l'occupation des troupes et pour le commerce. Mahiridja, Berteaux, Moul el Bacha, El Ateuf, Outat el Hadj ne sont encore que des postes militaires autour desquels vivent quelques cantiniers et mercantis.

A notre arrivée à Oudjda, la ville offrait l'aspect commun aux cités marocaines : une enceinte continue flanquée de tours vigies; un amas de maisonnettes arabes généralement délabrées, au milieu desquelles on circule dans un dédale de ruelles; l'entrée des portes est encombrée de détritus et de fumier; et enfin, tout autour de la ville, une véritable ceinture de jardins d'une superficie de 6 à 700 hectares, plantés d'oliviers et d'arbres fruitiers, qui donnent à la ville l'aspect d'une véritable oasis au milieu de la plaine monotone.

Les premiers Européens se sont installés à l'intérieur même de l'enceinte, particulièrement aux abords de la porte Bab el Khemis, soit dans

des maisons arabes réfectionnées, soit dans des immeubles édifiés sur des terrains vagues. Des quartiers européens se sont ensuite créés autour de la vieille ville marocaine. De nombreuses plantations d'arbres et des jardins ont été faits, notamment sur les terrains vagues qui servaient de dépotoir à la ville indigène; aujourd'hui la majeure partie de l'enceinte marocaine est entourée d'un ruban de verdure (jardins publics, pépinières). Des routes empierrées relient la ville à la gare et au camp, ainsi que les divers quartiers européens entre eux. L'eau d'alimentation, très abondante, est à la portée de tous, tant par les fontaines publiques que par les concessions particulières données à l'abonnement. Un réseau d'égout est en construction et prochainement la propreté de la ville sera assurée dans des conditions parfaites.

Des chemins ont été ouverts à travers les jardins qui entourent la ville d'Oudjda, et le système de canalisation qui amène l'eau d'irrigation depuis Sidi Yahia a été grandement amélioré. Un nouveau canal long de 4 kilomètres, maçonné sur une partie du parcours, a été

creusé et inauguré en 1915. L'apport de l'eau est beaucoup plus considérable qu'autrefois.

A signaler comme constructions édifiées depuis l'occupation : l'Hôtel du Haut Commissariat du Gouvernement, l'Hôtel de l'Office chérifien des Postes et Télégraphes, plusieurs groupes scolaires et un second minaret sur une des mosquées d'Oudjda.

Une belle chaussée empierrée relie Oudjda à Marnia d'une part et à Martimprey-Berkane et Saïda d'autre part. Les travaux de construction de la route Oudjda-Taza et Oudjda-Berguent sont en voie d'exécution.

Le chemin à voie normale de l'Ouest Algérien arrive à Oudjda depuis 1916, et le chemin de fer militaire de Marnia-Taourirt a été poussé jusqu'à Taza depuis 1915.



C'est surtout dans la plaine des Angad et dans celle des Triffa que la colonisation agricole a pris une extension considérable.

La plaine des Angad, dont l'altitude varie en-

tre 500 et 600 mètres, forme entre la frontière algérienne et El Aïoun un vaste couloir limité au Nord par le massif des Beni-Snassen.

La culture indiquée pour les Angad est celle des céréales. Cependant dans quelques parcelles irriguées du Haut-Oued Isly, de peu d'étendue il est vrai, on pourrait tenter avec succès des essais de prairies artificielles et de cultures maraîchères.

Quelques plantations de vignes, bien réussies, ont été faites dans les environs d'Oudjda par des Européens.

Les propriétaires de l'Angad font de l'exploitation directe par eux ou par leurs fermiers. Les résultats obtenus par les colons sont des plus encourageants.

La dénomination de plaine des Triffa est donnée à toute la région située entre la mer au Nord, le massif des Beni Snassen au Sud, le Kiss à l'Est et la Moulouya à l'Ouest. Cette région d'une superficie totale approximative de 45.000 hectares constitue une région agricole de premier ordre.

Des fermes ont été édifiées dans la plaine et

deux centres importants ont été créés à Martimprey du Kiss (600 habitants) et à Berkane (900 habitants). L'un et l'autre jouissent d'un climat doux et régulier dû autant à leur faible altitude qu'au voisinage de la mer; ce sont de coquets villages bien entretenus qui rappellent les agglomérations les plus prospères de l'Oranie.

La culture dominante aux Triffa est celle des céréales; les blés, avoines et orges y donnent un bon rendement, mais la culture des fèves, lentilles, haricots, pois, etc..., ainsi que celle de la vigne y est également productive.

Il a été fait dans les Triffa des cultures de coton, de lin, de tabac, et surtout de géranium qui ont fort bien réussi.

En outre de ces régions spécialement renommées au point de vue agricole, le Maroc Oriental renferme d'autres vastes étendues susceptibles d'être mises en valeur le jour où des travaux hydrauliques permettront des irrigations, soit par la découverte de nappes d'eau souterraines très vraisemblablement existantes, soit par l'utilisation rationnelle des eaux de l'oued

Za et de la Moulouya. Telles sont les plaines de Tafrata, le Marouf et toute la plaine de la Moulouya.

Enfin la culture maraîchère indigène est exploitée dans les fonds d'oueds et aux abords des sources (1).

(1) Sur le Maroc Oriental on peut consulter :

Augustin Bernard : *Les confins Algéro-Marocains*, in-8°. — Paris 1911.

Capitaine Voinot : *Oudjda et l'Amalat.* — Fouque, Oran, 1912, in-8°.

Lieutenant Lafaye. *Le pays des Haouara*, dans le *Bulletin de la Société Géographique d'Alger*, p. 1 à 38.

Augustin Bernard : *Le Maroc Oriental*, dans l'*Afrique Française* de mai-juin-juillet 1914.

Vétérinaire-Major Greffulhe : *Le Maroc Oriental agricole*, page 423 du tome I des *Conférences franco-marocaines*, de l'exposition de Casablanca, in-8°. Paris, Plon.

LA RÉGION DE BOU-DENIB ET LE TAFILALET

Lorsque les colonnes de 1908 nous conduisirent par Bou-Denib et Bou-Anan dans les hautes vallées du Guir et l'Aït-Aïssa, nous nous trouvâmes de suite en présence des confédérations berbères du Grand Atlas, farouchement indépendantes et sur lesquelles les forces du Makhzen n'avaient jamais eu aucune prise.

A part en effet les Ouled Naceur, qui nomadisent entre Bou-Anan et Aïn--Chaïr, et les Chorfas filaliens, toutes les tribus fixées au sol ou nomadisant sur le territoire sont berbères ou d'origine berbère à peine arabisé.

Mais si, au point de vue ethnique, le territoire de Bou-Denib présente quelque unité, il n'en est pas de même au point de vue géographique.

En réalité, cette région — telle qu'elle est actuellement limitée — se compose de plusieurs

pays distincts qui forment comme une zone de transition entre le Sahara et le Gharb d'une part, les Hauts Plateaux algériens d'autre part.

Lorsqu'on vient de l'Algérie à Bou-Denib en partant de Colomb-Béchar, le pays ne change pas d'aspect; c'est la continuation des plaines sablonneuses ou des hammadas pierreuses du Sud Oranais, pays vide, pays de parcours des nomades Ouled-Naceur et Doui-Menia, ne présentant aux troupes d'autres difficultés que celles qui résultent de la rareté ou de l'éloignement des points d'eau et des rigueurs du climat saharien.

Bou-Denib et Bou-Anan ont été fondés en 1908, à l'endroit où cette plaine rencontre les premiers chaînons du massif de l'Atlas, au débouché même de deux grands oueds qui descendent de cette montagne, l'oued Guir et l'oued Haiber.

Là commence une deuxième région caractérisée par la succession de rides parallèles orientées dans une même direction générale sud-ouest nord-est, d'altitude de plus en plus élevée à mesure que l'on se rapproche du Grand-

Atlas, et séparées entre elles par des vallées ou plutôt des plateaux de plusieurs kilomètres de largeur, et conduisant de gradin en gradin jusqu'au chaînon le plus septentrional, qui est l'Atlas proprement dit.

Ces chaînons présentent à peu près tous le même aspect de continuité, mais les oueds les ont entaillés de toutes parts et aucun d'eux ne se présente comme un obstacle infranchissable.

Le chaînon septentrional est le Grand-Atlas, celui au sein duquel prennent naissance tous les grands oueds qui descendent vers la plaine saharienne (l'Aït-Aïssa, le Guir, le Ziz, le Gherris).

Il se présente comme une barrière continue, particulièrement vers le Sud où émerge la masse neigeuse de l'Aiachi, le « nourricier », la cime la plus élevée de tout le massif. Mais des seuils très larges et relativement peu élevés permettent de passer sans difficulté d'un versant à l'autre et font communiquer les hautes vallées des oueds sahariens avec celles des affluents de droite de la Moulouya dont le cours est sensiblement parallèle à la direction de l'Atlas.

Le Tizi-N'Telghemt, au pied même de l'Aiachi, qui réunit les hautes vallées de l'oued N'Zala (affluent du Ziz) et de l'oued Hamri (affluent de la Moulouya) et qu'emprunte à 2.800 mètres la route impériale de Fez au Tafilalet, l'une des plus fréquentées du Maroc, est un seuil facile, largement ouvert et praticable aux caravanes et aux colonnes de toutes armes presque en toute saison.

Au fur et à mesure que l'on s'éloigne vers le Nord-Est, la chaîne du Grand-Atlas s'abaisse. Le col de Tizigzaouine, autre seuil important qui ouvre une route des plus faciles entre le bassin de l'Aïssa et celui de la Moyenne Moulouya, n'est déjà plus qu'à 1.700 mètres.

A l'Est de ce passage, le Grand-Atlas s'abaisse de plus en plus jusqu'à aller se perdre dans les hauts plateaux du Rekkam.

Sur le Grand-Atlas et les chaînons secondaires les plus élevés, les nuages arrivent à se condenser et à se résoudre en pluie; l'hiver, la neige couvre les plus hauts sommets; aussi les sources ne sont-elles pas rares.

Trois grands oueds, issus des eaux naissant

ainsi sur les pentes méridionales de l'Atlas et orientés d'une façon générale nord-sud, descendent de cette montagne vers la plaine saharienne : ils ont été obligés de se frayer à travers les chaînons parallèles des chemins souvent très pittoresques : *Tizgui* (défilé), — *kheneg* (gorge), — *reteb* (escalier), sont des expressions qu'on retrouve fréquemment dans le vocabulaire des gens du pays.

Leurs vallées supérieures ainsi que celles de leurs affluents ont de l'eau presque en toute saison ; mais, appauvris par les séguias d'irrigation que les indigènes pratiquent sur tout leur parcours, ils sont presque à sec à leur débouché dans la plaine saharienne.

D'un oued à l'autre, le passage est facile : un des seuils principaux, n'offrant absolument aucune difficulté aux colonnes, est celui qui réunit le Ziz ou Guir, de Kerrando à Gourrama, et le Guir à l'Aït-Aïssa, de Gourrama à Aït-Ouazzag,

Cette région est habitée exclusivement par des populations berbères.

Une troisième région, d'aspect bien spécial, doit être mentionnée ; elle est constituée par le

bassin d'épandage des Oued Ziz et Gherris. C'est le Tafilalet (1) avec les districts adjacents du Tizimi, du Djordf et du Fezna.

Région exclusivement composée d'alluvions, au sol naturellement fertile, et qui devait être autrefois abondamment irriguée par les crues des deux oueds, elle a servi d'habitat à une population extrêmement dense qu'elle n'arrive même plus maintenant à nourrir. C'est le pays des Chorfa.



CONDITIONS CLIMATÉRIQUES. — Les différences d'altitude entre la plaine saharienne et les sommets de l'Atlas (l'Aiachi est à 3.800 mètres) donnent une très grande variété de climats, permettant tout un échelonnement de cultures.

Il n'existe pas pour l'instant, sur le territoire de Bou-Denib, d'installation ayant permis d'établir pour chaque région des moyennes thermiques et hygrométriques.

(1) Sur le Tafilelt ou Tafilalet, on consultera :
Augustin Bernard et Ch.-Al. Joly, *Le Tafilalet et Sidjilmassa*, dans *France-Maroc* du 15 juillet 1918.

Le régime des pluies est caractérisé par deux saisons bien nettes : la première en automne (septembre-octobre), la deuxième en février-mars. Les chutes sont parfois très abondantes.

*
* *

Au mois de février 1908, à peu près à l'époque où des troubles graves nécessitaient notre intervention à Casablanca, une harka, profitant de l'énervement général qui agitait le Maroc, se réunissait dans la haute vallée de l'Aït-Aïssa, sous le commandement du vieux chef derkaoui Moulay-Ahmed ou Lhacen-Sebaï, avec comme objectifs nos postes de l'extrême sud-oranais.

Le commandant militaire du territoire d'Aïn-Sefra, le général Vigy, fut chargé de disperser ces rassemblements; il commença ses mouvements préparatoires dans le mois de mars.

L'historique des colonnes de 1908, dites du Haut-Guir, est suffisamment connu pour qu'il soit nécessaire de le retracer.

Rappelons seulement quelques dates :

16 avril : combat de Menabba;

13 mai : combat de Beni-Ouzien;

14 mai : combat de Bou-Denib;

30 mai : installation du poste de Bou-Denib;

1er septembre : attaque de Bou-Denib.

7 septembre : combat du Djorf.

Du 8 au 14 septembre, nos troupes achèvent la dispersion des débris de la harka, reçoivent la soumission des ksours du Haut-Guir, cependant que des reconnaissances sont lancées en éventail dans la direction du Tafilalet, du Haut-Ziz et de l'Aït-Aïssa.

Après cette série de combats victorieux, s'ouvrit une ère de tranquillité qui dura plusieurs années, et au cours de laquelle notre œuvre de pacification et de soumission put s'exercer largement sur toutes les populations des vallées du Guir et de l'Aït-Aïssa.

Deux postes avaient été fondés :

Bou-Denib, centre du Cercle du Haut-Guir : son action politique déborda bien vite dans le Haut-Ziz, dont les populations Aït-Izdeg ne tardèrent pas à entrer en relations avec nous.

Bou-Anan, au débouché de l'oued Aït-Aïssa, dans la plaine, et qui avait sous son commandement les Ouled-Naceur (nomadisant entre

l'oued Bou-Anan-Aïn-Chaïr et les hauts plateaux Beni-Guil), la tribu des Aït-Aïssa et les fractions alors soumises des Aït-Tseghrouchen.

En 1909 et 1910, des reconnaissances nombreuses sont faites soit dans l'oued Aït-Aïssa, soit dans le Haut-Guir, maintenant et élargissant l'œuvre de pacification que nous avions entreprise.

En 1910, en représailles d'une attaque prononcée par les Aït-Bouchaouen sur un détachement venu de Berguent (capitaine Dinaux) une colonne se rend à Anoual et Keddou; un combat est livré à Keddou le 26 mai, à la suite duquel les Aït-Bouchaouen rentrent dans l'ordre.

L'année 1911 ne fut marquée que par une opération de petite envergure commandée par le lieutenant-colonel Ropert sur les Aït-Addou-Fertoumach (ksour dissident des Fertoumach, fraction Aït-Aïssa, située au débouché de l'oued dans la plaine), qui ne cessaient de créer du désordre en donnant asile aux coupeurs de route et en facilitant leurs coups de main : leurs ksour furent en partie détruits.

C'est en 1912 que se manifeste pour la première fois l'idée directrice d'une liaison possible par le Grand-Atlas avec le bassin de la Haute-Moulouya. Dès lors, presque toutes nos opérations vont s'opérer dans ce sens.

Une seule voie a été reconnue praticable: celle suivie de tous temps par les caravanes se rendant du Tafilalet à Fez, du Ziz à la Moulouya, en empruntant le large seuil du Tizi-N'Telghemt. Tous nos efforts seront dès lors appliqués à préparer les populations indigènes à l'idée de cette progression. Etapes par étapes, au gré de la préparation politique, nos reconnaissances pousseront de l'avant et se rendront compte par elles-mêmes que c'est seulement par cette voie qu'une colonne de toutes armes peut, sans difficultés, atteindre la Moulouya.

En février 1912, le lieutenant-colonel Ropert pousse une première pointe jusqu'à N'Zala. En mars 1913, il fait tracer un bordj à Gourrama.

Poursuivant l'idée de son prédécesseur, le lieutenant-colonel Bertrand, profitant des bonnes dispositions des Aït-Izdeg, remonte en décembre 1913 la vallée du Ziz jusqu'à Tama-

gourt qui est l'extrême limite du pays Aït-Izdeg, en contact avec les Aït-Haddiddou.

Afin de matérialiser son idée, il entreprend aussitôt la construction d'une piste carrossable longeant le Guir et procède, en février 1914, à la création d'un poste à Gourrama, dont un des buts principaux sera de mettre en confiance les Aït-Izdeg du Ziz et d'apprivoiser la sauvage tribu des Aït-Mesrouk, qui avait déjà esquissé, quelques mois auparavant, de vagues démonstrations de soumission.

Sur ces entrefaites, la guerre éclate. Moulay-Ahmed ou Lahcen en profite aussitôt pour reprendre sa campagne et dresser contre nous une nouvelle harka. Il se rend à plusieurs reprises au Reteb, au Medaghra, qui refusent de lui fournir des contingents. Finalement, il réussit, en septembre 1914, à grouper autour de lui et des gens d'El-Bour qui lui sont tout dévoués, quelques partisans Aït-Bou-Merière et Aït-Mesrouh. Sa harka, forte de quelques centaines d'hommes, se rassemble vers Foum-Asefti (entre Guir et Aït-Aïssa); elle est aussitôt dispersée, et à titre de représailles les ksour des

Aït-Addou-Fertoumach sont à nouveau détruits. Mais cette opération ne fut à vrai dire qu'une simple digression. En 1915, toujours en exécution du programme que nous nous étions tracé, de nouvelles reconnaissances étaient poussées dans le bassin du Ziz. C'est au cours de l'une d'elle, le 24 mai, que le lieutenant-colonel Bertrand se rendit, par le col de N'Zala, jusqu'au Tizi-N'Telghemt et poussa, avec une pointe de cavalerie, jusqu'auprès du ksar de Titen-Ourmès, à une quinzaine de kilomètres de la Moulouya.

Sur la route même, les Aït-Izdeg, travaillés politiquement, ont fini par se considérer comme les auxiliaires de nos travaux : ils préparent eux-mêmes à cette éventualité du débouché de nos troupes sur la Moulouya les populations qui subissent leur ascendant, en particulier leurs frères d'Outat et les Aït-Ouafella dont les notables ont toujours été pour nous des agents d'une fidélité et d'un dévouement assuré.

Fin 1915, au moment où les directives du Résident général fixaient comme action politique du territoire de Bou-Denib : « une action

« parallèle et concordante avec celle du géné-
« ral Henrys en vue d'une liaison Gourrama-
« Kasbat-el-Makhzen, créant une séparation
« entre Beni-Ouaraïn d'une part, Zaian et
« Chleuh d'autre part », il est certain que tout avait été mis en œuvre pour progresser politiquement et militairement vers la Haute-Moulouya par le chemin le plus propice : on pouvait dire que la route de Ksabi était reconnue presque jusqu'à son extrémité.

Mais on avait justement mis tant de hâte à reconnaître cette voie jusqu'au bout, que notre progression s'était presque constamment effectuée sans grande préoccupation de nos flancs. Or, à l'ouest de cette ligne, le massif du Daït restait toujours le lieu de rassemblement où les coupeurs de route, venus du Reteb ou du Gheris, préparaient leurs coups de main, menaçant les ksours soumis de la vallée du Guir, et arrêtant la soumission des Aït-Izdeg du Kheneg et de Ksar-es-Souk, ainsi que des Chorfas du Meghra qui ne demandent qu'à entrer en relations avec nous.

A l'est, la situation n'était guère meilleure :

Moulay-Ahmed ou Lahcen, dans la région d'El-Bour, continuait sa propagande hostile; les Aït-Haddou-Fertoumach dissidents maintenaient le désordre dans l'Aït-Aïssa; les Aït-Mesrouh ne marquaient qu'une confiance relative au chef du poste de Gourrama et l'on ne pouvait guère faire fonds sur leurs sentiments.

Le début de 1916 fut précisément marqué par un incident fâcheux, qui souligna le danger d'une pénétration aussi filiforme :

Le 14 mars, un convoi revenant de Gourrama était attaqué à la sortie des gorges de Kadoussa par une bande d'environ 300 djicheurs et en partie anéanti.

Si l'on voulait maintenir les résultats déjà acquis, il devenait donc urgent de rendre au territoire de Bou-Denib la sécurité qui lui faisait depuis quelque temps défaut, et de préparer, par l'organisation d'une base de manœuvre appropriée qui donnerait de l'air à notre cordon de pénétration, une progression normale vers la Moulouya.

Ce fut le rôle des colonnes de 1916.

La première opération envisagée fut le net-

toyage du massif du Daït. Cette œuvre, commencée par une première reconnaissance du 14 au 17 mai qui nous conduisit jusqu'aux abords sud du Kheneg, se trouve achevée après les combats du 30 mai au Foum-Zabel, des 1er et 2 juin à Ifri et Aït-Othmane, où une sévère leçon est infligée aux populations du Kheneg, coupables d'avoir donné asile et prêté main forte aux dissidents Aït-Hammou qui, tant de fois, étaient venus opérer sur nos populations soumises.

Le groupe mobile, descendant du Kheneg, déboucha au Ksar-es-Souk et au Medaghra, dont les populations demandèrent aussitôt l'aman.

Pour consolider les résultats acquis, un poste fut installé le 17 juin à Rich, sur le Ziz, à l'endroit où la piste quitte cette rivière pour remonter au Tizi-N'Telghem, assurant ainsi notre emprise sur les Aït-Izdeg ralliés, la protégeant contre les dissidents, menaçant ceux-ci de flanc et prenant la maîtrise du point de passage obligé des routes unissant le sud au nord marocain, le Tafilalet à Fez.

A ce moment, les Aït-Atta du Reteb, s'étant

sentis directement menacés par notre avance jusqu'au Ksar-es-Souk et au Medaghra et inquiets de nos progrès, organisent avec le concours des Filaliens une harka.

Le 9 juillet, ils sont écrasés à Meski par le groupe mobile à peine rentré à Rich et, malgré l'emploi de nombreuses tranchées, ils voient leurs positions enlevées d'assaut et laissent plus d'un millier des leurs sur le terrain. Dégagé de tout souci de ce côté, le lieutenant-colonel Doury se retourne vers l'est où Moulay-Ahmed ou Lahcen a réussi à soulever les Aït-Bou-Merieme contre nous. Le 29 juillet, il est défait au combat de Tizigzaouine, et son fils vient lui-même se présenter le lendemain au commandant du groupe mobile. Les Aït-Bou-Merieme font leur soumission ; la dissidence des Aït-Haddou-Feroumach est sévèrement réprimée.

L'ordre est également rétabli de ce côté.

Il ne restait plus qu'à exploiter ces succès en créant, de chaque côté de notre axe de marche, des postes de surveillance. Ksar-es-Souk fut ainsi fondé le 10 octobre, Beni-Tadjit le 1er novembre.

Mais voici que part du Tafilalet une nouvelle harka : le lieutenant-colonel Doury se met en marche de nouveau, bouscule les premiers éléments le 10 novembre à Aoufous, poursuit la harka, et le 16, à El-Maadid, la met en pleine déroute après un combat qui coûta à l'ennemi plus de 600 morts.

Cette belle victoire nous ouvrait le Tafilalet : Si Moulay Mehedi, khalifa de Sa Majesté le Sultan, venait, en personne, se présenter avec tous les notables de son entourage au commandant du groupe mobile. Mais ce n'est qu'un an plus tard qu'on exploita le succès obtenu en installant une mission auprès du Khalifa.

La situation était maintenant sûre; on pouvait penser à traverser le Grand-Atlas en tout sécurité, pour se joindre sur la Moulouya aux troupes venues de Meknès.

Cette jonction s'accomplit quelques mois plus tard, aussitôt l'hiver terminé.

Le 6 juin, à Assaka-N'Ijdi, à 30 kilomètres à peu près en amont de Kasbat-el-Makhzen, le groupe mobile de Bou-Denib rencontrait celui de Meknès et cela sans avoir tiré un seul coup

de fusil, grâce à l'excellente préparation politique qui avait su éloigner les dissidents et s'assurer l'appui et la collaboration des populations laborieuses de la région.

Peu de temps après, cette fois en aval de Kasbat-el-Makhzen, à Misour, le groupe mobile de Bou-Denib, traversant de nouveau le Grand-Atlas, au seuil de Tizi-Gzaouine, se réunissait, le 10 juillet, au groupe mobile de Debdou, commandé par le colonel Maurial, et qui, remontant la vallée de la Moulouya, avait installé le 23 juin un poste à Outat-Oulad-El-Hadj.

Le 11 octobre, les deux groupes mobiles de Meknès et de Bou-Denib se réunissent une seconde fois sur la Moulouya à Assaka-N'Tabeïrt et sont passés en revue par le Résident général. Un poste fut créé à Outat-Aït-Izdeg (Midelt) en liaison avec Itzer; le tracé d'une piste rejoignant les deux postes fut étudié, un pont projeté sur la Moulouya.

Ainsi se trouvaient réalisées les directives données deux ans auparavant par le Résident général. La communication entre les deux Maroc était assurée, le bloc berbère divisé en deux

tronçons, et la route désormais ouverte aux caravanes venant du Sud et qui, jusqu'alors, étaient dans l'obligation de payer un tribut aux dissidents du Moyen-Atlas.

Le 10 juin 1918, afin d'élargir encore cette jonction et de resserrer le blocus économique autour du massif berbère insoumis, un poste était créé à Kasbat-el-Makhzen, au point où le trick Soltan allant du Tafilalet à Fès coupe la Moulouya, dernière étape de la progression de nos troupes vers le Nord et qui servira de base pour les opérations ultérieures prévues dans la région d'Engil.

Entre temps, et venant comme une conséquence naturelle de nos succès d'El-Maadid, une mission était, en décembre 1917, installée au Tafilalet et auprès du Khalifa Moulay Mehedi qui ne cessait de demander nos conseils et faisait preuve à notre égard des meilleures dispositions.

Quelque temps après, le Tafilalet, cette région qui de tout temps avait été considérée comme un repaire des dissidents et un foyer de fanatisme, était entièrement soumis.

Les conséquences de tous ces efforts se verront peu à peu : celles de la jonction sur la Moulouya avec les troupes du Maroc occidental sont déjà apparentes; il n'y a qu'à laisser le fruit mûrir.

Celles de notre installation tout le long du Ziz et au Tafilalet apparaîtront bientôt; elles se manifesteront surtout par une plus grande sécurité apportée aux populations soumises du territoire de Bou-Denib et du Sud-Oranais. Enfin, nous possédons là une base solide qui nous permettra, quand le moment sera venu, d'entreprendre avec Marrakech une jonction analogue à celle qui vient d'être réalisée sur la Moulouya (1).

***

Si l'on étudie maintenant la population de ces régions, on voit que l'élément arabe est en minorité. Il n'est représenté dans le territoire de Bou-Denib que par les Chorfa du Tafilalet et

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, des événements se sont produits qui seront exposés au public dans *le Maroc de 1920*.

par deux tribus nomades, les Ouled Naceur et les Doui Menia (1).

L'élément berbère forme la majeure partie de la population soumise : il est réparti en trois grandes confédérations, les Aït Yafelman, les Aït Tseghrouchen et les Aït Atta.

Tous les habitants de la région parlent le *Tamazight*, c'est-à-dire la langue berbère du Maroc, sauf les Chorfa et les Ouled Naceur qui parlent arabe.



Cherchons maintenant quelle peut être l'intérêt que présente pour nous cette région au point de vue économique et commercial.

Agriculture. — En regard de son énorme étendue, le territoire de Bou-Denib est pauvre.

Sauf en quelques points de la montagne, les rigueurs du climat saharien ne permettent les cultures de céréales que sous la condition d'une irrigation régulière et abondante.

(1) J'ai rejeté dans l'Appendice de ce volume, au chapitre *les Populations du Territoire de Bou-Denib*, des notes plus détaillées sur les populations de ces régions, les adversaires que nous trouvons encore en face de nous et les confréries religieuses du pays.

Les seules régions cultivées seraient donc les vallées des oueds, principalement les hautes vallées où l'eau est plus abondante, et quelques îlots alimentés par des sources ou des puits.

La superficie des terres cultivables est par conséquent restreinte et ne peut guère être augmentée : elle est fonction de l'eau. Si on veut l'étendre, il faudra s'attacher surtout à rendre plus parfaits les moyens d'irrigation. A ce point de vue, il est certain que des progrès peuvent être réalisés dans certaines régions, particulièrement au Tafilalet, où il sera possible sans doute d'établir un système d'irrigation plus pratique et d'un rendement supérieur à celui des puits à traction animale que les indigènes emploient depuis plusieurs siècles.

Dans les régions voisines du Gheris, du Ferkla, du Toddra et dans le bassin du Haut-Ziz où nous conduira un jour notre progression, on se trouvera en présence du même régime de culture et des mêmes travaux de perfectionnement à entreprendre.

D'autres causes ont également restreint pendant longtemps l'importance de la richesse agri-

cole et que notre occupation a fait disparaître : l'insécurité qui régnait en permanence avant notre arrivée dans la région n'était pas faite pour encourager les efforts des cultivateurs; à cette cause première venait s'ajouter l'insouciance de l'indigène, sa paresse native, ses instincts guerriers, c'est-à-dire pillards, qui lui faisaient préférer aux durs travaux des champs les coups de main faciles, riches souvent en butin enlevé.

Au fur et à mesure que notre occupation s'étend, toutes ces causes qui restreignaient la production disparaissent.

Mais il ne faut pas se faire d'illusions : ce pays nourrit à peine ses habitants, et l'administration militaire ne doit pas compter s'y approvisionner; actuellement c'est à peine si chaque année 2.000 quintaux d'orge peuvent être achetés. Cette quantité ne pourra guère être dépassée.

Les régions les plus riches sont la moyenne vallée du Ziz et la région d'Outat : c'est là que s'approvisionnent les indigènes.

Il ne faudra pas compter, lors de l'occupa-

tion des régions limitrophes, sur une plus grande richesse.

ELEVAGE. — L'élevage est par contre susceptible de donner un meilleur rendement. Notre avance jusque sur la Moulouya, en amenant la soumission de tous les Aït Tseghrouchen, nous a mis en mesure de pouvoir trouver dans leurs importants troupeaux d'ovins un approvisionnement pour nos troupes. Mais le Tseghroucheni est un montagnard méfiant : sa soumission est encore récente et il faudra un certain travail d'apprivoisement et du temps pour l'amener à vendre ses moutons sur nos marchés qu'il ne fréquente encore que très rarement. Il sera possible, de ce côté, d'arriver à des résultats satisfaisants.

Ce même travail d'apprivoisement devra à plus forte raison être entrepris avec les Aït Morghad et Aït Haddidou encore plus sauvages.

COMMERCE ET INDUSTRIE. — Si avant notre arrivée l'état d'insécurité, la difficulté des communications et l'hostilité permanente des tribus n'arrêtaient pas complètement tout mouve-

ment commercial, ils l'enrayaient en grande partie. Seul un commerce local était possible.

Les relations avez Fez, qui ont toujours été très fréquentes, avaient presque complètement cessé, à cause des droits de passage énormes qu'exigeaient les tribus beraber sur les territoires desquelles étaient obligées de s'aventurer les caravanes. La grande route du Tafilalet à Fez, qui est la grande artère commerciale dc la région, était divisée en tranches de « Zettata » (1). Il y avait la « Zettata » du Reteb en pays Aït-Atta, celle du Kheneg à payer aux Aït-Izdeg. Au col de Nzala et Tizi-N'Telghemt, passages obligés des caravanes, les Aït-Izdeg percevaient un droit très élevé. Lorsque les caravanes arrivaient à la Moulouya elles n'étaient qu'au milieu de leurs peines : il fallait traverser tout le pays Aït-Youssi et Aït-Tseghrouchen et payer les mêmes tributs. Si l'on ajoute à cela les aléas d'un voyage au milieu de populaions avides et pillardes, on comprendra faci-

(1) La *Zettata* est la protection, ou si l'on veut l'impôt, le tribut payé au protecteur, c'est-à-dire à la tribu dont on emprunte le territoire.

lement que le mouvement commercial ne soit pas intense : n'allait à Fès que celui qui y était obligé.

Dès notre installation à Colomb-Bechar, les indigènes du Haut-Guir avaient songé à s'y ravitailler; mais les caravanes étaient la plupart du temps pillées. Notre installation à Bou-Denib et à Bou-Anan, en faisant régner la paix et la sécurité, principes du négoce, ont permis à ce courant de s'établir sur de nouvelles bases : d'abord timide, il s'est développé nettement, et les relations avec Colomb prennent de jour en jour plus d'importance.

Notre progression vers la Moulouya et au Tafilalet a eu les mêmes résultats pur les mêmes raisons. Nous occupons maintenant toute la région du Ziz, ainsi que le Tizi-N'Talghemt, donc toute la partie de la grande route impériale comprise entre le Tafilalet et Kasbat-el-Makhzen : c'est-à-dire que tous les droits de passage ont été abolis : les caravanes n'ont plus à craindre que les coups de main de dissidents audacieux, mais de jour en jour la sécurité s'accroît, et bientôt elles pourront circuler libre-

ment sur cette piste jalonnée de nos postes et que nous avons améliorée sur une grande partie de son parcours en attendant d'en faire une route vraiment carrossable.

De plus, en empruntant au débouché du Tizi-N'Talghemt la voie de Midelt-Itzer, un peu plus longue, les caravanes ne quittent pas nos postes. Sur la route directe de Fès, il ne reste plus qu'un tronçon à dégager, celui de Kasbat-el-Makhzen à Tarzout, au milieu des Aït-Youssi : ce sera l'œuvre de demain.

Aussi, en présence des résultats déjà constatés, est-il permis d'envisager une sérieuse amélioration dans la vie économique des populations.

Mines. — Tout le massif de l'Atlas abonde en gisements de fer, de plomb, même de cuivre, dit-on. Mais ces richesses ne pourront être exploitées que lorsque des voies de communication auront été établies.

Marchés. — Le grand marché de la région est le Tafilalet. De cette région, un courant commercial intense a existé de tout temps avec Fès-Marrakech, plus récemment avec Colomb-Bé-

char. Un moment restreint par suite de l'insécurité du pays, il reprend, depuis notre occupation, avec un nouvel essor.

Au Tafilalet, les nomades viennent échanger dans les ksour ou sur les deux marchés importants de Bou-Am et Moulay-Ali-Cherif les produits de leurs troupeaux contre des dattes, des céréales, du sucre, du thé, des étoffes.

Tenir le Tafilalet, c'est donc tenir un peu les tribus qui s'y approvisionnent : aussi à ce titre notre installation dans ce pays est-elle susceptible d'obtenir les meilleurs résultats.

COLONISATION EUROPÉENNE. — Ce pays, en raison de sa pauvreté et des rigueurs de son climat, ne se prête pas à la colonisation européenne.

*
* *

En résumé, le but que nous poursuivons, d'exercer sur les populations une attraction économique et politique dont elles sont les premières à bénéficier, réussit pleinement. Le spectacle de notre force a assuré dans cette région

une paix et une tranquillité qui seraient absolues si l'on n'avait, de temps en temps, à subir les incursions de quelques audacieux pillards établis en lisière de la zone soumise. Mais d'année en année ces éléments de désordre sont obligés, devant la progression de notre occupation, de s'éloigner davantage, et leur complète disparition n'est qu'une question de temps.

Une détente sérieuse s'est produite chez les Beraber. La haine du « Roumi », qu'entretenaient soigneusement chez eux quelques exaltés intéressés, s'est considérablement atténuée à notre contact, et un sérieux rapprochement a eu lieu.

Ce sont là les résultats d'une politique avisée autant que prudente.

UN ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR AU MAROC

Nous possédons au Maroc un établissement d'enseignement supérieur, l'Ecole supérieure de langue arabe et de dialectes berbères de Rabat, qui délivre, en fin d'études et après examen, des certificats, des brevets et diplômes d'arabe et de berbère de plusieurs degrés, permettant ainsi à nos futurs fonctionnaires ou interprètes de parfaire leur connaissance des langues parlées par les Indigènes au Maroc et de faire vérifier leur savoir par un jury compétent.

Il a été joint à cette école, au début de l'année scolaire 1916-1917, un ensemble de cours de procédure civile marocaine, de droit civil et de droit administratif marocains, de droit musulman, de droit et de coutumes berbères, d'ethnographie marocaine, d'histoire et de géo-

graphie marocaines. En fin d'études, les auditeurs de ces cours pourront obtenir « un certificat d'études administratives marocaines » qui deviendra, nous l'espérons, le diplôme exigé de tous les candidats à des fonctions administratives au Maroc.

La Direction de l'Enseignement au Maroc, en instituant cette double série de cours et d'examens, a montré qu'elle comprenait la nécessité où se trouvaient les fonctionnaires du Protectorat de faire preuve d'une intelligence vraie des langues du Maroc, de la société, de la vie et des mœurs marocaines.

Ce programme d'enseignement supérieur est-il suffisant pour le Maroc d'aujourd'hui et surtout pour celui de demain? Nous ne le pensons pas, et nous allons dire ce qui pourrait immédiatement lui être adjoint.

On a remarqué que, lors de l'Exposition de Casablanca et de la Foire de Rabat, le Protectorat avait provoqué une série de conférences pour exposer l'œuvre accomplie par nous au Maroc. Ces conférences, aujourd'hui réunies en volumes, constituent l'un des plus utiles moyens

de renseignements sur ce pays. J'estime que cet effort doit être continué (1).

Nous manquons, en effet, très souvent de moyens de renseignements sur des problèmes marocains de la plus haute utilité pour le travailleur intellectuel, le producteur ou l'administrateur. Or, j'ai remarqué, depuis que je suis au Maroc, que dans la quasi-totalité des cas il existait quelqu'un qui possédait un dossier, des notes sur la question ou qui la connaissait de mémoire. Mais on ne savait pas tout d'abord où se trouvait cette personne; et, quand on l'avait découverte, très souvent les documents recueillis par elle n'étaient pas en place, pas mis au point; ou bien encore elle ne daignait pas vous renseigner; parfois, elle n'avait pas le temps de le faire... Ce qui obligeait, finalement, à recommencer des recherches déjà faites, par conséquent à perdre un temps que l'on eût pu employer plus utilement à un autre travail.

Pour faire connaître tout le Maroc soumis,

(1) On a publié, depuis, en brochure, un certain nombre de conférences faites en 1918 au Centre d'Instruction Militaire de Meknès. Mais les brochures s'égarent si facilement.

il suffirait en somme d'obliger chaque personnage compétent pour ce qui touche une région, un problème, une question quelconque, à nous faire part de son expérience. Le moyen d'arriver progressivement à ce résultat est d'instituer un institut de conférences dans le genre de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales de Paris ou des cours publics de l'Université Nouvelle de Bruxelles. C'est-à-dire que l'on demanderait à des spécialistes de traiter en une ou plusieurs conférences la question qui les a jusqu'ici intéressés. Ils résumeraient, ils clarifieraient leur expérience à l'usage du public.

On voit d'ici quelles belles séries de conférences on pourrait organiser sur *les Berbères, les Fleuves du Maroc, la Société Marocaine, la Poésie Berbère, l'Art au Maroc, l'Agriculture dans les diverses régions du Maroc, les Richesses du Maroc, l'Atlas,* etc., etc. Il suffirait de savoir choisir les conférenciers, et que le Protectorat imposât à ses fonctionnaires et aux officiers du Service des Renseignements (si compétents sur les questions qui touchent les régions où ils opèrent) de s'intéresser à cette ins-

titution officielle et de répondre à ses invitations.

Je n'ignore pas que la Société de Géographie du Maroc a déjà organisé des conférences sur des questions de géographie et d'ethnographie, mais le programme de cette Société est limité. *Le Foyer* de Casablanca est une réunion privée, qui ne peut faire appel qu'à la bonne volonté des conférenciers et qui mêle, forcément, à des exposés dignes du but de haut enseignement que nous proposons ici des séances récréatives d'un ordre beaucoup moins sévère. Ce qui est indispensable, ce sont au contraire des séries de conférences formant un tout, dans lesquelles on essaie de déblayer une question pour l'examiner sur toutes ses faces. C'est ainsi que l'on procède aux Hautes Etudes Sociales et à l'Université Nouvelle : on fixe un plan, un programme, il est soumis à des spécialistes, et l'on demande à l'une des personnes compétentes ou à plusieurs de les remplir et d'en mettre les différentes parties à la portée du public.

Chacune de ces séries de conférences, et ceci est un point également important, est ensuite

publiée en un volume, aux Hautes Etudes Sociales tout au moins. Ces volumes, dont chacun est ainsi consacré à une question, touchent un nouveau public, heureux de trouver sous une forme accessible l'extrait concentré, le résumé de longs travaux. Nous avons grand besoin, au Maroc, de semblables publications, et nous applaudirions tous, par exemple, à la création d'une « Bibliothèque de l'Ecole Berbère », qui viendrait s'adjoindre aux volumes si solides de la « Mission Scientifique du Maroc », que M. Michaux Bellaire dirige avec tant de modestie et une compétence si sûre.

Il est d'autre part certain qu'il y aurait intérêt à ne pas multiplier outre mesure les conférences (20 à 30 chaque année, formant trois ou quatre séries et ensuite trois ou quatre volumes) pour ne lasser ni le public, ni les conférenciers.

Enfin ces conférences pourraient, à un jour de distance, être prononcées successivement à Rabat et à Casablanca, villes dans lesquelles on trouve un public européen cultivé, lycéens et commerçants à Casa, étudiants et fonctionnai-

res à Rabat, public qui prendrait rapidement l'habitude de venir entendre les conférenciers, s'ils se présentaient à jour fixe durant les 20 à 30 semaines de la saison fraîche.

Un pays sans vie intellectuelle ne dépasse pas un stade moyen de production et d'effort. Le Maroc, destiné à surprendre le monde par la rapidité de son évolution, se doit à lui-même de ne pas être seulement la terre du gain matériel immédiat et de la bataille commerciale. Nous voulons à ce bel Empire des destinées très hautes; ne nous arrêtons pas à la moitié du chemin.

DES BIBLIOTHÈQUES

Il existe au Maroc une bonne bibliothèque publique pour ce qui touche les questions berbères, islamiques et marocaines; c'est celle de l'Ecole Berbère dans le nouveau bâtiment qu'on a construit pour cet établissement supérieur, à l'Aguedal de Rabat. Cette bibliothèque n'est pas complète, même pour ce qui touche le Maroc; mais on peut espérer qu'elle s'enrichira peu à peu. Elle constitue déjà un instrument de travail utile, qui rend de réels services aux travailleurs.

On trouve encore d'autres bibliothèques dans les Cercles d'Officiers, dans les Maisons du Soldat; elles sont plus ou moins riches et, en tout cas, elles ne sont accessibles qu'à l'élément militaire.

Une bibliothèque existe au Lycée de Garçons de Casablanca et une autre au Lycée de Filles

de cette même ville. Mais ces bibliothèques sont réservées aux professeurs et élèves de ces établissements.

Nous trouvons enfin à Casablanca la Bibliothèque Populaire. Mais elle est, de par son programme même, quelque chose d'insuffisant et de rudimentaire.

Il est inadmissible que nous n'ayons pas au Maroc de vraies bibliothèques publiques, et que chaque grande ville européenne, Casablanca, Fès, Meknès, Marrakech, Mazagan, Mogador, ne possède pas sa bibliothèque ouverte à tous, et où chacun, officier, étudiant, industriel, homme d'affaires, colon, puisse trouver les moyens de fortifier sa culture générale et de se renseigner sur les problèmes qui l'intéressent le plus directement.

La tendance à oublier la Bibliothèque Publique comme instrument de culture de la cité est si forte au Maroc que, dans le plan d'extension de Casablanca, j'ai beau chercher, je vois bien des lycées de garçons, des hôpitaux, des écoles, une infirmerie indigène, un Hôtel de Ville, un Hôtel de la Subdivision, un Cercle Militaire,

voire un théâtre... mais de bibliothèque point. Et je trouve cet oubli infiniment coupable.

Une Bibliothèque Publique n'est pas un luxe à l'usage des vieilles villes de l'Europe. C'est un instrument de travail. C'est un moyen de gagner intelligemment de l'argent et de faire des affaires sérieuses.

Rappelons-nous les paroles adressées à des ouvriers par Carnegie, le milliardaire américain, grand fondateur de Bibliothèques publiques, lors de l'inauguration de la *Carnegie Library,* à *Braddock* (Pensylvanie) :

« Je viens de me procurer une grande satisfaction, une des plus grandes que je me sois jamais procurées. J'ai eu le privilège d'aider quelques-uns de mes camarades de travail à s'aider eux-mêmes. Cette bibliothèque leur fournira les moyens de se rendre plus utiles à leurs patrons et aussi d'amasser un capital intellectuel qui ne peut être ni détérioré, ni déprécié... Un des avantages de cette bibliothèque sera de mettre à votre portée tous les journaux locaux et tous les journaux professionnels; je vous prie de les lire avec soin. Vous y trouverez beaucoup

d'erreurs, beaucoup de bévues. Cela est inévitable avec les journaux qui doivent travailler à la hâte et rapporter même les rumeurs. Mais, par l'étude des principaux journaux, la tendance des affaires peut être discernée avec exactitude... Le plus grand caractère de la vie publique de l'Angleterre, et le plus ferme ami de la République au moment du danger, le radical John Bright, à qui l'on demandait un jour quelle était son acquisition la plus précieuse, répondit : « Le goût de la lecture. » Je peux dire en toute sincérité, d'après ma propre expérience, que je suis de l'avis de ce grand homme. Il n'existe aucune organisation humaine aussi puissante pour le bien, aucun avantage plus grand pour une Société, que la mise à la portée de tous les trésors du monde, emmagasinés dans les livres... Il n'existe pas pour l'ouvrier de plus sûr moyen de devenir contremaître, directeur et finalement associé, que la connaissance de ce qui a été fait et se fait encore, sur la surface du monde, dans sa spécialité... Au cours de mon expérience de manufacturier, je sais que notre maison a commis de nombreuses fautes,

en négligeant cette seule règle : *Ne jamais rien entreprendre avant que les directeurs d'une industrie n'aient été à même d'examiner tout ce qui a été fait, sur la surface de la terre, dans leur spécialité.* L'oubli de cette règle nous a coûté des centaines et des centaines de mille dollars, et nous a rendus très pratiques sur ce sujet... »

Paroles d'un grand réaliste, d'un *selfmade-man,* comme l'on en trouve beaucoup aux Etats-Unis et au Maroc. Répétons sans cesse et faisons entrer cette vérité dans la tête de tous: « Le livre est indispensable au travailleur. »



Le programme d'une bibliothèque au Maroc doit être le suivant : *a*) Littérature générale : tous les classiques français et les traductions des classiques étrangers; *b*) Islam, les Berbères, langue arabe et langue berbère, les colonies, le Maroc, toutes les questions sur lesquelles nous devons dans chaque ville de ce pays pouvoir nous renseigner avec rapidité; *c*) Histoire de France,

— la conquête de nos colonies, — les guerres nationales (1870 et 1914-1918), car nous devons nous relier sans cesse à la Métropole par un lien très fort; *d*) Les affaires, la technique des affaires : agriculture, colonisation, marchés mondiaux, procédés américains, anglais et allemands de fabrication et de vente, industries applicables au Maroc...

Ce programme résume ce dont nous avons immédiatement besoin dans ce pays. Il est indispensable au travailleur, au colon de pouvoir feuilleter sans dépenses pour lui des collections de revues, comme l'*Usine*, l'*Exportateur Français* ou l'*Information Universelle*, qui suivent pas à pas les transformations de la technique et du marché mondial. Si nous ne nous tenons pas au courant de ce qui se fait dans le monde, malgré notre énergie et notre activité, nous resterons en arrière du reste de l'Univers, au milieu de cette grande transformation économique qui va être le résultat immédiat de la guerre.

Or, remarquons-le au passage, l'établissement de bonnes bibliothèques est particulièrement facile en ce moment puisque les hasards de la

guerre ont envoyé au Maroc des écrivains et des éditeurs, voire même d'anciens Elèves de l'Ecole des Chartes, qui peuvent travailler à l'établissement de ces bibliothèques nouvelles, indiquer de judicieuses méthodes de classement et même nous obtenir des remises considérables auprès des maisons d'édition de Paris pour l'achat de nos collections.

Ne perdons pas de temps : les publications faites sur le Maroc, par exemple, les revues, les journaux doivent être recueillis au fur et à mesure qu'ils paraissent, certains ouvrages sur la guerre de 1914-1918, très faciles à acquérir aujourd'hui, seront demain très rares. Nous devons faciliter aux générations futures l'étude et la connaissance de l'activité et des efforts de la génération présente pour sauver la France et constituer le Protectorat Marocain.

***

Un dernier point, d'ordre pratique celui-là :

Nous estimons que les bibliothèques publiques à créer au Maroc doivent être des bibliothèques

municipales, sauf à Casablanca, où doit se trouver l'organisme d'état, la Bibliothèque Nationale du Maroc.

Il est évident, en effet, que l'on ne peut mettre à la charge du Protectorat la construction ou l'achat de huit bâtiments pour les huit grands centres urbains du Maroc (Casablanca, Rabat, Fès, Meknès, Mazagan, Saffi, Mogador et Marrakech), puis l'achat des livres, leur conservation et leur garde par un personnel approprié. Il faut se limiter à une seule grande bibliothèque générale entretenue par l'Etat.

D'autre part Rabat, capitale administrative, possède déjà une Bibliothèque d'Etat.

Enfin, c'est à Casablanca que l'on trouve le plus grand nombre de civils français, le plus grand nombre de commerçants, d'industriels, de contremaîtres, de professeurs et de lycéens.

C'est donc à Casablanca que doit se trouver la Bibliothèque Nationale du Maroc. Mais nous rappelons qu'elle ne suffit pas : il doit exister à Rabat une Bibliothèque Municipale qui, bien entendu, cherchera à ne pas faire double emploi avec la Bibliothèque de l'Ecole Berbère, et dans

les six autres villes des bibliothèques générales entretenues par les municipalités.

C'est seulement lorsqu'il aura réalisé ce programme que le Maroc aura commencé à mettre entre les mains de tous le meilleur moyen d'apprendre et de se cultiver. C'est seulement alors que l'on pourra parler avec sincérité du développement de la culture française au Maroc.

LES MUSÉES DU MAROC

Trois musées artistiques existent déjà au Maroc. Ce sont par ordre de richesse : le musée de la Médersa des Oudayas, à Rabat, le musée du Dar Batha, à Fès, le musée des Services Municipaux à Marrakech.

Ces trois musées ont déjà recueilli nombre de pièces uniques de l'art marocain qui eussent été égarées, détruites ou vendues à des collectionneurs étrangers. Il faut féliciter leurs fondateurs. Mais ce chiffre de *trois* musées est tout à fait insuffisant, et le nombre d'objets conservés dans chacun de ces musées n'est pas si énorme que leurs conservateurs doivent arrêter leurs recherches, et considérer leur travail comme terminé.

Examinons d'abord ce qui existe; nous verrons ensuite ce qui pourrait être.

Les deux premiers de ces musées sont établis dans un cadre charmant.

La vieille Médersa des Oudayas, habilement restaurée, avec l'aimable jardin mauresque qui l'entoure, avec son patio si pur de lignes, ses escaliers étroits, ses deux loges sur la cour, ses longues chambres, et demain son ancienne mosquée que l'on finit de réparer, est un édifice parfaitement approprié à son but actuel. Je me demande seulement par quelle aberration de sens commun l'on a tenu à placer à côté du musée un hammam qui, nous l'espérons, se chargera quelque jour de prendre feu et de détruire toutes les collections de l'établissement, ce qui donnera au conservateur la joie de les former à nouveau. La place est déjà si étroite dans ce musée qu'il eût, certes, mieux valu réserver l'emplacement actuel du hammam pour des agrandissements futurs.

Le musée de la Medersa des Oudayas renferme des collections de tapis de Rabat et de Salé, des broderies de Rabat, de Meknès et de

Fès, quelques spécimens de filet, des meubles, des instruments de musique, des reliures, des armes, des bijoux, quelques vieilles boiseries, de beaux canons, et surtout la magnifique série de faïences de Fès qui composait autrefois la collection Libert, toutes pièces que le conservateur, M. Jean Galloti, a su disposer avec de l'imagination et du goût.

Le palais du Batha, à Fès, est peut-être l'une des demeures les plus réussies du Maroc. C'est un *riad*, c'est-à-dire la réunion par deux longues galeries couvertes de deux pavillons, formant au total un vaste rectangle fleuri, où tout évoque les images du plaisir et de la volupté. Ici rien qui ne soit ordonné et charmant. Dans des vasques de marbre, les jets d'eau toujours en mouvement, les terrasses de mosaïque, le mariage harmonieux d'arcades de hauteur et de largeur inégales, cette blancheur des murs qui ressort parmi le vert des feuillages, ces arbres le soir exhalant leurs parfums, une chaude lumière, tout s'unit ici pour évoquer quelque arrivée chez le prince d'un conte musulman.

Le musée occupe seulement l'un des pavillons

du *riad*. Il faut espérer que l'on trouvera rapidement un local plus convenable et plus spacieux pour le Cercle des Officiers, actuellement logé dans l'autre pavillon. Ne pourrait-on lui abandonner le local actuel des Services Municipaux, lorsque ceux-ci ayant achevé l'immeuble qu'ils se font construire, abandonneront leur demeure présente? Le Musée pourra alors s'agrandir progressivement.

En effet, le Musée est déjà presque à l'étroit dans son petit pavillon. Outre quelques canons, la cage historique du Rogui et la très riche collection d'armes et de poires à poudre que l'on a trouvée à la Maquina, le conservateur, M. Ricard, a réuni des faïences et soieries de Fès, des marbres et bois sculptés, des meubles et tapis berbères... Mais ce n'est là qu'un début, et il y a beaucoup d'autres objets à recueillir, quand ce ne serait que dans la région même, à Fès, à Sefrou, et chez les Berbères des environs.

Le musée de Marrakech n'est encore qu'un embryon de musée. Il tient tout entier dans une salle du Dar Mac Lean, sur la place Djemaa et Fnâ, maison dans laquelle sont installés les Ser-

vices Municipaux. On y trouve quelques bijoux, des armes, des tapis des Sektana et des Glaoua, un curieux étui de fusil de cette dernière région, en laine brodée, des cuirs taillés, des tables basses en cuivre, quelques spécimens de sellerie indigène, avec un superbe éperon en cuivre et une plaque de poitrail... Ce n'est qu'une amorce, un point de départ, et je ne pense pas que ses créateurs aient la pensée de représenter par ces quelques échantillons l'art si riche et si divers du sud du Maroc. Là encore, il faut de la place, la chambre actuelle est déjà trop remplie : il convient de trouver un autre local, et de chercher d'autres objets.

Il nous faut, en effet, insister fortement sur ce point : ce qui a déjà été fait est bien, dans ces musées; mais c'est peu de chose, et il reste encore beaucoup à faire, même seulement pour ce qui regarde l'art indigène, avant de se déclarer satisfaits.

En effet, si l'on s'en tient aux objets indigènes, les collections de ces musées sont loin de représenter tout l'art marocain. Les armes, les bijoux du Rif, les cuirs d'Oudjda, du Rif, de Marra-

kech, du Tafilalet, tout l'art glaoua, si violent, si vif de couleur, les cuivres de Sefrou, les tapis de Sektana, des Zayan, des Ouled bou Sba, quantité de modèles de vieux tapis de Rabat et de Salé, les bijoux de Mogador, du Sous et de l'Anti-Atlas, les poteries de Taza, des Tsoul, de Safi, du Rif, les poignards admirables, les poires, cylindres et cornes à poudre de l'Atlas, du Sous et de l'Anti-Atlas, les sachets à poudre en cuir du Tafilalet, les bijoux du Sous et d'Ifni, mille autres objets qu'il ne serait pas très difficile de découvrir encore dans les marchés et chez les caïds, peuvent être rapidement ajoutés aux ensembles déjà formés et les enrichir.

Surtout ce chiffre de trois musées est insuffisant pour le Maroc. Quatre autres villes, Casablanca, Meknès, Mogador et Oudjda, devraient avoir un musée à elles et se constituer des collections, en ce moment où la recherche des objets de l'art indigène ancien n'est pas chose impossible ni très coûteuse. Dans chacune de ces villes on peut découvrir des objets que l'on ne trouve point dans les autres. Chacune a un pro-

gramme, un champ d'action tout trouvé. Art ancien ou moderne, il existe, dans chaque région du Maroc, des productions autochtones qui valent d'être recueillies, étudiées, cataloguées, décrites.

Ces musées seront alimentés par des achats et des dons. Les sommes dépensées pour l'établissement de ces collections seront rendues au centuple par les touristes qui trouveront là des occasions de prolonger leurs séjours au Maroc. Et l'on ne sera pas réduit, d'ici quelques années, à aller étudier l'art de certaines régions du Maroc aux Etats-Unis ou en Europe, pays dans lesquels nous allons voir s'ouvrir, immédiatement après la guerre, des salles consacrées au Maroc dans les musées d'art décoratif ou d'ethnographie.

***

Je me place maintenant à un tout autre point de vue, et je dis :

Le Musée de la Médersa des Oudayas, à Rabat, est un musée d'Etat, administré par le Service des Beaux-Arts du Protectorat. J'ignore quel est

le régime du Musée du Batha, à Fès, mais je prétends que le seul régime convenable pour les musées des villes du Maroc, sauf Rabat, est celui de l'autonomie sous la surveillance d'un artiste choisi par la municipalité, à qui doit appartenir la propriété et l'administration du musée qu'elle aura voulu créer dans sa ville.

Fès, Meknès, Marrakech, Casablanca, Mogador, Oudjda doivent avoir des musées municipaux. Ces villes ne doivent pas veir le conservateur de Rabat ou le directeur des Beaux-Arts du Protectorat arriver dans le pays, choisir les plus belles pièces pour Rabat et leur laisser seulement des rogatons, les miettes du repas des fauves.

Une certaine concurrence peut s'établir entre les divers musées. Libre à chaque conservateur d'essayer d'enlever la belle pièce, le bijou unique á son concurrent, à son rival. C'est même en tablant sur cette concurrence des municipalités que nous arriverons à un bon résultat d'ensemble. Mais un seul musée d'Etat suffit à l'activité et aux capacités de travail du Service des Beaux-Arts : ne l'accablons pas, ne lui deman-

dons pas trop, souhaitons seulement qu'il ne laisse pas rôtir ses collections à Rabat.

Nos villes du Maroc ont une vie, une personnalité propres; elles doivent mettre un véritable point d'honneur à posséder un musée intéressant.

Il est, à proprement parler, inadmissible qu'une grande cité comme Casablanca, que la plus grande ville européenne du Maroc ne possède ni un musée, ni une grande bibliothèque. Dans les riches cités industrielles de l'étranger, à Cologne, à Dortmund, à Düsseldorf, le bourgmestre n'hésite pas à faire appel à la générosité des particuliers, des citoyens de la ville pour enrichir les collections du musée. A Casablanca, nous pouvons agir de la même façon, et si l'administration ne nous donne pas un musée, si elle nous trouve trop inélégants pour être admis à l'honneur de posséder une culture artistique, nous nous offrirons ce musée et nous ferons voir que nous ne sommes ni moins délicats, ni moins épris d'art que les fonctionnaires de la capitale administrative du Protectorat.

De même à Meknès, où les services de l'hôpi-

tal, laissant à un sort meilleur l'exquise maison marocaine qu'ils occupent aujourd'hui en face de Bab el Mançour, vont être transportés dans le nouvel hôpital aux coupoles si étonnamment persanes, pourquoi ne pas saisir l'occasion au vol? Pourquoi ne pas placer un musée dans cette demeure charmante qui, à elle seule, vaut qu'on la visite?

J'ignore trop Mogador et Oudjda pour me permettre des précisions; mais, par leur importance, ces villes ne peuvent, elles aussi, rester en arrière. Elles comprendront la nécessité d'un effort : elles auront un musée.



Nous venons, à propos de Meknès et de l'hôpital Louis, d'effleurer une question qui a son importance pour les musées marocains :

Le cadre, pour ces musées jusqu'ici uniquement consacrés à l'art indigène, compte beaucoup.

Un des plus heureux essais de M. Gallotti, à la Médersa de Rabat, a été la petite salle de barbier

fâsi, qu'il a nichée dans un coin de tour, et la chambre de riche habitant de Salé ou de Rabat dont il vient d'achever l'installation. Nous sommes intéressés, amusés par ces reconstitutions, nous n'ignorons pas que les riches Marocains eux-mêmes, sauf peut-être le pacha de Marrakech, qui est un raffiné quelque peu teinté d'européanisme, n'ont jamais eu d'appartements aussi garnis d'objets divers et aussi harmonieusement disposés; nous aimons cependant découvrir ces objets d'art à la place qu'ils auraient occupée chez un indigène qui eût été très subtil et amoureux des arts; rien ne détonne; l'ensemble est réussi.

A Fès, le cadre du Batha est enthousiasmant, mais on a placé les objets suivant une méthode assez austère et qui ne prête guère à l'imagination.

A Marrakech, l'unique salle composant le musée est un peu organisée dans le même sens qu'à Rabat : on a cherché à donner une impression d'intérieur, mais cette chambre est mal éclairée; il ne faut pas confondre un musée avec une chapelle; les objets que l'on expose publique-

ment sont faits pour être vus dans tous leurs détails, sans fatigue et sans gêne.

A vrai dire, cette question de cadre n'est pas tout : si l'on peut faire du contenant et du contenu un ensemble où tout s'accorde, c'est la perfection; si l'on n'a pas le cadre convenable, il faut parer au plus pressant, qui est la nécessité d'avoir un musée et de ne pas laisser le voisin s'emparer des pièces uniques que plus tard on ne reverrait plus.

A Casablanca, par exemple, je me demande ce qui siérait le mieux: construire un musée à l'européenne, ou bien une demeure de style arabe, ou bien joindre à un musée à l'européenne consacré à de la peinture, de la sculpture, des moulages, etc... une maison arabe avec jardin, un patio ou un riad, sur lequel donneraient les salles consacrées à l'art indigène. Je vois les possibilités; je n'ose choisir. Je laisse à un artiste comme M. Prost le soin de préciser un plan qui demande à être longuement mûri.

Ce dernier point, en effet, m'amène à une tout autre question:

Certains de nos musées marocains ne doivent

pas contenir que des objets d'art indigène. On peut imaginer, par exemple, dans une ville comme Casablanca, métropole industrielle du Maroc, centre d'enseignement, ville audacieuse et riche dans laquelle, avec un peu de persévérance, des fonds importants peuvent être réunis dans le but de constituer un musée, que ce musée pourra également comprendre des moulages de sculpture ancienne et moderne, de grandes photographies de toiles célèbres, de la peinture, de la sculpture, en plus de collections d'art indigène de toutes les régions du Maroc. Casablanca doit avoir un grand musée, un musée double, européen d'une part, marocain de l'autre.

On s'étonnera peut-être que je parle de reproductions photographiques et de moulages. Un musée est fait, semble-t-il, seulement pour contenir des originaux, des objets d'art presque uniques.

Mais, à Casablanca, nous devons penser aux jeunes gens, aux personnes qui n'ont pas le temps de visiter toute l'Europe pour voir de la peinture, et même simplement qui n'ont pas le

temps de se rendre à Paris pour visiter le musée de sculpture comparée du Trocadéro. Un musée situé près de nos lycées et dans le grand centre de culture européenne du Protectorat doit être en même temps qu'une collection d'objets d'art un moyen d'enseignement : nous ne devons pas craindre de constituer des collections de photos et de moulages pour apprendre l'histoire de l'art aux jeunes gens. Nous leur devons même ces moyens d'instruction.

Certaines de ces photographies, de ces moulages seront tout bonnement consacrés au Maroc lui-même et serviront de complément aux collections d'objets d'art du pays. On ne peut déplacer Bab-el-Mançour ni les Médersas : il faut les photographier. De même on ne peut, sans se donner des airs de sacrilèges, enlever les deux exquises pierres tombales en marbre sculpté de Chella, qui restent ainsi exposées aux intempéries et aux déprédations d'un fou : il faut les mouler et envoyer un exemplaire de ces moulages dans tous les musées du Maroc. On pourrait aussi en offrir à certains musées de France, en échange d'autres reproductions.

Les œuvres originales de la peinture, de la sculpture européennes ne doivent pas non plus être exclues des musées marocains.

Jadis, de grands artistes : Delacroix, Dehodencq, Henri Regnault, sont venus chercher au Maroc de fortes inspirations. C'est dans ce pays que l'académique Benjamin Constant peignit les seuls ouvrages acceptables de sa trop officielle carrière. Hier, John Lavery et le robuste Frank Brangwyn venaient d'Angleterre se reposer et peindre à Tanger. Si nous ne pouvons avoir les originaux de leurs œuvres marocaines, sachons au moins en acquérir des reproductions.

Il y aurait aujourd'hui intérêt à attirer au Maroc nos meilleurs artistes français : Albert Besnard, Cottet, Jacques Blanche, Lucien Simon, Emile Bernard..., qui produiraient des séries d'œuvres sur le Maroc et le Marocain, contribueraient de ce fait à faire connaître le Maroc à l'étranger et nous permettraient d'enrichir facilement nos musées d'ouvrages solides, de vrais chefs-d'œuvre. Le général Bonaparte, lorsqu'il constitua sa Mission d'Egypte, n'avait pas oublié les artistes, et leurs œuvres constituent au-

jourd'hui, dans les albums de la Mission, les plus précieux documents sur la terre des Pharaons il y a un siècle. L'exemple est bon à méditer et à suivre.

N'avons-nous point d'ailleurs, et dès à présent, au Maroc, un petit noyau d'artistes de talent, dont beaucoup furent amenés ici par les hasards de la guerre : de la Nézière, dont l'habileté est grande, Mlle Crépin, de Gaigneron, Pierre Brissaud, Laprade, Marrast, dont nous avons vu des ouvrages charmants... N'avons-nous pas à Marrakech un vrai et grand peintre, qui est en même temps colonel de marsouins, et dont certaines toiles sur Rabat. Safi, Mogador, sont parmi les plus curieuses évocations du Maroc qui aient été jamais vues par un coloriste original et vigoureux? N'avons-nous point, parmi nos aviateurs, Boutet de Monvel, qui a trouvé ici un renouvellement de sa palette et de ses sujets?

Il serait regrettable qu'on laissât ces artistes quitter le Maroc sans retenir au passage quelques-unes de leurs œuvres. Elles doivent nous rester comme un témoignage de la richesse in-

tellectuelle de cette génération, capable à la fois de conquérir le Maroc, de s'intéresser à son art et de s'en inspirer pour des œuvres nouvelles.

On le voit, le programme est vaste : il nous reste beaucoup à faire pour atteindre son but. Mais c'est en sachant commencer dès aujourd'hui et en travaillant avec persévérance que l'on arrivera en vingt ans à posséder de riches collections d'œuvres d'art et de documents, de véritables musées, des moyens sérieux de connaissance et de culture.

Instruments de culture générale, les musées font partie du programme de développement rationnel d'un pays nouveau. Ils ne doivent pas manquer au Maroc, centre de culture européenne et musulmane, pays renouvelé, dont le développement, sous notre protectorat, se fait à pas de géants.

APPENDICE

POUR COMMERCER AU MAROC

M. Ch. René-Leclerc, directeur du Commerce et de l'Industrie au Maroc, a rédigé les conseils pratiques que voici à l'usage des industriels et exportateurs français :

UN PROGRAMME

Les efforts à tenter au Maroc en matière de commerce d'importation sont de deux sortes :

1° Maintenir nos positions pour les articles dont nous sommes les principaux importateurs;

2° Tâcher d'augmenter nos importations pour les articles dont nous n'importons que de faibles quantités, en essayant de profiter tout d'abord de la disparition du commerce austro-allemand.

La proportion de nos ventes au Maroc n'est pas ce qu'elle devrait être et pourrait être sensiblement accrue.

Une connaissance plus approfondie des besoins commerciaux et des ressources économiques du Maroc, nous donneraient incontestablement la maîtrise du commerce de ce pays.

La nécessité pour nous d'avoir pour client les pays

qui sont dans notre voisinage a d'ailleurs été trop souvent oubliée jusqu'ici par nos industriels et nos commerçants. Il serait désirable de voir se créer en France un courant d'émigration commerciale (représentants, voyageurs de commerce, produits commerciaux), vers les contrées qui ne sont séparées de la Métropole que par quelques centaines de kilomètres.

On ne saurait trop attirer l'attention du commerce marocain sur les avantages qu'offrent les grosses maisons de commission fixées dans les grands ports d'exportation de la Métropole et qui sont en mesure de fournir, sur demande, n'importe quels produits. De leur côté, ces maisons gagneraient à avoir au Maroc des agents régionaux sachant bien parler l'arabe, très actifs, visitant fréquemment les indigènes et munis de catalogues faciles à consulter par les indigènes et agrémentés de gravures coloriées.

Mais ce n'est pas seulement par un échange de correspondance que les négociants et fabricants de la Métropole entameront des pourparlers avec les maisons marocaines. Il faut qu'ils envoient sur place des agents qui visiteront la clientèle ou qui s'entendront avec des commissionnaires sérieux du pays pour leur confier leur représentation. Il est essentiel en effet que les représentants et agents de maisons françaises dans les villes marocaines visitent régulièrement et fréquemment la clientèle indigène, qu'ils possèdent un échantillonnage très complet et très varié des articles dans lesquels ils se sont spécialisés. Ils peuvent créer, comme les Allemands, de petits musées d'échantillons annexés à leurs magasins et à leurs bureaux. C'est en voyant et en manipulant les produits en question que les négociants marocains seront tentés de passer de nouveaux ordres.

LA CLIENTÈLE

La grosse majorité des Marocains, musulmans ou israélites, recherche les articles d'importation très bon marché, fussent-ils de qualité inférieure. Il ne faut guère songer à leur imposer des produits de fabrication plus soignée, et par conséquent plus coûteux.

Une préoccupation que devront avoir également les maisons exportatrices, c'est celle de savoir si tel article destiné au Maroc ne peut pas trouver également un débouché dans des pays voisins tels que l'Afrique Occidentale, l'Algérie, la Tunisie, ou des pays similaires comme la Tripolitaine, l'Egypte, le Hedjaz.

Dans tous ces pays vivent des indigènes musulmans ou israélites, aux mœurs plus ou moins primitives, et qui ont un fond de besoins communs, de coutumes et de conditions de vie identiques.

Il peut se faire qu'une maison de la Métropole qui aura son attention attirée sur tel article en usage au Maroc s'abstienne de s'engager dans une fabrication parce qu'elle appréhendera un débouché insuffisant. Mais le même article — ou en tous cas un article similaire — aurait peut-être le même succès au Sénégal, en Algérie, en Tunisie, ou encore en Egypte, en Arabie.

Grâce à ces débouchés variés, certaines maisons peuvent avoir intérêt à fabriquer en grosses quantités des articles en série, de qualité inférieure et bon marché (les plus demandés par la population indigène des pays qui nous occupent).

Une grande connaissance des besoins du marché du Levant avait d'ailleurs conduit les Austro-Allemands à

se spécialiser dans la fabrication de la bimbeloterie, qui trouvait à s'écouler facilement chez tous les peuples musulmans et orientaux.

A l'issue de la guerre européenne, la France pourra tirer de grands avantages économiques de l'ascendant pris par elle en Orient, et ses fabricants auront tout intérêt à créer des séries d'articles recherchés par les Orientaux et les Levantins. Ces articles trouveront également preneur au Maroc.

LA VENTE

La vente des marchandises aux négociants du pays se fait soit *fob* (franco-bord) soit *caf* (coût, assurance et fret payés) dans un port marocain. Il est indispensable d'opérer ainsi, les indigènes ou les maisons européennes à clientèle indigène se refusant à commander des marchandises dont les prix sont cotés prises à l'usine, à la maison de commission, en gare, ou même au port d'embarquement.

Les conditions de paiement des marchandises allemandes étaient généralement les suivantes : payables au comptant avec 2 1/2 0/0 d'escompte ou avec un crédit de 90 à 120 jours. Ce crédit était renouvelé de 3 mois en 3 mois avec un intérêt minimum de 6 0/0 l'an.

Par conséquent, au point de vue des paiements, les maisons françaises ne doivent pas hésiter à consentir d'assez longs crédits (90 à 120 jours, renouvelables moyennant un intérêt basé sur le taux d'escompte de la Banque de France) aux clients européens et indigènes connus comme très sérieux et de tout repos. Leur représentant au Maroc pourra d'autre part s'entendre avec une Banque locale pour accorder, le cas échéant,

à des clients d'importance moyenne, offrant toutes garanties, des délais de paiement avec intérêts d'usage.

Les Marocains, même aisés, n'aiment pas payer au comptant. Ils tiennent à avoir de longs délais de paiement, dussent ces délais entraîner pour eux des intérêts assez élevés.

Les intéressés pourront d'ailleurs trouver, sur les commerçants européens et indigènes du Maroc, des renseignements auprès des Banques françaises qui ont des agences dans la plupart des villes marocaines. Toutes ces banques ont, du reste, une succursale importante à Casablanca et à Rabat, à savoir :

Banque d'Etat du Maroc; Société Générale; Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie; Compagnie Algérienne; Crédit Marocain; Banque Commerciale.

Si les fabricants et commissionnaires de France éprouvaient quelque appréhension à consentir tout de suite des crédits à des maisons indigènes, fussent-elles très honorablement connues, ils pourraient commencer à traiter avec des maisons françaises de gros établies au Maroc, sans changer leurs conditions habituelles de vente. Si les marchandises offertes étaient avantageuses, les firmes françaises locales se chargeraient de les introduire chez les commerçants indigènes auxquels elles accorderaient, avec l'aide des Banques, et après s'être portées *du croire*, les conditions et facilités de paiement analogues à celles qui étaient consenties par les Austro-Allemands.

LA LIVRAISON

Les expéditions se font, depuis les ports, soit par les transitaires ou les maisons de commerce européennes,

soit par les commissionnaires indigènes (*qebbala*) que les négociants marocains en gros de Fez et de Marrakech entretiennent dans ces ports. Quel que soit le cas, la commande est toujours adressée au port de transit, et s'il s'agit d'un paiement au comptant, le connaissement est retiré par le destinataire ou par son mandataire au guichet d'une des banques qui ont une agence dans cette ville maritime Ceci dit, pour signaler aux fabricants et négociants qu'il leur suffira d'expédier leurs marchandises *caf* (coût, assurance et frêt payés) en rade de tel port de débarquement, et qu'ils n'auront à se préoccuper ni du débarquement, ni du dédouanement, ni de la réexpédition vers l'intérieur du pays : opérations qui regardent toujours les négociants et commerçants locaux.

En général, et quand cela est possible, les marchandises destinées aux indigènes et aux populations de l'intérieur doivent être divisées en ballots de 60 à 70 kilos (qui, accouplés, constituent une charge de mulet de 120 à 140 kilos) ou en ballots de 100 à 125 kilos (qui réunis deux à deux, formeront une charge de chameau de 200 à 250 kilos). Ces ballots doivent être facilement maniables et présenter au moins un côté plat qui s'adaptera au bât de la bête de somme. Le mieux est de les envelopper de toile d'emballage très forte, cousue ou cordée très serrée, avec des « oreilles » aux coins pour la manipulation. Quand la marchandise craint l'humidité ou la pluie, il est bon de la doubler, sous la toile, d'un papier goudronné étanche.

Les caisses et les barils devront comporter également les limitations de poids indiquées plus haut, chaque fois qu'on le pourra.

Les emballages doivent être particulièrement soignés à cause des difficultés de débarquement et de manipu-

lations très rudes que subissent les colis sur rade et au cours des transports terrestres (caravanes).

POUR L'AVENIR

En admettant que les fabricants, exportateurs et importateurs de la Métropole qui liront ces lignes, ne soient pas en mesure d'entrer immédiatement en action et considèrent qu'ils ne pourront commencer des opérations commerciales qu'après la Guerre, ils pourraient cependant engager des premiers pourparlers avec les principales maisons d'achat et de commission installées au Maroc, leur soumettre des catalogues, des tarifs, des échantillons, leur en demander pour l'exportation, discuter par avance les conditions de paiement et de crédit. Il y aurait là tout un travail d'approche et de préparation qui porterait ses fruits au lendemain de la cessation de la Guerre.

CE QUE L'ON VEND A MEKNÈS

(a) ALIMENTATION

SUCRE. — C'est un article de toute première importance pour Meknès, comme pour le reste du Maroc, parce que le thé, fortement sucré, est la boisson habituelle de tous les Marocains, et constitue pour eux un véritable aliment. Les sucres les plus appréciés des indigènes sont les sucres français, et notamment le sucre Saint-Louis (Marseille).

Le sucre en pains est importé par sacs de 70 kilos environ par Rabat et Kénitra, par l'intermédiaire des Maisons Paquet, Jules Divelle, Ben Souna, Lachlou.

Avant la guerre, les maisons importatrices de sucre faisaient à leurs clients de longues avances, au moyen de comptes courants réglés annuellement. Depuis la guerre, le sucre est payé comptant dès avis télégraphique de l'embarquement.

THÉS. — Article de toute première importance. Vient exclusivement d'Angleterre. (Principales Maisons : Look and Brother, Peck and Brother, Lévy.) Le thé est importé par caisses de Rabat et de Kénitra. Vente annuelle : 600 caisses environ. Approvisionnements locaux importants. Le thé est acheté par l'intermédiaire

des représentants locaux des maisons anglaises, dont chacun a le monopole pour sa maison.

Riz. — Produit d'assez faible vente, parce que les Marocains consomment surtout le riz indigène, qui donne de bons résultats dans la région de Meknès. Le riz d'importation vient de Londres, Gênes et Marseille, par les ports de Rabat et de Kénitra. Vente annuelle : 300 sacs.

Pommes de terre. — Produit destiné surtout aux Européens, mais auquel les Marocains, jusqu'alors consommateurs de la patate douce indigène, marquent une réelle faveur. Il est probable que, d'ici peu, les pommes de terre seront récoltées dans le pays même. Actuellement les pommes de terre importées viennent de France.

Café. — Produit d'assez faible vente. Vient de Marseille et Londres.

Poivres et Epices. — Produits de première importance. Viennent de Marseille par l'intermédiaire des mêmes maisons que les sucres. Vente annuelle : 60 à 80.000 francs.

Pâtes alimentaires. — Produits de moyenne importance. Viennent surtout, par caisses de 10 kilos, des maisons italiennes fondées à Casablanca et à Rabat. Quelques pâtes alimentaires viennent de France et d'Italie.

Biscuits. — Produits de faible importance. Viennent surtout de Londres et un peu de Marseille, importés en caisses de fer blanc, caisses de bois et en barils, suivant les qualités. L'importation des biscuits à Meknès pourait être développée si des maisons sérieuses de France se donnaient la peine de faire venir des échantillons.

Confiture. Chocolats. — Produits de faible im-

portance et surtout consommés par les Européens. Les chocolats viennent des Maisons Potin et Menier; les confitures, d'Angleterre et de Hollande.

(b) BATIMENT

La plupart des matériaux de construction viennent du pays (pierres, briques, bois, chaux, plâtre, sable, etc).

Ciment. — N'est pas actuellement acheté par les négociants indigènes, mais ils seraient disposés à s'en occuper si des maisons françaises leur faisaient des offres.

Bois. — Le bois employé pour les plafonds, les placards, les fenêtres, etc., est le cèdre, provenant des montagnes des Beni M'Tir. La charge de deux madriers revient à 8, 10, 12 réaux, suivant la saison. Chaque madrier donne 5 planches d'environ 3 m. 50 × 25 à 30 centimètres de large, de sorte que chaque planche revient à environ 1 réal (4 francs). Le bois du Nord se vendrait, pourvu qu'il fût offert à un prix assez inférieur.

Marbres. — Les indigènes recherchent beaucoup le marbre pour l'embellissement de leurs maisons (grands carreaux de marbre, vasques, pavés, plaques, etc...) Tout le marbre qui vient à Meknès y est vendu. Actuellement le marbre vient de Gênes et d'Espagne.

Quincaillerie. — Avant la guerre, la quincaillerie venait surtout d'Allemagne qui en fournissait, avec l'Autriche, les quatre cinquièmes. Cette quincaillerie était nettement inférieure à la quincaillerie française, malheureusement beaucoup trop chère. L'importance de l'importation française pourrait être facilement dé-

veloppée, toute la bonne quincaillerie trouvant facilement preneur.

Verres a Vitres. — Viennent de France par Marseille (Maison Lahlou). La caisse de verre se vendait, avant la guerre, 8 réaux (30 francs environ). Avec la guerre les prix ont quintuplé.

Fers. — Produit d'assez grande importance. Tous les fers importés à Meknès trouvent preneur. Viennent de Londres (pour les fers de Suède). La maison Zigler, à Tanger, sert d'intermédiaire. Vente annuelle en ce moment : 60 tonnes. L'importation française pourrait être facilement développée au moyen de l'envoi d'échantillons.

Fontes. — Actuellement il n'y a pour ainsi dire pas de fonte de bâtiment. Tous les objets importés à Meknès y trouveraient facilement preneur, notamment les grilles pour fenêtres et balcons.

Cuivres. — Produit de faible importance : le cuivre en feuilles, dont se servent surtout les indigènes, venait principalement d'Allemagne.

Lits. — Les Marocains apprécient beaucoup les grands lits en fonte dorée et cuivre. Il faut des lits larges à colonnes hautes, surmontées d'un baldaquin avec couronne, le tout chargé de dorures et démontable. Il n'est pas indispensable de prévoir des sommiers, les Marocains retirant ceux qui y sont installés pour les remplacer par des planches.

Les articles de luxe viennent dans des caisses, les articles communs dans des bourrelets de paille, et proviennent de Londres et de Marseille (Maison Samuel Lévy).

Prix à Meknès, de 50 à 300 francs le lit, suivant le luxe. L'importation de cet article pourrait être facilement développée.

Chaises. — Peu d'importance actuellement, mais cet article se vendrait facilement; il faut des chaises robustes, en bois courbé, par exemple, et cannées. On pourrait aussi importer quelques fauteuils.

Pendules. — Les Marocains ont un goût immodéré pour les pendules, dont ils disposent de nombreux spécimens dans la même pièce. Aussi tout ce qui arrive à Meknès se vend-il bien.

Deux articles notamment se disputent la préférence des indigènes : *a*) les pendules comtoises à grand balancier, avec beaucoup de dorures sur la boîte, le cadran et le balancier; *b*) les cartels de forme longue.

Il suffit que la pendule soit très ornée et dorée, les Marocains les considérant moins comme des chronomètres que comme des ornements.

Machines a coudre. — Les machines à coudre basses (les femmes indigènes s'asseyant sur des matelas et non sur des chaises) se vendent facilement. Avant la guerre, la plupart des machines à coudre venaient d'Allemagne, et coûtaient une cinquantaine de francs.

Musiques mécaniques. — Sont appréciées des Marocains, qui sont au contraire déjà blasés sur les gramophones.

Glaces. — Actuellement peu de glaces sont importées à Meknès, mais tout ce qui arriverait s'écoulerait facilement. Viennent de Marseille, en provenance de France et d'Italie. Il faut des glaces bon marché, ne dépassant pas, rendues à Meknès, une centaine de francs, mais au cadre très doré.

Les armoires à glaces, qu'on ne voit pour ainsi dire jamais chez les indigènes, seraient probablemet d'un écoulement facile, car tous les Arabes ont une grande admiration pour cet objet. A Tunis, les indigènes en

font une énorme consommation, les chambres même des pauvres gens ayant régulièrement une armoire à glace de chaque côté de la porte.

TAPIS. — Produit de la première importance, les Marocains aisés n'usant que des tapis d'Angleterre, aux dessins plus ou moins orientaux (tandis que nous, Européens, recherchons et achetons les tapis de fabrication indigène). Ces tapis viennent de Manchester par l'intermédiaire des maisons marocaines qui y sont installées (Bou Ayad, Ben Chakron, Ben Hammou). Le modèle le plus courant a 0 m. 70 de large et se vendait avant la guerre, pris à Manchester, 6 à 8 shillings le yard (13 shillings depuis la guerre).

ETOFFES MURALES. — Les quelques étoffes murales importées viennent de Manchester (mêmes maisons que les tapis).

LUSTRES. — Les lustres en verreries se vendraient facilement. Actuellement, il y en a très peu à Meknès. Les lustres en cuivre, au contraire, auraient peu de succès.

LAMPES. — Toute les lampes à pétrole, surtout celles à flamme blanche, trouvent preneur, pourvu qu'elles soient bon marché.

INSTRUMENTS DE THÉ. — (Plateaux, verres et brûle-parfums, samovars, etc... en métal argenté, décoré dans le genre des objets indigènes.) Tous ces articles viennent de Manchester par l'intermédiaire des maisons marocaines qui y sont installées.

TASSES A THÉ. — En porcelaine. La majeure partie des tasses à thé venait d'Autriche et d'Allemagne. L'importation française serait facilement développée pourvu que l'on fournît aux indigènes les modèles dont ils ont l'habitude.

VERRES A THÉ. — Les négociants indigènes distin-

guent trois séries, 1re série : 50 réaux le cent; 2e série : 30 réaux le cent; 3e série : 2 à 7 réaux le cent.

La première série venait d'Angleterre, les deuxième et troisième d'Allemagne. Il se vend annuellement : 60.000 environ de 3e qualité; 12.000 environ de 1re et 2e qualités.

Les verres à thé s'achetaient principalement par Guessous, représentant de Mannesmann, et aussi par des commis-voyageurs qui apportaient des échantillons.

USTENSILES EN MÉTAL ÉMAILLÉ (cuvettes, bols, pots, etc.) — Sont très appréciés des indigènes qui les préfèrent, pour leur légèreté et leur solidité, aux ustensiles autochtones en poterie. Ces articles venaient surtout d'Allemagne par l'intermédiaire de la maison Mannesmann. L'importation française serait facilement développée.

(d) VÊTEMENTS

Tous les vêtements des Marocains sont fabriqués dans le pays, ceux des campagnards avec de la laine tissée dans leur tente, ceux des villes principalement avec des étoffes importées.

Ces étoffes comprennent surtout :

(a) Des draps unis de couleurs crues, rouge, bleu, vert, jaune, prune, etc... Le prix de ces draps, en 150, varie de 3 francs à 13 francs le mètre, suivant la qualité, (pour caftans des hommes et des femmes);

(b) Des tulles à décors de coton (pour les vêtements de dessous des femmes), valant de 0,75 à 1 franc le mètre en 70 centimètres de large;

(c) Cotonnades pour caftans de femmes en couleurs très vives, rouge, orangé, vert, bleu. Prix divers suivant qualité;

(d) Cotonnades avec dessins de toutes couleurs; largeur 0 m. 70, 0 fr. 70 le mètre;

(e) Serge blanche, prix 3 francs le mètre en 125;

(f) Cotonnades brochées, 3 fr. 75 le mètre en 88;

(g) Etamines, décors de fleurs, prix de 0 fr. 85 à 1 fr. 35 en petite largeur;

(h) Tissus éponge;

(i) Soieries, surtout pièces carrées pour foulards de tête, prix divers de 4 à 15 francs la pièce.

Les cotonnades viennent toutes de Manchester par l'intermédiaire des maisons marocaines qui y sont installées depuis que la guerre a supprimé les cotonnades allemandes.

Les draps viennent d'Angleterre principalement et un peu de France. Avant la guerre, les Allemands en importaient une assez grande quantité.

Les soieries viennent actuellement de France. Avant la guerre, l'Allemagne en importait le tiers.

(e) DIVERS

Bijouterie. — Actuellement, sauf les verroteries d'Allemagne que les bijoutiers indigènes font entrer dans la composition des bijoux bon marché, il n'y a aucune importation de bijouterie européenne à Meknès. La bijouterie française pourrait avoir un certain succès, notamment la bijouterie bon marché utilisant de bonnes imitations de diamants.

Parfumerie. — Les seuls parfums importés actuellement viennent de Sfax (Tunisie). Peut-être y

aurait-il quelque vente de parfums européens bon marché.

Savons. — Les savons importés actuellement viennent de Marseille. Ils sont concurrencés par les savons indigènes, beaucoup moins chers (1 fr. 50 le kilo environ.)

Pétrole. — Tout le pétrole vendu à Meknès est fourni par le Vacuum Oil Cie (Lisbonne). Son prix a varié avec les événements. Le pétrole qui arrive à Meknès suffit à peine aux besoins de la population.

Bougies. — Les seules bougies importées jusqu'ici à Meknès sortent de la maison anglaise Price; les négociants indigènes s'adressent aux commissionnaires marocains de Manchester. La quantité de caisses importée est d'environ 8.000 caisses par an.

Prix à Manchester : 5 shillings les 12 paquets, plus un demi-shilling pour le fret. Les importateurs ont à payer en sus les droits de douane et le prix du transport par terre du port de débarquement à Meknès. Le prix de vente à Meknès pour les bougies n° 15 est de 24 douros 1/2 les 100 paquets (au détail 1 fr. 25 le paquet).

Les maisons françaises pourraient très certainement concurrencer les bougies anglaises; les débouchés, d'ailleurs, pour ce produit, tendent à s'accroître en même temps que les possibilités d'achat des indigènes de la campagne, qui préfèrent de plus en plus la bougie à tout autre mode d'éclairage.

***

On voit à parcourir ces renseignements fournis par les Services Economiques de la région de Meknès,

combien les indigènes sont déjà tributaires des manufactures européennes, et quel champ d'activité considérable le grand commerce français peut trouver dans la région de Meknès.

On pourrait dire la même chose de toutes les régions et de tous les grands centres du Maroc.

LES ABDA

M. Mareschal a publié, dans l'*Information Marocaine* en octobre 1918, l'excellent petit article que voici sur la région dont Safi est la capitale:

Les Abda! Safi! bien peu de voyageurs et de colons au Maroc ont visité cette région splendide et cette charmante ville. Les Abda ne sont pas dans l'axe des grandes routes de pénétration militaire; ils partagent le sort de la Mamora, une des plus belles forêts de chênes-liège du Monde et la plus grande, qui est encadrée, enveloppée par deux routes qui vont de Rabat à Meknès et n'est ainsi traversée que par de rares touristes, malgré les superbes avenues qui la coupent. L'Européen pressé court toujours au plus vite d'un point à un autre, recherchant la ligne droite, aveuglé par l'idée du but à atteindre. L'automobiliste voulant gagner dix minutes, esclave de la machine qu'il conduit, perd dans son affolement l'occasion unique d'admirer un beau site, de se documenter sur la richesse d'une terre bénie, il sacrifie le plaisir de conserver sa vie durant un souvenir émerveillé ou la possibilité de réaliser à long terme une affaire, pour arriver dans un hôtel médiocre à midi quinze au lieu de midi trente; aussi les automobilistes ne connaissent-ils en général, ni Safi, ni les Abda, ni la Mamora.

Le fait d'être sur les chemins que suivent nos troupes pour défendre, colmater, pousser le front berbère a été un élément de richesses pour bien des pays, car ils ont été dotés, à cause de la guerre et de ses nécessités, de routes splendides. Le soldat, ses commodités, la rapidité de son transport, devaient primer les autres considérations. Les régions, même offrant un puissant intérêt et qui n'étaient pas sur les routes militaires, devaient attendre leur plein développement des travaux de la paix.

Or les Abda ne sont ni sur le chemin du front berbère Sud, ni sur celui du front Nord, ni sur celui du front berbère Est, et pour se rendre dans les deux capitales il n'est pas besoin de passer à Safi. Mais Safi et les Abda ont leurs regards portés vers le Sud-Est, dont ils attirent les marchandises comme l'aimant la poussière de fer, et Safi et les Abda peuvent mener une vie opulente et presque autonome dans le Maroc. L'arrière pays dont Safi, malgré les difficultés de la mer et de l'état de guerre, exporte et importe les marchandises, est strictement délimité par des réalités économiques dont la force est très grande.

Depuis que la France a étendu le bénéfice de sa protection sur le Maroc, il n'a plus été tiré un coup de fusil dans les Abda. Depuis mai 1912, ou presque, les Abda n'ont plus d'histoire, ils constituent une tribu heureuse; et pourtant il y a huit ou neuf ans à peine leurs richesses mêmes les rendaient martyres de la rapacité de quelques caïds, deux ou trois, qui se livraient à leurs dépens à des luttes d'influence souvent sanguinaires, toujours ruineuses. L'un d'eux, Si Aïssa ben Aomar découvrit sa voie en soutenant le sultan Moulay Abd el Aziz notre ami, contre son frère le germanophile Moulay Hafid, il avait compris. Nous l'avons ré-

compensé magnifiquement en mettant sous son commandement toute la tribu des Abda. Mais si Si Aïssa ben Aomar comprit notre force, il n'eut pas conscience de notre volonté d'appliquer notre action protectrice avec bienveillance et pour le plus grand développement économique du pays: il continua à manger sa tribu avec une gloutonnerie qui nous a forcés à nous séparer de lui; nous l'avons fait avec tact et en prenant en considération les services politiques qu'il avait voulu nous rendre.

Les Abda sont aujourd'hui sincèrement reconnaissants au gouvernement de la France et au Général Lyautey de leur avoir permis de développer leurs richesses et d'en jouir. Lorsque la France a demandé au Maroc ses céréales, on a dit aux Abda: « Cultivez toutes vos terres arables, nous vous en achèterons les fruits », ils se sont mis à labourer avec confiance jusqu'à la limite des étendues rocailleuses, qui d'ailleurs sont rares chez eux, si bien que, depuis deux ans, il leur est impossible d'augmenter leurs emblavures. C'est avec amour qu'ils défoncent leurs tirs, leurs hamri et leurs haroucha, c'est avec regret qu'ils se les vendent entre eux souvent au prix de cinq cents francs l'hectare; ils en connaissent la valeur et savent exactement ce qu'ils rapportent. Aussi le colon européen en Abda est-il rarement propriétaire et applique-t-il volontiers la formule économique du Protectorat, l'Association. Il prête à l'indigène pour deux, trois, quatre ou cinq ans, ses charrues perfectionnées, ses attelages, il l'inspire, lui donne ses méthodes et récolte avec lui. Ou bien, il lui achète ses céréales, les manipule, les rend marchandes et les cède à l'Intendance. Dans la combinaison tout le monde trouve son compte, même les artisans de Safi.

La richesse que nous avons assurée aux Abda a amené dans cette tribu la renaissance des arts indigènes. Les métiers à tisser les tapis, malgré les prix de la laine, ont été remontés dans les Mouisset, au douar Arab, chez les Behatra, chez les Bebia et à Safi même. Tapis qui sont un souvenir des origines berbères, ou tapis de genre plus oriental aux dessins importés par l'invasion arabe, sortent de la petite maison du fellah ou des mains des fillettes du caïd El Mâti ben Brahim. Le caïd Sidi Mohammed ben Larbi, lui, vient de prendre à gage dans sa demeure une mâllema de sa tribu qui apprendra au cours de l'hiver l'art d'assembler les couleurs à sa famille. On se dispute aujourd'hui les vieilles sorcières qui connaissent les fines teintures, tout le monde veut parer sa maison. Les orfèvres ont pour plusieurs mois de travaux commandés et payés à l'avance, les graveurs se lamentent de ne pas avoir de cuivre, les menuisiers, les ébénistes et les potiers veulent fournir à la clientèle européenne des objets de leur fabrication pour remplacer ceux que notre pays n'exporte plus et n'a que toujours difficilement et à un prix élevé envoyé au Maroc...

LES POPULATIONS DU TERRITOIRE DE BOU-DENIB

Tribus soumises. — Dans toute la région l'élément arabe est en minorité. Il n'est représenté dans le territoire de Bou-Denib que par les Chorfa du Tafilalet et par deux tribus nomades, les Ouled Naceur (230 tentes) nomadisant du Guir aux hauts plateaux Beni Guil et ne dépassant pas à l'ouest les premières rides montagneuses où ils se trouvent en contact avec les Berbères Aït Bouchaouen, et les Doui Menia, dont les terrains de parcours sont presque exclusivement constitués par la Hammada entre le Guir et le Tafilalet.

Les Chorfa du Tafiladet ont essaimé au Medaghra où ils sont en majorité, au Ksar es Souk, à Ksabi et dans plusieurs ksour du Guir; ils font partie d'un des rameaux de la branche des Alaouites, qui est la famille des sultans actuels du Maroc : les Ouled Moulay Ali Cherif.

L'élément berbère forme la grande partie de la population : il est réparti en trois grandes confédérations, les Aït Yafelman, les Aït Tseghrouchen et les Aït Atta, que nous passerons successivement en revue :

A. — *Les Aït Yafelman* comprennent les tribus ci-après, actuellement complètement soumises :

1° *Les Aït Izdeg,* autrefois nomades, devenus complètement sédentaires et qui peuplent presque tous

les ksour du bassin du Ziz jusqu'à Ksar es Souk et quelques ksour de la vallée du Guir.

Un rameau détaché des Aït Izdeg, comprenant des familles de toutes les fractions, peuple l'agglomération d'Outat sur le versant nord du Grand Atlas et quelques ksour de la vallée de la Haute Moulouya.

2° *Les Aït Aïssa* sédentaires, qui habitent le bassin de l'oued Haïber jusqu'à Beni Bassia et quelques ksour du Guir.

Aït Izdeg et Aït Aïssa constituent, dans les vallées qu'ils habitent, l'élément possesseur du sol.

B. — Les Aït Tseghrouchen qui forment l'élément le plus fruste de la population berbère du territoire et qui habitent tout le massif montagneux du Grand Atlas, allant du Tizi N'Talghemt jusqu'au Rekkam où leurs terrains de parcours se confondent avec ceux des Ouled El Hadj et Beni Guil.

Au sud, ils descendent, en hiver, dans les plaines de Gourrama et d'Aït Ouazzag. Au nord, ils atteignent pendant la même saison la Moulouya, mêlant leurs campements avec ceux des Ouled Khaoua.

Ils comprennent les tribus ci-après :

Les Aït Bouchaouen;
Les Aït Mesrouh;
Les Aït Bou Meyriem;
Les Aït Belhacen;
Les Aït Ben Ouadfel;
Les Aït Saïd;

Toutes ces fractions sont soumises, sauf une sous-fraction des Aït Saïd, les Aït Hamou, partis en dissidence dès le début de notre occupation.

C. — Les Aït Atta. — Nous n'avons encore fait qu'effleurer cette grande confédération qui s'étend à l'ouest du Ziz et du Tafilalet jusqu'au Draa et au

Sahel. Le combat de Meski, en nous ouvrant le Reteb, amena la soumission des Aït Atta sédentaires qui habitent ce district. Ces Aït Atta appartiennent d'ailleurs à plusieurs Khoms de la confédération, mais plus particulièrement aux Aït Ounebgui et Aït Sfoul. Ils sont d'ailleurs en relations constantes avec leurs frères de l'ouest et leur attitude à notre égard a toujours été correcte.

Il faut rattacher à l'élément Berbère les « Guebala » ou « Haraï » que l'on rencontre disséminés un peu partout, habitant de gros ksour sous la dépendance des tribus au milieu desquelles ils se trouvent placés. Ils forment, dit-on, l'élément aborigène et sont compris sous la dénomination générique de Chleuh. Certains ksour de « Guebala » se sont affranchis de toute tutelle et s'administrent eux-mêmes.

*
**

Langue. — La langue parlée dans toute la région est le « Tamazight », qui est la langue berbère du Maroc, Ksouriens et nomades l'emploient exclusivement dans leurs rapports (sauf Ouled Naceur et Chorfa qui parlent arabe : encore beaucoup d'entre eux sont-ils fortement berbères).

Le langage des Aït Atta diffère un peu de celui des Tseghouchen et des Guebala; mais ce ne sont que des dialectes distincts d'une même langue.

*
**

Nos adversaires. — Nos efforts tendant désormais à étendre vers l'ouest notre rayon d'action nous mettent en contact, d'une part, avec deux tribus non

encore soumises des Aït Yafelman : les *Aït Morghad* qui habitent la vallée de l'Oued-Gheris et le district du Ferkla (dans le bas oued Todra) et qui nomadisent entre les bassins de ces deux oueds, et les *Aït Haddiddou* habitant les hautes vallées de l'oued Ziz, de l'Assif Nelloul (affluent de l'oued El Abid) et du Gheris, — d'autre part avec les *Aït Atta* qui s'étendent à l'ouest du Tafilalet jusqu'au Draa et au Sahel. On trouve, en plus, disséminés dans toutes ces tribus, des « Guebala » (voir ci-dessus) qui prennent d'ailleurs plusieurs dénominations suivant les régions qu'ils habitent : Ahl Todra, Reggaga, etc...

Nous allons tour à tour étudier ces diverses populations.

Aït Morghad. — Des Ksouriens sont installés tout le long de l'Oued Gheris et au Ferkla. Ils sont tous insoumis.

Les nomades occupent toute la région comprise entre les oueds Gheris, Todra et Dadès. Une fraction, les Aït Aïssa ou Izem, nomadise plus particulièrement dans la haute vallée du Ziz et dans le voisinage du Tizi N'Talghemt; la nécessité de conserver ces terrains de parcours les a amenés à entrer en relations avec nous: on peut les considérer comme ralliés plutôt que soumis.

Au combat d'El Maadid (16 novembre 1916), les Aït Morghad ont fourni des contingents respectables: ils y ont d'ailleurs éprouvé des pertes sérieuses. Bien qu'aussitôt après la création du poste de Ksar es Souk quelques notables soient entrés en relations avec nous, la majorité de la population ne montre pas encore de grandes dispositions à la soumission. Ils obéissent aux suggestions d'un marabout de la Zaouia de Sidi el Haouari du Ferkla qui, après la disparition de Mou-

lay Ahmed ou Lhasen Sebaï et d'Ali Amaouch, reste un des rares disciples survivants du grand Cheikh Derkaoui, Si Mohammed Larbi.

A ce titre il cherche à se créer de la popularité chez ses adeptes. (Un de ses frères, Sidi Ba, qui lui disputait le pouvoir spirituel, a dû trouver un refuge auprès d'Ali Amhaouche, dont il est d'ailleurs devenu le gendre).

Un jour ou l'autre, nos colonnes seront appelées à agir de ce côté. Le pays des Aït Moghad est d'accès facile. Un large plateau conduit de notre base de Ksar es Souk, sur le Ziz, au Gheris sans aucune difficulté. Deux étapes suffisent pour nous mener au cœur du pays Aït Morghad, là où les ksour sont les plus nombreux et les plus peuplés.

Les Aït Morghad ont une réputation de bravoure assez méritée. Ils peuvent mettre en ligne environ 2.500 à 3.000 fusils. Ils sont d'ailleurs en général mal armés.

Au point de vue des alliances, les Aït Morghad sont en bons termes avec les Aït Haddidou, qui les ont toujours aidés dans leurs entreprises, et mal avec les Aït Atta. Toutefois il ne faut pas oublier qu'on les a déjà vus à leurs côtés pour nous combattre.

Aït Haddidou. — Les Aït Haddidou habitent, dans les hautes vallées du Ziz, du Gheris et de l'Assif Nelloul, une région montagneuse, mais facilement accessible par les nombreuses vallées qui en découlent. Ils sont pour la plupart sédentaires. Quelques notables sont entrés en relations avec le poste de Rich. Mais ils suivent en général le sort de leurs frères, les Aït Morghad, qui sont du même lef (Aït Yafelman). Nous les trouverons mélangés à eux lorsque notre action nous conduira dans le Gheris. Ils peuvent mettre en

ligne au moins autant de fusils que les Aït Morghad, mais ne sont guère mieux armés qu'eux.

Aït Atta. — Les Aït Atta forment une confédération très puissante qui s'étend à l'ouest du Tafilalet jusqu'au Draa, dont ils peuplent une grande partie des ksour, et jusqu'au Sahel. Ce sont nos adversaires les plus puissants. Toutefois, depuis notre installation au Tafilalet et même un peu avant, des relations ont été nouées avec diverses fractions. C'est ainsi qu'une notable partie des Aït Khebbache (la tribu la plus remuante) comprenant des Aït Bourek, Aït Amar, Ilhaian, Aït El Ghazi, a déjà fait sa soumission et nomadise chaque année sur la hammada jusqu'aux environs immédiats de Bou Denib.

Les fractions qui nomadisent en lisière du Tafilalet, où ils possèdent quelques ksours d'ensilotement, sont successivement venu demander leur soumission à l'officier résident du Tafilalet.

Enfin, une des grandes fractions de la confédération, les Aït Sfoul, qui ont d'ailleurs toujours montré quelque sympathie pour le Makhzen, ont envoyé leur Djemaa présidée par le Cheikh Addi N'Khiyi, à Tighmart, en mai 1918.

Des relations ont été nouées avec d'autres fractions : les Aït Iazza, qui habitent au confluent des oueds Gheris et Todra et dans le Djebel Ougnat, se montreraient assez disposés à causer.

Malgré cela, il est possible que notre présence au Tafilalet, où nous tenons les marchés, provoque chez eux une réaction. Depuis près d'un an, cette tribu se trouve d'ailleurs en butte aux excitations passionnées d'un certain chérif, nouvelle incarnation de Bou Hamara et qui, du cœur du Sagho où il s'est établi, ne cesse de pousser les Aït Atta et toutes les populations

en général du Draa et du Djebel Sagho à marcher contre nous.

Les Aït Atta sont nombreux, mais très divisés entre eux par des querelles intestines d'un réglement difficile. Leurs terrains de parcours sont immenses, les chaleurs de l'été les obligent à transhumer dans la montagne chez les Aït Atta n'Oumalou et à s'éloigner du Tafilalet. Toutes ces circonstances rendent chez eux assez longs les préliminaires de la formation d'une harka. Enfin, à part les Aït Khebbach, ils sont en général assez mal armés.

Au point de vue des alliances, ils sont en mauvais termes avec les Aït Morghad, ainsi qu'avec les Chorfa du Tafilalet et les Aoual Sëbbah; ils trouvent par contre bon accueil dans deux districts du Tafilalet, chez les Beni M'Hammed et les Sefalat.



Confréries religieuses. — En étudiant nos adversaires de demain, il n'est peut-être pas inutile de dire un mot des confréries religieuses.

La grande majorité des indigènes de cette région qui sont affiliés à une confrérie, le sont à celle des Derkaoua, dont le rameau issu du Medaghra où professait le grand chef Derkaoui, Si Mohammed Larbi, s'est étendu à tout l'Atlas marocain.

Deux des principaux mokaddem de cet ordre, Moulay Ahmed ou Lahcen Sebaï (l'organisateur des harka de 1908) et Ali Amhaouch, sont morts.

Au Medaghra, Si Moulay Takki, propre fils de Si Mohammed Larbi, est complètement acquis à notre cause.

Il ne reste donc plus qu'un seul des disciples du

Grand « Cheikh », Sidi Ali, chef de la Zaouia de Sidi El Haouari du Ferkla. Ce personnage nous est franchement hostile; c'est lui qui retient les Aït Morghad dans l'insoumission et les pousse à nous combattre : sa propagande et son action sont identiques à celles que son aîné, le Sebaï, avait entreprises contre nous en 1908. Il faudra user à son égard des mêmes moyens.

Mais malgré l'attachement des Beraber à cet ordre religieux dont les doctrines affectent souvent un caractère de rigorisme absolu, il ne s'ensuit pas qu'ils en deviennent toujours les esclaves et qu'ils soient entre les mains de leurs mokkaddems comme le « cadavre entre les mains du laveur de morts », selon le précepte Derkaoua.

Le zèle religieux de tous les Berbères de cette région est très élastique. Aussi, lorsqu'un illuminé lève l'étendard du « Djehad », fait-il plutôt appel aux instincts guerriers des Beraber et à leur amour du lucre et du pillage qu'à leurs sentiments religieux.

STATISTIQUES POSTALES

I. — MANDATS EN MONNAIES FRANÇAISES

ANNÉES	MANDATS ÉMIS		MANDATS PAYÉS	
	Nombre	Montant	Nombre	Montant
1906	15.778	2.627.532 fr.	8.345	1.629.001 fr.
1907	21.726	2.067.373	10.375	1.248.627
1908	33.289	2.544.101	13.053	756.365
1909	42.982	4.977.331	20.641	1.954.095
1910	65.538	11.346.558	34.782	3.588.241
1911	95.042	20.123.754	38.565	5.136.321
1912	152.251	40.615.352	51.084	9.136.645
1913	194.386	52.287.816	67.784	12.407.779
1914	242.701	61.328.141	86.886	17.602.565
1915	312.236	86.029.446	91.574	20.875.312
1916	378.320	69.533.489	133.238	28.428.698
1917	337.362	59.707.062	144.387	37.980.340
1918	301.459	78.348.465	162.317	58.063.535

II. — MANDATS EN MONNAIE HASSANI

ANNÉES	MANDATS ÉMIS		MANDATS PAYÉS	
	Nombre	Montant	Nombre	Montant
1914	20.206	15.247.313 P.H.	19.604	14.906.156 P.H.
1915	33.551	22.045.712	33.330	22.012.793
1916	40.042	28.344.207	39.804	28.191.868
1917	20.684	11.669.559	21.269	12.139.429
1918	486	345.112	568	377.202

III. — STATISTIQUE DU PRODUIT DE LA TAXE DES CORRESPONDANCES POSTALES TIMBRES-POSTE VENDUS

ANNÉES	MONTANT
1910	146.089 Pts Hassani
1911	193.566 —
1912	227.779 —
1913	243.391 —
1914	396.574 —
1915	616.629 —
1916	629.211 —
1917	779.537 Francs
1918	761.026 —

IV. — STATISTIQUE DU NOMBRE DES TRANSMISSIONS TÉLÉGRAPHIQUES ET RADIOTÉLÉGRAPHIQUES

ANNÉES	MONTANT
1908	15.199
1909	44.612
1910	39.994
1911	65.686
1912	120.644
1913	405.349
1914	786.724
1915	984.806
1916	1.218.489
1917	1.467.206
1918	1.693.845

V. — STATISTIQUE DU NOMBRE DES COMMUNICATIONS TÉLÉPHONIQUES

ANNÉES	NOMBRE
1913	19.716
1914	81.235
1915	404.101
1916	761.364
1917	1.372.673
1918	2.041.297

VI. — STATISTIQUE DES OPÉRATIONS DE LA SUCCURSALE DE LA CAISSE D'ÉPARGNE

ANNÉES	VERSEMENTS		REMBOURSEMENTS	
	Nombre	Montant	Nombre	Montant
1909	2.298	277.998 fr.	951	121.170 fr.
1910	2.645	270.474	1.343	177.666
1911	3.936	361.392	1.661	277.764
1912	5.014	698.148	2.412	421.921
1913	8.255	1.222.207	4.526	919.357
1914	14.373	2.311.307	4.693	848.540
1915	5.082	708.342	6.663	595.840
1916	5.015	654.880	8.933	1.150.713
1917	5.645	1.011.210	4.176	1.038.723
1918	6.974	1.382.454	3.235	1.012.765

VII. — STATISTIQUE DES COLIS-POSTAUX

ANNÉES	NOMBRE DE COLIS	
	Expédiés	Reçus
1913	4.597	100.420
1914	5.844	84.083
1915	6.882	97.622
1916	8.649	118.037
1917	9.234	101.982
1918	56.110	160.111

Jusqu'au 1er mars 1916, le service des colis-postaux a été assuré dans les ports de la côte par les Compagnies de Navigation de l'Administration de l'Aconage.

Au 1er mars 1916, l'Office Postal a repris ce service à Casablanca, et depuis le 1er mai 1917 il assure seul le service dans tous les ports de la côte.

Depuis le 1er novembre 1917, le service des colis postaux fonctionne dans toutes les localités de la zone française du Maroc sièges d'un bureau de poste.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie E. DURAND, 18, rue Séguier, Paris

Les Ouvrages du

CAPITAINE Z...

L'ARMÉE DE LA GUERRE

In-16 . . . . 4 fr. 50

L'ARMÉE DE 1917

In-16 . . . . 4 fr. 50

VERTUS GUERRIÈRES

In-16 . . . . 4 fr. 50

L'Armée de la Guerre aura certainement de l'influence sur notre corps d'officiers et sur les générations nouvelles. C'est, en quelque façon, un chef-d'œuvre. LÉON DAUDET.

Ah! l'œuvre bien française que celle-là!... Ce qui en constitue l'originalité, c'est son caractère de bon sens critique... (*La Liberté du Sud-Ouest,* Bordeaux.)

C'est une œuvre forte, virile, musclée, qui vous empoigne et ne vous lâche plus... (*Annales Africaines.*)

Les ouvrages du Capitaine Z... sont les monuments les plus précieux qui resteront pour documenter l'avenir sur le corps et l'âme de l'armée de la grande guerre. (*Le Tord-Boyau,* journal du front.)

Tous ceux qui ont fait la guerre doivent lire ces livres. (*Le Poilu,* journal du front.)

Dans les livres du Capitaine Z... vibre tout le brio de notre race. ANDRÉ LICHTENBERGER.

Livre de soldat et de soldat de métier, mais d'un métier qui a su se renouveler à l'épreuve en faisant son profit de toute l'inspiration du peuple. (*La Victoire.*)

Imprimerie Durand, 18, rue Séguier, Paris